

LA  
**WAVE**

**EN ROSE**

Thérapie féministe  
**LOIN DE FREUD  
ET DES AUTRES**

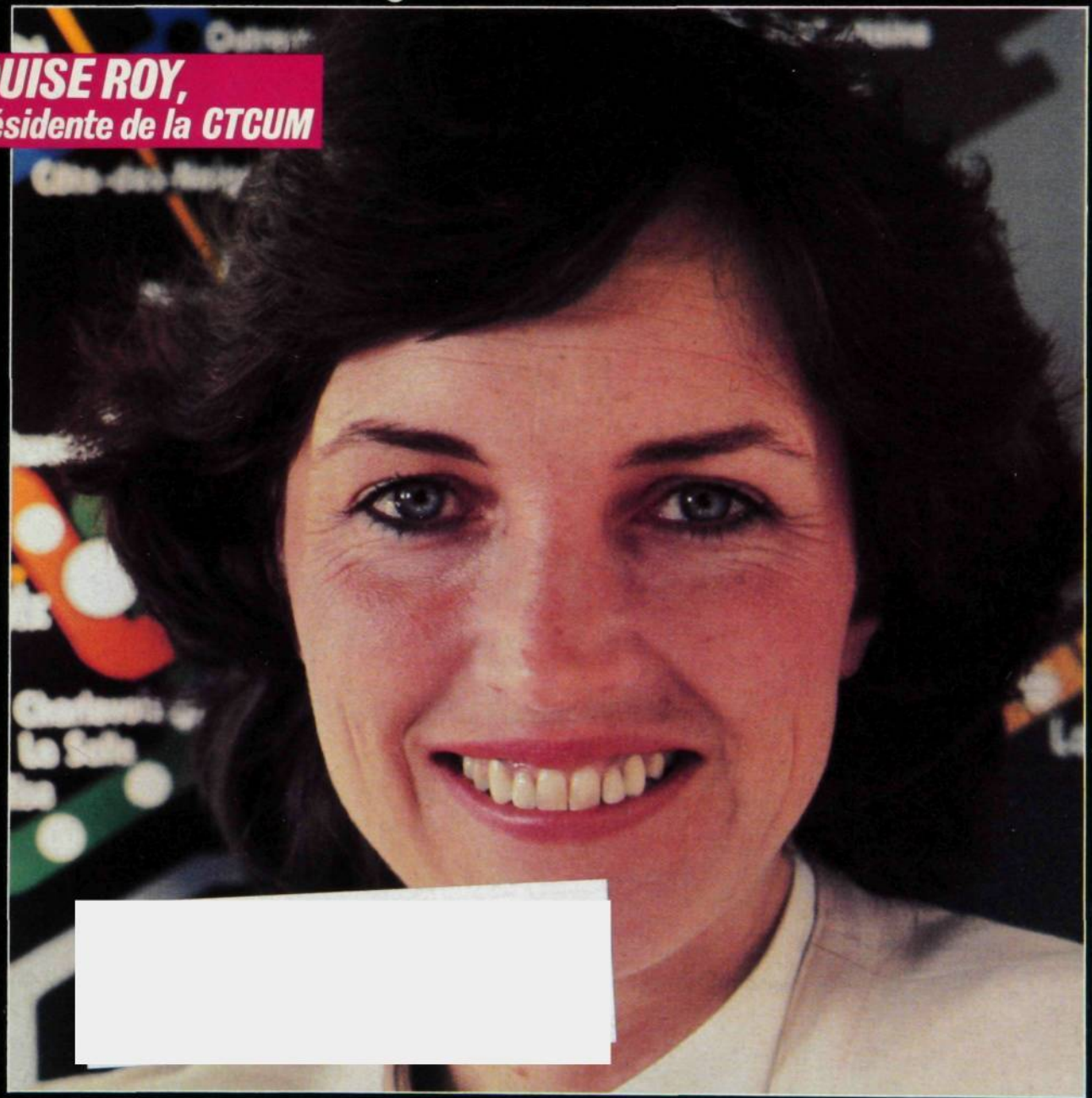
Salvador  
**LES 300 JOURS  
DE DUARTE**

Harcèlement sexuel  
**DU CÔTÉ DES PETITES  
FILLES**

**VACANCES:  
PARIS EST UNE FÊTE!**

Le magazine féministe d'actualité

**LOUISE ROY,**  
Présidente de la **CTCUM**

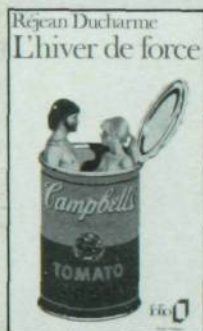


**Fera-t-il  
plus beau dans le métro?**

juin 1985 no 27 • 2,50\$ Courrier de 2<sup>e</sup> classe • Enr. no 5188 • Port payé à Montréal

Ce qu'il faut lire  
est en

folio



N° 27

# SOMMAIRE

juin 85

ÉDITORIAL 4

**Rapport Fraser**  
**Cachez cette putain...**  
Lise Moisan

COURRIER 7

COMMUNIQUÉS 9

COMMENTAIRE 11  
**Les Centres de femmes oubliés?**  
Lyse Brunet

CHRONIQUE DÉLINQUANTE 13  
**Y a-t-il un misérable mouton dans la salle?**  
Hélène Pedneault

ACTUALITÉ FÉMINISTE  
**Le Centre de santé des femmes de Montréal** 14  
**Politique familiale: beaucoup de propositions...** 16  
**Article 15: enfin l'égalité?** 17  
**Harcèlement sexuel: du côté des filles** 19

INTERNATIONAL 36  
**Salvador**  
**Les 300 jours de Duarte**  
Caroline Jarry  
**Allemagne**  
**«Ich liebe Deutschland»,** 39  
**mais...**  
Nathalie Watteyne



FICTION 40  
**Bas, bobettes et borborygmes**  
Sylvie Moisan

22  
**ENTREVIEW**  
Louise Roy  
**Fera-t-il plus beau dans le métro?**

Francine Pelletier



28  
**ACTUALITÉ**  
Thérapie féministe  
**Loin de Freud et des autres**

Denyse Monté

32  
**LOISIRS**  
**Paris est une fête**  
Diane Tremblay



JOURNAL INTIME ET POLITIQUE 42  
**25 juin 1978**

LITTÉRATURE 44  
**Bandes dessinées**  
**Elles dessinent par la bande**  
Sylvie Laplante

CINÉMA 48  
**Helma Sanders-Brahms**  
**«L'espoir, c'est après le cinéma»**  
Diane Poitras



THÉÂTRE 51  
**Thérèse d'Avila parmi nous**  
Hélène Pedneault

ARTS 52  
**Quitter la marge**  
Christine Ross  
**Lise Landry**  
**Un art qui en dit long** 53  
Rose-Marie Arbour

FLASHES 54  
**Livres, cinéma, spectacles**

CALENDRIER 59

Photo de la page couverture : Louise Lemieux

## Rapport Fraser

## Cachez cette putain...



*Discrétion, contrôle, réglementation: ainsi s'annonce l'avenir de la prostitution, selon John Crosbie, ministre fédéral de la Justice.*

*Pourtant, il y avait beaucoup mieux dans les 105 recommandations du très attendu rapport Fraser.*

**par Lise Moisan**

**L**e 22 avril, le Comité spécial d'étude de la pornographie et de la prostitution (Comité Fraser), déposait son rapport aux Communes. Après deux ans de travaux, incluant une tournée dans 22 villes canadiennes, le Comité se dit soucieux de sauvegarder la sécurité et les droits fondamentaux des personnes adultes qui se prostituent, mais aussi de combattre la criminalité qui entoure cette activité et l'atteinte à l'ordre public que constitue la prostitution dans la rue.

Inspiré par le féminisme, le Comité Fraser reconnaît par exemple le rôle déterminant de la violence faite aux femmes et

aux enfants, comme facteur prédisposant à la prostitution. Il cite une étude récente<sup>1</sup>, qui révèle que 60% des prostituées ont été sexuellement agressées au cours de leur enfance par leur père, ayant eu recours à la force dans 80 % des cas. Le Comité analyse un autre élément important : la situation économiquement faible des femmes. Il recommande donc au gouvernement « d'intensifier son engagement moral et financier à éliminer les inégalités économiques et sociales entre les sexes et la discrimination fondée sur l'orientation sexuelle<sup>2</sup> ». Comble de féminisme, le Comité va jusqu'à affirmer que « le droit pénal est particulièrement sexiste<sup>3</sup> ».

Mais à part un discours « sensible » et

cinq recommandations sur des mesures socio-économiques, aussi pieuses que vagues, les propositions concrètes – les vraies, finalement – sont toutes de nature juridique, visant à ce que « la prostitution s'exerce en privé, plutôt qu'en public. » Estimant que la prostitution des femmes est « une fatalité », un « problème social » que l'on « accepte bien à regrets », le Comité pense qu'il faut prendre des mesures pour qu'elle s'exerce plus discrètement, quitte à encourager les putains à mieux gérer leur entreprise. Il recommande donc que « les actes sexuels contre rétribution » ne soient plus jugés criminels... à condition que l'offre et la demande ne se fassent plus sur la voie publique. Clients

et prostituées seront dans ce cas passibles d'amendes de l'ordre de 1 000 \$<sup>4</sup>.

Le Rapport Fraser était à peine déposé, qu'avec l'empressement et l'alacrité d'un homme d'action, le ministre de la Justice, John Crosbie, reprenait textuellement cette seule recommandation pour en faire un projet de loi.

Sur les 105 recommandations du rapport, 49 portent sur la pornographie, 40 sur la prostitution des enfants, 16 sur celle des adultes : celles-là peuvent attendre. Celles qui concernent les établissements de prostitution, la prostitution à domicile et le proxénétisme sont reportées pour un débat aux Communes, à l'automne. Quant aux autres, visant une criminalisation et une réglementation plus étendue de la pornographie et de la prostitution des mineur-e-s... on ne sait pas. Le plus urgent, pour le ministre, est de rendre invisible «ce fléau des grandes villes», la prostitution de rue.

### Une industrie bien tranquille

Mais les prostituées ne se volatizeront pas. Les clients ne seront pas de sitôt privés de leurs services ! Car le Comité recommande de permettre la pratique de la prostitution à domicile. Voilà la brèche juridique permettant une issue à la prostituée de rue, à condition qu'elle soit majeure, qu'elle n'ait pas plus qu'une «collègue» (pour éviter les «nids de prostitution»), et qu'elle «opère» dans sa propre résidence privée. D'après le Comité, cette solution permettrait aux prostituées de s'occuper de leurs enfants, et de développer «une petite industrie à domicile» qu'elles seraient les seules à gérer et contrôler<sup>5</sup>... Mais il reconnaît par ailleurs que «ce type d'activité risque de passer sous le contrôle d'exploiteurs.»

En effet, plusieurs intervenant-e-s auprès des prostituées affirment que leur visibilité constitue une protection. Selon un travailleur social qui connaît bien le milieu, «les filles sur la Main se protègent les unes les autres, non seulement des clients dangereux, mais surtout des gars des réseaux : les plus anciennes préviennent les nouvelles arrivées. Car il ne faut pas oublier que Montréal est la plaque tournante d'un trafic dont l'itinéraire est l'Amérique du Sud, l'Asie, l'Afrique du Nord et les fameux chantiers de travailleurs nord-africains de Grenoble». Oui, faire disparaître de vue les femmes, c'est en faire des proies plus faciles, plus vulnérables à la violence et aux réseaux de «traite des blanches» – nationaux ou internationaux.

Le Comité s'appuie plutôt sur l'exemple de la Hollande et du Danemark, où existe un système de prostitution à domicile privé qui ne semble pas avoir entraîné d'augmentation significative d'exploitation ou de victimisation. Et le Rapport Fraser

ne semble pas croire que les villes canadiennes puissent être des points de départ de la traite internationale des femmes. Quelles que soient les divergences d'opinion à ce sujet et le respect des personnes qu'il affiche, le Comité semble prêt à prendre ces risques. Quant aux prostituées, elles n'auront vraisemblablement plus le choix. Au-delà des préoccupations humanistes, les mots d'ordre sont clairs : discrétion des prostituées, réglementation, contrôle.

Avec ce «régime mixte de décriminalisation et de criminalisation» le Comité ne met pas fin au contrôle judiciaire : il en transfère la responsabilité aux provinces, qui pourraient émettre des permis aux établissements de prostitution conformes à une éventuelle réglementation provinciale.

«Si nous souhaitons que la prostitution se déplace, c'est-à-dire qu'elle quitte la rue pour s'installer dans des lieux plus discrets, pourquoi ne pas soustraire à l'action du droit pénal les agences d'escorte et la prostitution résidentielle, étant donné que ces activités s'exercent en privé ? Si l'on parvient à adopter un système de réglementation efficace, on peut espérer que de tels établissements seront gérés en veillant à la sécurité et au bien-être des prostituées et des clients et de manière à garantir la tranquillité des voisins<sup>6</sup>.»

### Les deux faces du marchandage

Les débats du Comité sur les diverses préoccupations et stratégies juridiques sont sans doute passionnants et soulèvent plusieurs questions stimulantes qui feront la joie des éditorialistes et analystes de toutes tendances. D'autant plus que le gouvernement du Québec et les municipalités sont invités à s'y impliquer de façon toute nouvelle.

Mais cet exercice qui consiste à entrer dans la logique juridique, en suivre les méandres, se laisser séduire par certaines promesses de raisonnement et par l'art du compromis pragmatique, me laisse, quant à moi, sur un sentiment de malaise bien familier. Malaise éprouvé chaque fois que je me trouve sur le terrain de l'autre, patageant dans une logique qui n'est pas la mienne, m'éloignant de mes raisons et de mes besoins, en tant que femme, lesbienne et féministe.

Si nous ne nous laissons pas obnubiler par ces arguments – aussi judicieux et bien intentionnés soient-ils – leur message fondamental nous saute aux yeux : 1) *la prostitution des femmes est là pour rester*. 2) *il faut la contrôler*. À force de fonder tous les arguments, ce «constat» s'affirme comme une loi inéluctable dans la vie de toutes les femmes. C'est ici que nous devons revenir à nous-mêmes, reprendre conscience, comme après un évanouissement.

Pour nous, féministes, la prostitution est une question douloureuse, mais surtout une question piégée. Il n'est pas surprenant qu'aucun groupe de femmes ne se soit prononcé sur la prostitution lors des auditions du Comité Fraser au Québec, alors que, face à la pornographie, les féministes québécoises et canadiennes ont submergé le Comité de mémoires débordant d'exigences fermes et claires.

Pourtant le mot pornographie vient des mots grecs *porné* : prostituée et *graphein* : écriture. C'est justement cette représentation de la femme-putain-qui-s'ignore, leitmotiv de la porno, que nous refusons. Il faut croire qu'il est plus facile de réagir lorsqu'elle se fait sur papier glacé ou sur celluloïd, que de s'élever contre le fait que de vraies femmes, en chair et en os, deviennent des putains, ou qu'à chaque instant chaque femme puisse le devenir, ne serait-ce qu'aux yeux d'un homme, ne serait-ce que le temps d'une injure dans la rue, le temps d'un harcèlement soutenu, ou parfois, le temps d'un mariage.

Il ne faut pas se laisser paralyser par des arguments spécieux, comme celui d'un prétendu libre choix des femmes à se vendre. Sans nier que certaines essayent de jouer gagnantes dans le marchandage de leurs services sexuels, nous ne pouvons accepter le système qui commande ce marchandage. Nous ne pouvons pas, non plus, défendre l'ensemble des prostituées en tant que groupe opprimé sans nous interroger sur l'effet produit par la prostitution sur toutes les femmes.

Dans toutes les sociétés et les cultures patriarcales, l'accès sexuel aux femmes est un privilège masculin, réglementé par des lois religieuses et civiles, codifiées ou relevant des coutumes. Médaille à deux faces : la légale et l'illicite. Mais ce ne sont pas les femmes qui contrôlent les règles de ce jeu. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'essayer d'être et de rester du «bon» côté de la médaille. L'effort n'est pas toujours récompensé. ✕

1/ Étude récente faite à partir des biographies détaillées de 200 prostituées en Saskatchewan.

2/ *Rapport du Comité spécial d'étude de la pornographie et de la prostitution*, vol. II, p. 380.

3/ *Ibid.*, p. 565.

4/ *Ibid.*, p. 569.

5/ «Seront jugés coupables d'une infraction punissable sur déclaration sommaire de culpabilité et passibles d'une amende maximum de 1 000 \$, si, dans le but d'offrir de se livrer, ou d'employer les services d'une personne se livrant à la prostitution, quiconque stationne, s'arrête, se promène ou traverse en voiture un endroit public, i) fait signe à des piétons, les arrête ou tente de les arrêter ou tente de lier conversation avec eux, ii) arrête ou tente d'arrêter un véhicule automobile, iii) gêne la libre circulation des piétons ou des automobiles...» etc. *Ibid.*, p. 578.

6/ *Ibid.*, p. 590.

# Femmes

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7  
Métro Mont-Royal  
524-3289

*marie cabana*  
psychologue

DENISE NOËL  
PSYCHANALYSTE

5350 RUE WAVERLY  
MONTREAL H2T 2X9  
TÉL: (514) 495-3696

Tél. bur.: 274-8097

*Nicole Reeves, M.A.*  
Psychologue  
Psychothérapie individuelle

**DANIÈLE TREMBLAY M.A.P.s**

*Psychologue*  
*Thérapie individuelle et de couple*

*Expertise psycho-légale :*  
*agression sexuelle divorce*

426 est, boulevard Saint-Joseph,  
Montréal, H2J 1J5

527-0974

◆  
**PAULE LEBRUN**  
◆

Gestalt thérapie - Rebirth  
session individuelle  
et de groupe

◆  
844-0751  
◆

Bureau: (514) 272-0612  
1214 avenue Van Horne  
Outremont H2V 1K3

*Monique Panaccio*  
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse.

(514) 688-1044

**Luce Bertrand M.P.s.**  
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ  
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ  
CROISSANCE - CHEMINEMENT



Membre de la Corporation professionnelle  
des travailleurs sociaux du Québec

**Neil-Anne Toegel**  
Intervention Féministe  
Individuelle - De groupe

175, De l'Épée  
Outremont, Qué. H2V 3T1 Tel: (514) 279-8916

# Professionnelles

## L'avortement

La question de l'avortement commence à m'exaspérer, surtout avec les difficultés rencontrées par le D<sup>r</sup> Morgentaler. Je pourrais parler d'enfant désiré ou non, mais les gens qui ne voient dans l'acte sexuel qu'un prolongement de Dieu ou un moyen d'assurer de «l'âme-à-canon», ou pour assurer une continuité de leur image bipède, ne comprennent pas. Toutes vos institutions se maintiennent en place par le massacre des enfants étrangers... mais ce ne sont pas les nôtres ! Ces peuples-là, c'est bien connu, passent leurs périodes de jeûne à faire des enfants. Oui, c'est ça, c'est de leur faute ! Ou encore, ils ne croient pas au «vrai» bon Dieu. Quand l'Église (pilier moral de mouvements semblables à ceux de *Real Women*) critique les politiques économiques d'un gouvernement et se permet quelques mois plus tard d'organiser des collectes afin de défrayer la dernière tournée touristique-charismatique du Polonais volant, je me dis que la moralité des uns fait le profit des autres.

Une femme avortée n'est pas une criminelle, pas plus qu'un-e autre qui enfante (les pères font aussi partie du groupe), la vie étant par définition une mort lente... donc beaucoup plus cruelle. La famille, c'est comme la nation, il se trouve toujours un parent empressé de vous envoyer au front. Ne condamnez donc pas celle qui refuse que son enfant vous serve de jouet.

DANIEL ARCHAMBAULT  
MONTRÉAL

## Nécessairement moralistes

Abonnée depuis deux ans, j'ai été parfois contente, parfois moins, du contenu de vos articles. Mais alors là, je jubile. Tellement, tellement heureuse du point de vue de Nancy Huston (voir LVR, mars 85). C'est un article extrêmement intelligent sur lequel toutes les féministes, militantes ou non, devraient réfléchir longuement.

TIZIANE BECCOUELDI SAAD  
MONTRÉAL

## Article provoquant

Je viens de lire votre numéro d'avril. J'ai surtout apprécié l'article de Shirley Sarna traitant du problème israélo-palestinien et du dialogue entre Juives et Arabes chez nous. Je vous félicite d'avoir publié un article qui va sans doute provoquer des réactions négatives dans certains milieux.

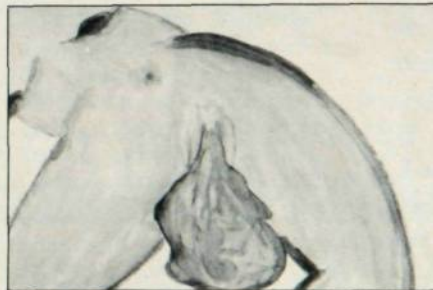
RICHARD SCOTT  
MONTRÉAL

## Accessoire

J'ai lu, le sourire en coin, vos commentaires sur la soirée «spéciale» diffusée le 30 mars dernier par Radio-Canada. Je suis très mal placé pour ajouter les miens quant à sa facture et à son contenu. Comme vous, j'ai trouvé mon rôle plus qu'accessoire. J'aurais aimé que les «mâles» soient plus présents. De toute manière, j'aurai beaucoup appris encore une fois en écoutant ce qui s'y est dit !

J'ose toutefois croire que le baise-main et la galanterie n'ont rien à voir avec le discours féministe... bien sûr. Par contre, ces gestes souvent affectueux sont plus élégants qu'une claque dans le dos ou un tapotage de fesses ! Vous faites un excellent travail et à chaque numéro, ma vie devient plus rose. En vous baisant la main...

GASTON L'HEUREUX  
ACCESSOIRE D'OCCASION



## Au Café Timénée, l'avortement censuré

Une censure parmi bien d'autres, qu'on laisse trop souvent passer parce qu'on les juge banales. Mais elles ne sont pas inoffensives et contribuent à faire taire les femmes qui tentent d'exprimer les valeurs et les sujets les concernant. Voilà ce qui s'est passé : une exposition collective, *Hasard & Coïncidences*, s'est tenue au Café Timénée du 1<sup>er</sup> mars au 7 avril. Une de mes aquarelles, ayant pour thème l'avortement, fut décrochée sous prétexte qu'elle dérangeait la clientèle. D'autres oeuvres soulevaient des problèmes, dont celui de la guerre, mais seule l'aquarelle *La mort dans l'oeuf* a subi la censure des responsables du café, à deux reprises. Dans un geste solidaire, le collectif a donc mis fin de façon prématurée à l'exposition, le 27 mars. Bien sûr, l'oeuvre interpelle, elle dérange. Mais ce café se veut progressiste : où est l'ouverture quand un thème comme l'avortement est censuré ? Je laisse les lectrices de LVR en juger.

MICHELINE SÉGUIN  
MONTRÉAL

## Accouchement : autres réactions

Nous avons encore reçu beaucoup de réactions aux photos d'accouchement publiées dans le numéro de février. Profitons-en pour signaler qu'une erreur s'était glissée à propos de la photo de la page 22 : elle est de Robert Fréchette, auprès de qui nous nous excusons.

Quant aux commentaires, Julie Watson s'indigne : «J'ai été choquée de voir à quel point humaniser la naissance est devenu dégradant. Ma fillette de 12 ans a été perturbée et dégoûtée de voir ces photos dans une revue dite féministe.» En réponse à M. Omer Ganduy, qui avait approuvé la publication de ces photos, Julie Watson écrit : «Vous, les hommes, n'en avez jamais assez plein la vue. (...) L'accouchement est une chose intime et privée. Votre femme a-t-elle exposé publiquement son vagin et ses gros seins ballotants à la naissance de votre enfant ?»

Ann Simard, au contraire, réplique : «J'en suis estomaquée ! Comment peut-on trouver dégradant de voir une photo de femme accouchant ? C'est plutôt l'incapacité de choisir son accouchement qui est déplorable. Moi, j'ai mis ces photos en filière pour les montrer à ma fille au moment opportun.»

Pour Marie-France Perreault, «ce sont les plus belles photos de naissance que j'ai vues. Ma revue est presque "usée" d'avoir été tant regardée par tant de monde unanime sur la beauté de ces photos de naissance, si merveilleusement belles et pleines d'amour».

Et Miriade nous écrit qu'elle les a trouvées «belles et érotiques, parce que la naissance est un acte absolument sexuel et que chercher à l'humaniser revient à lui donner chaleur et plaisir». Surprendre sur le visage d'une femme qui accouche un «sourire extatique, c'est révéler l'extrême beauté érotique de la naissance, et c'est révolutionnaire à plus d'un titre. (...) une vision démaquillée de la sexualité, voilà de quoi embêter aussi bien la conscience puritaine que la pornographie macho !»

Étant donné les commentaires passionnés que ces photos ont suscités, elle doit avoir raison...

LVR

## Homme que je suis

Il me fait plaisir de m'abonner à votre intéressante revue, tout homme que je sois. Je crois qu'il serait profitable pour tous de vivre sur une planète où les relations s'établiraient d'égal à égal.

MICHEL BOILEAU  
QUÉBEC

# Femmes



**HÉLÈNE BÉLANGER**  
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST LAURENT, SUITE 110, MONTREAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (metro Place d'Armes)  
SUR RENDEZ VOUS (514) 871 8520

## MAISON POUR LA VOIX

**Diane Ricard**  
Psychophoniste

- éveil de la voix
  - exploration en profondeur par des méthodes alternatives
  - cours intensifs ou privés
  - membre du Bottin des Femmes
- 117 VILLENEUVE OUEST  
MONTREAL H2T 2R6  
276-7945

Retrouver l'importance, le plaisir et la joie de la parole.

## Dr Kimberly Dubois O.D.

- examen visuel
- monture
- verres de contact
- dépistage de glaucome
- dépistage de cataracte
- rééducation visuelle

**3743 Saint-Hubert H2L 3Z9 521-0740**  
(près du métro Sherbrooke)

Parizeau, De Lagrave et Croteau  
Avocats & Procureurs  
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau  
Carole De Lagrave

ACCEPTONS LES MANDATS D'AIDE-JURIDIQUE

4017A, rue Notre-Dame ouest  
Montréal (Québec) H4C 1R3

Tél. (514) 937-9326

MIRIAM GRASSBY  
MARIETTE PILON  
LINDA SOLOMON

AVOCATES

SUITE 921  
1010 OUEST STE-CATHERINE  
MONTREAL, QUEBEC H3B 3R7

(514) 879-1100

**Lise Leduc**  
avocate

Grenier  
&  
Leduc

avocats

4213 ouest, rue St-Jacques  
Montréal, Québec, Canada  
H4C 1J5  
Metro Place St-Henri

(514) 935-6839

Offrez-le  
en cadeau.

**BOTTIN  
DES FEMMES**

1985  
LANCOT

- Un outil de références.
- Un répertoire unique de ressources.
- Un guide pratique de services et produits.

3,25 \$

(514) 845-4281  
376, rue Sherbrooke Est,  
Montréal H2X 1E6



**Madeleine Therrien**  
agent immobilier

**Investissez  
dans  
l'immobilier!**

Pour une vente, un achat  
ou simplement un conseil,  
n'hésitez pas à m'appeler.

(maison — condo — duplex — triplex etc.)

LES IMMOBILIAIRES  
VITEC Itée COURTIER

Bureau: 655-3555  
Rés.: 641-2826

# Professionnelles



## Groupes, centres, collectifs

Le Collectif des femmes immigrantes de Montréal, groupe féministe fondé en 1983 pour rompre l'isolement des immigrantes, favoriser leur engagement et lutter pour leurs droits, contre le racisme et le sexisme, veut sensibiliser la société québécoise à leur situation. Il offre maintenant des sessions de formation aux femmes qui interviennent fréquemment auprès des immigrantes et de leurs organismes ; il lutte pour le maintien des garderies dans les COFI ; il diffuse l'information sur les droits des femmes immigrantes dans des émissions radiophoniques et des publications.

Pour se joindre au collectif, 6855, rue Christophe-Colomb, Montréal H2S 2H3. 279-4246.

Alternative-naissance a changé d'adresse : 3429, rue de Lorimier, Montréal H2K 3X5. 521-1360.

Un 25<sup>e</sup> centre de femmes a ouvert ses portes au Plateau Mont-Royal. Une équipe de quatre animatrices vous propose des services d'écoute, d'information, de référence et des activités de groupe (auto-défense, atelier de travaux non traditionnels, etc.). Ouvert du lundi au jeudi, de 10 h à 12 h et de 3 h à 16 h.

Au 4100, rue De Lorimier, local 117. 526-4146.

Les centres de femmes se rendent visibles ! Il y en avait quelques-uns dans les années 70, puis 10 en 1980, et maintenant plus de 90. Devant la force du nombre, les femmes des centres découvrent qu'elles forment un grand réseau. Mais aura-t-il les moyens de continuer ? Comment travailler à l'autonomie des femmes en nageant à plein dans le travail gratuit et invisible ? Identité collective, regroupement et financement, les trois thèmes majeurs du premier colloque des centres de femmes du Québec qui se tiendra les 9, 10 et 11 juin à Montréal. Informez-vous au 843-8156.

Comité d'étude provincial des centres de femmes, 515, rue Viger est, suite 100, Montréal H2L 2P1.

Solidarité Rose poursuit son boycott de Provigo, afin que Provi-Soir cesse de distribuer du matériel pornographique.

Une pétition, qui a reçu jusqu'à présent 3 000 signatures, est en cours. *Solidarité Rose* demande votre appui. Pour recevoir des tracts, des pétitions et une plus ample information, contactez : *Solidarité Rose*, C.P. 381, succ. E, Montréal H2T 3A7. 392-3008

Le «Y» des femmes tient une campagne de levée de fonds. Sa mission première est de contribuer à améliorer le mode de vie des femmes et, pour cela, il lui faut davantage susciter leur support et leur enthousiasme.

YWCA, 1355, boul. Dorchester ouest, Montréal H3G 1T3. 866-9941.

Le sommet populaire de Montréal vous invite à faire parvenir dès maintenant des nouvelles pour son *Bulletin* et son *Réseau d'information* : vos actions, revendications, journées thématiques, nouvelles publications, etc.

Sa nouvelle adresse : 3575, boul. St-Laurent, suite 907, Montréal H2X 2T7. 843-7544.

## Stérilets trop coûteux

Les femmes paient trop cher le stérilet, déclare la Fédération du Québec pour le planning des naissances. Une directive du MAS fixe les prix à 15 \$ pour le modèle ordinaire, et à 20 \$ pour un Progestasert (avec hormones).

La FQPN a préparé un dépliant sur les droits des femmes qui ont choisi ce mode de contraception ; il contient également une liste sommaire d'endroits où l'on peut se procurer un stérilet au plus bas prix possible et suggère quelques démarches à faire pour se défendre, le cas échéant.

Pour dépliant et document synthèse : Fédération du Québec pour le planning des naissances, 3826, rue Saint-Hubert, Montréal H2L 4A5. 842-9501.

## Nouvelles publications

Un nouveau bulletin d'information sur la ménopause : *Une véritable amie*, sous forme de bulletins mensuels, se propose d'étudier la ménopause sous tous ses aspects : les changements biologiques qui s'opèrent chez la femme, l'aspect psychologique de cette

étape, les mythes et les sentiments qu'elle inspire. Un numéro de présentation sera envoyé gratuitement sur demande, si on envoie une enveloppe-retour dûment adressée et affranchie. L'abonnement : 10 numéros, 20 \$.

C.P. 9, succursale NDG, Montréal H4A 3P4.

## Trois, une revue toute neuve

Publiée trois fois par an, cette revue «savante, érudite, amusante, diffrente» publiera des textes de critique, des essais et des fictions. Au sommaire du 1<sup>er</sup> numéro, des textes d'Andrée Chedid, Johanne Lamoureux, Paul Zumthor et Patrick Mauries. Abonnement 3 numéros : 9 \$, abonnement de soutien 20 \$ et plus. Direction : Anne-Marie Alonzo, Richard Boutin et Alain Laframboise. 2033, ave Jessop, Laval H7S 1X3 (663-4028).

## Violence faite aux femmes

Au Guatemala, les forces gouvernementales ont assassiné la vice-présidente du GAM (Groupe d'appui mutuel) avec son fils et son frère. Toutes les femmes du GAM ont reçu des menaces de mort et vivent dans la terreur. Le groupe IXQUIC – des femmes du Guatemala – lancent un appel à la communauté internationale et aux femmes afin qu'elles se prononcent contre ces crimes quotidiennement commis contre la population guatémaltèque et les femmes en particulier.

Vous pouvez les adresser au Consulat du Guatemala le plus proche et/ou à IXQUIC, La Mujer en Guatemala, Apartado postal 27-008, Postal 06760, México, D.F. México.

Multi-femmes (anciennement Centre Refuge Montréal), maison d'hébergement et de transition offrant un abri temporaire et gratuit aux femmes et enfants victimes de violence familiale, est toujours dans une situation financière précaire. Pour continuer, améliorer et élargir ses services, elle a besoin de l'appui financier de la communauté. Tous les dons sont appréciés.

Vous pouvez les faire parvenir à Multi-femmes inc., C.P. 399, Succ. De Lorimier, Montréal H2N 2N7.

ÉQUIPE DE DIRECTION : Ariane Émond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier • RÉDACTION : Gloria Escomel, Françoise Guénette, Francine Pelletier • ADMINISTRATION : Louise Legault • PROMOTION : Ariane Émond • SECRÉTARIAT : Andrée-Anne Delisle • DIRECTION ARTISTIQUE : Sylvie Laurendeau • COLLABORATION : Anne-Marie Alonzo, Rose-Marie Arbour, Lyse Brunet, Colette Beauchamp, Nadine Gueydan, Caroline Jarry, Sylvie Laplante, Raymonde Lorrain, Yolande Martel, Sylvie Moisan, Denyse Monté, Hélène Pedneault, Diane Poitras, Céline Poulin, Christine Ross, Hélène Sarrasin, Chantal Sauriol, Linda Smith, Diane Tremblay, Nathalie Watteyne • ILLUSTRATION : Nycol Beaulieu, Marlène Devost, Diane O'Bomsawin • PHOTOGRAPHIE : Suzanne Girard, Louise Lemieux • MAQUETTE : Diane Blain, Sylvie Laurendeau, Luce Venne-Forcione (publicité) • CORRECTION D'ÉPREUVES : Suzanne Bergeron • DOCUMENTATION : Hélène Blondeau • COMPOSITION : Concept Médiatexte inc. • PELLICULAGE : Dupligrapix • IMPRESSION : Imprimerie Canadienne Gazette inc. • DISTRIBUTION : Les Distributeurs associés du Québec (DAQ), tél. : 645-8754, ext. : 1-800-361-4550 • PUBLICITÉ : Claude Krynski, 843-7226 • ABONNEMENT : 1 an, 10 numéros : 19 \$, 2 ans, 20 numéros : 33 \$, 3 ans 30 numéros : 45 \$. Tarif international par voie de surface : 30 \$, par avion : 44 \$. Marie-France Poirier : 843-8366 • LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec • LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1985 – LA VIE EN ROSE. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada. ISSN-0228-5479. Indexée dans Radar et membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe : 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

# **SILENCE, ELLES TOURNENT**



**FESTIVAL INTERNATIONAL  
DE FILMS ET VIDÉOS  
DE FEMMES - MONTRÉAL 85.  
DU 6 AU 16 JUIN**

- PLUS DE 40 LONGS MÉTRAGES
- RÉTROSPECTIVE MAI ZETTERLING
- 15 PAYS REPRÉSENTÉS
- 2 JOURS DE PROJECTION VIDÉO

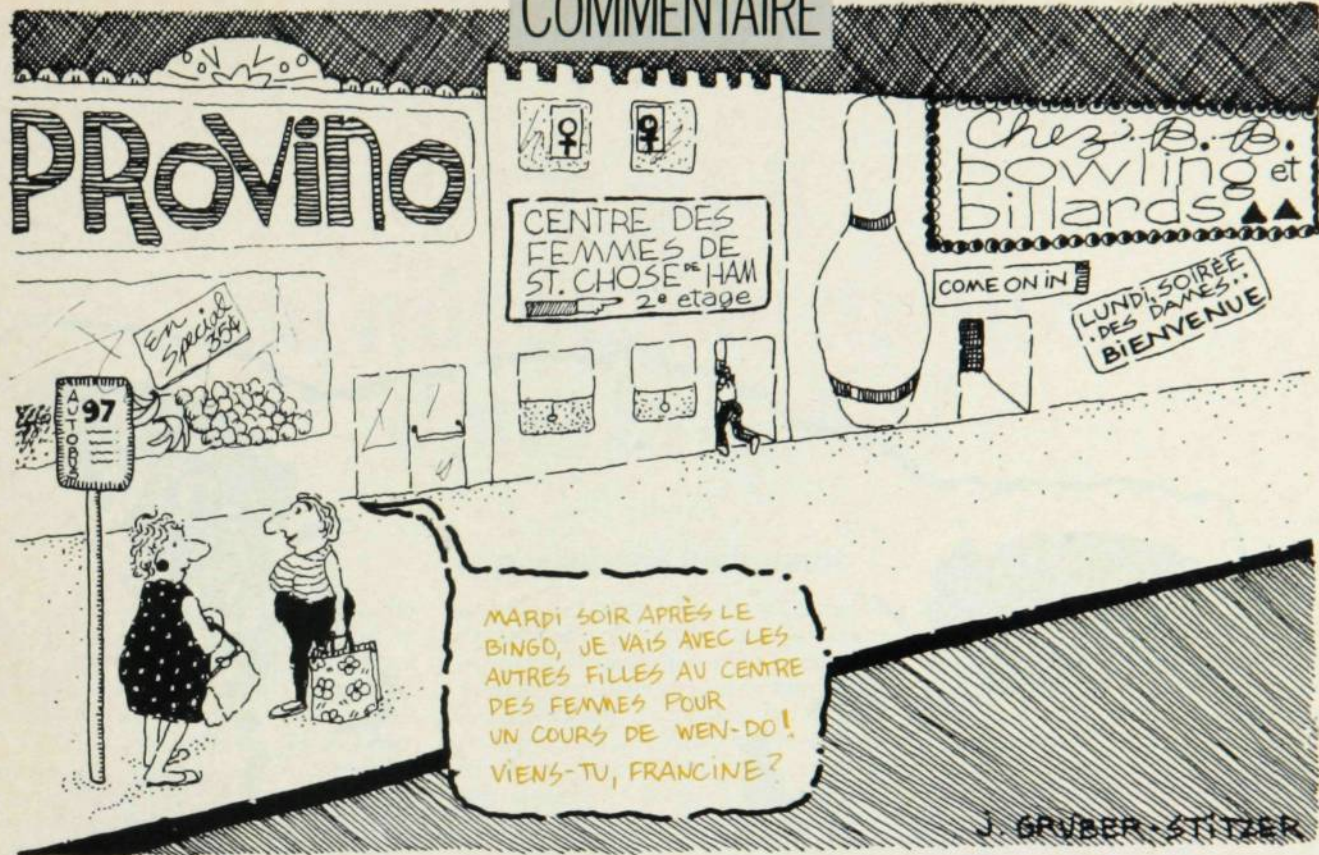
---

● **Cinémathèque québécoise**  
335 Boul. De Maisonneuve est (métro Berri)

● **Salle de cinéma de l'ONF au Complexe Guy Favreau**  
200 Boul. Dorchester ouest (métro Place d'Armes)

Renseignements :

Cinéma Femmes, 822 rue Sherbrooke est  
H2L 1K4. Tél. : (514) 522-3141



# Les Centres de femmes oubliés?

par Lyse Brunet

Où sont passés les centres de femmes dans votre rétrospective de la décennie? Pas une trace... Signe de l'invisibilité des centres de femmes ou regard aveugle? Le fait qu'il existe maintenant près de 100 centres de femmes au Québec ouvre pourtant un débat dont il aurait été tout à fait à propos de faire état dans le cadre d'un bilan. Que s'est-il passé, en effet, entre le premier centre de femmes à Montréal en 1972 et le boom des années 80 où villes, villages et quartiers ont vu fleurir leurs centres de femmes?

Affadissement du féminisme diront certaines, transformation des groupes de luttes en groupes de services en passe de devenir des lieux de sous-traitance de l'État? Vu sous cet angle, on évacue complètement le fait que l'extension du réseau des centres de femmes, comme celui des centres de santé et des maisons d'hébergement d'ailleurs, est le résultat d'une conscience féministe en développement, le fruit des initiatives des femmes avant tout.

Entre 1970 et 1980, le code culturel qui définissait nos rôles a éclaté, nous laissant désormais la possibilité de choisir d'être une mère ou non, d'avoir un ou une chum-e, d'oser prétendre être femme et égale, d'oser vouloir du pouvoir sans que l'opinion publique se jette sur nous comme des parias! Et c'est cette possibilité qui fait que des centres de femmes se multiplient. C'est exactement l'actualisation, dans le quotidien des femmes, du «credo féministe individualiste» dont parle Nancy Huston dans son article. Les femmes qui viennent dans les centres cherchent à acquérir la capacité de se concevoir comme des individus. Nous en sommes là, à une conscience féministe et à un subconscient féministe qui s'exprime par un désir de s'affirmer et une grande envie de liberté individuelle et cela, même s'il arrive que des femmes qui viennent dans les centres ne se disent pas féministes a priori.

L'émergence massive des centres de femmes ne signifie donc pas pour moi l'émergence d'un féminisme ordinaire qui s'opposerait au féminisme radical, non plus que le troc des luttes contre des

services. Faudrait-il choisir entre progrès et révolution quand c'est toute la tarte qu'il nous faut? «Le féminisme doit travailler en des lieux multiples» dit Nicole Brossard, oui, mais pas seulement à la verticale (selon les méthodes du pouvoir patriarcal), à l'horizontale aussi. À l'horizontale, c'est la «confédération des tribus», mot lâché par Ginette Paris; ce sont tous les groupes, collectifs, associations et regroupements de femmes féministes qui, d'une façon ou d'une autre, travaillent à la cause des femmes. Dans ce contexte, les centres de femmes ont une place et ils sont une belle claque autant à la théorie du post-féminisme qu'à celle des *real women*: les femmes qu'ils regroupent sont à 80% des travailleuses au foyer avec enfants à la conquête de leur autonomie. Elles ne sont ni plus réelles, ni plus fictives que les autres, elles sont comme toutes les femmes qui un jour prennent conscience qu'on leur a fabriqué un être social dont elles ne veulent plus ✂

Lyse Brunet est coordinatrice générale du Comité d'étude provincial des centres de femmes.



# Y a-t-il un misérable mouton dans la salle?

par Hélène Pedneault

**N**ouvellement raciste, j'expérimente des sensations voluptueuses et inédites qui me remplissent d'un nirvana très païen. J'ai été ainsi baptisée (raciste) après avoir énuméré quelques défauts des Français-es – même pas tous – en oubliant malencontreusement leurs grandes qualités (j'aurais manqué d'espace...). Alors voici la preuve que je suis non seulement raciste, mais récupératrice à mort. Et si vous pensez que mes propos sur les Français-es sont un monument de méchanceté, tenez-vous bien : racisme bien ordonné commence par soi-même.

D'où me vient ce racisme subit ? Il a bien commencé quelque part. Je cherche dans mes plates-bandes, dans les lieux communs abondants qui me poursuivent de leur mollesse vertigineuse (comme d'aucun-e-s l'ont déjà judicieusement observé), et je trouve : Québécois = petit = peureux = colonisé = porteur d'eau = rien du tout. Même pas égal à lui-même. Manque d'envergure. Peur de son ombre. Un peuple de concierges. Et si j'ai le malheur de tomber par hasard, dans un taxi, sur l'émission de CKAC, *Les amateurs de sports*, j'ai l'impression affolante que tous les lieux communs ont raison d'un coup. Les amateurs en question, ceux qui téléphonent, n'en sont même pas aux premiers balbutiements du français. Parlons plutôt de borborygmes. Ils parlent de la nervosité de la *puck*, des trous dans le *net*, et pleurent sur les fragiles genoux de Svoboda (?). Les médecins devraient changer de public cible et prescrire des valiums aux amateurs de hockey sur le gros nerf plutôt qu'à leurs femmes, épuisées par l'annuelle guerre du hockey.

Bon. Je vais me faire traiter d'intellectuelle. J'en mettrai ma main au feu. Le Québec est le seul pays au monde où le mot *intellectuel* est une insulte. Certain-e-s intellectuel-le-s même se défendent de l'être, comme si c'était une maladie honteuse. J'appelle ça le syndrome de Jean-

Baptiste. Traitez-moi d'intellectuelle : j'aime mieux avoir un gros bleu sur la joue et être remarquée que vivre esthétiquement parfaite mais oubliée de mon vivant.

Cette société n'est même pas fière de ses artistes, de ses créateurs et de ses créatrices. Au Québec, tout ce qui brille est *hors*, suspect. Pourtant, on se vante d'être l'un des pays au monde où il y a la plus forte proportion d'artistes par tête de pipe. J'en ai personnellement marre d'entendre cette affirmation gratuite quand je sais trop bien qu'on s'empresse de brandir nos artistes comme des drapeaux pour impressionner la visite, mais qu'on ne sait pas trop quoi faire avec eux et elles une fois la visite repartie. Les gouvernements préfèrent toujours donner les plus gros morceaux du gâteau aux producteurs et aux compagnies vu que les artistes sont des êtres irresponsables par définition, et que Dieu sait ce qu'ils et elles inventeraient s'il fallait les subventionner directement. Les producteurs, au moins, savent faire des déficits comme du monde, puisque ce sont des gens sérieux. Et parce que ce sont les artistes qui ont fait élire le Parti québécois, on sabre dans les budgets de la culture au Québec pour ne pas avoir l'air de faire du vulgaire patronage (ça n'existe pas, d'abord...), et on sabre également dans les budgets de la culture au Canada pour les punir d'haïr le fédéral. Ce genre de logique fait partie du patrimoine, on ne peut rien contre le folklore.

**E**t pour finir, les jeunes qui, traditionnellement, ne veulent rien savoir, s'en mêlent. Dans *La Presse* du 18 avril, deux articles, sans aucun rapport apparent mais l'un sous l'autre, titrent : «Selon le Conseil de la langue française, les jeunes se soucient peu de la survie du français». Puis, «10 000 étudiants se mobilisent pour la récupération du papier». Donc, la récupération est plus importante que la langue, qui aurait pourtant elle-même

bien besoin de recyclage. Plutôt qu'une grammaire, on leur propose une belle pouibelle de papiers usagés. La langue en compote et le souci du *compost*. Bravo. Comme si c'était l'un ou l'autre. La prochaine génération sera sourde à cause des *walkmans* et autres sources de son à plein volume, et muette parce qu'elle ne pourra plus parler que par monosyllabes. Mais elle aura appris à ramasser le papier sur lequel *d'autres* auront écrit.

Alors la langue au panier, avec le papier à recycler, et vive l'Amérique enfin uniformisée, enfin nivelée. On pourra enfin suivre mon Oncle Sam, se mêler à la foule de ses nombreux disciples, sans avoir à survivre en français à tout moment de la journée. C'est fatigant à la longue. Les années Mulroney à venir semblent vouloir nous amener le repos... éternel, en tant que 52<sup>e</sup> État des États-Unis.

Quand il est reparti à la mi-mars, «the Irish guy was smiling» dans sa barbe parce que le Québec est le seul pays au monde où il ne peut pas faire d'insomnie : il vient de tomber dans une talle de moutons à compter, chefs d'État québécois et canadien en tête de troupeau. Aucune pénurie en perspective... ✕

HÉLÈNE «PETROWSKI» PEDNEAULT

P.S. Avec cette chronique, je devrais pouvoir enfin entrer dans le C.D.L.M.S.P.E. (le Club de la méchanceté, section presse écrite), avec mes collègues admiré-e-s Nathalie Petrowski et Pierre Foglia. À moins qu'il et elle ne me refusent sous prétexte que je ne suis pas encore assez méchante. Je pense que je ne peux guère faire mieux, sauf quand je parle de Luc Plamondon. Mais je remarque tout à coup que les journalistes les plus méchants ne sont pas des Québécois-es pure ceinture fléchée, moi-même étant à moitié italienne. Que les étrangèr-e-s sont donc méchant-e-s avec les Québécois-es... Tous et toutes des racistes.

10 ans plus tard

# Le Centre de santé de Montréal

**A** l'avant-garde du mouvement des femmes, en 1975, le Centre de santé des femmes de Montréal est devenu, dix ans plus tard, un bastion du féminisme. Combien de groupes de femmes au Québec ont survécu aussi longtemps et sont demeurés aussi fidèles à leur projet initial ?

Bien sûr, le Centre de santé a grandi, changé de locaux, élargi son personnel et ses services. Elles étaient deux ou trois militantes au début ; elles sont une trentaine aujourd'hui à se répartir le travail. «Et puis, précise Véronique O'Leary, l'une des fondatrices, on ne passe plus 40 heures par semaine à débattre de l'oppression des femmes.» Cette période de militantisme aigu est aujourd'hui révolue.

Mais l'orientation et le fonctionnement du Centre de santé demeurent à peu près intacts : «Une analyse qui tient compte des conditions sociales, économiques et politiques vécues par les femmes dans leurs rapports à la santé (...), des recherches, des pratiques et des services qui explorent de nouvelles conceptions de la santé physique et mentale des femmes», précise leur dépliant. Il a toujours été question, au Centre de santé, de mêler la théorie féministe à la pratique, qu'elle soit «straight» (trois jours de cliniques médicales) ou non (trois jours de cliniques d'avortement, un centre de documentation, des ateliers de tous genres – contraception, auto-examen, massage – et, tout récemment, une clinique pour lesbiennes<sup>1</sup>).

Tous ces services sont conçus selon des principes d'humanisation, de démedicalisation et, dans une certaine mesure, de déprofessionnalisation, ce qui explique d'ailleurs que la qualité des soins est indiscutablement supérieure à ce qu'on trouve ailleurs. Il n'en reste pas moins que deux catégories de services ont amené, depuis le début, deux catégories de clientèle : les «ménagères» du Plateau Mont-Royal ou d'ailleurs, qui ont tout simplement besoin de traitements (elles sont 2 500, à l'heure actuelle, à fréquenter les cliniques médicales), et les «marginales» à la recherche d'une nouvelle approche de la santé autant que de soins spécifiques (1 500 femmes participent aux ateliers). Pourquoi, alors, ne pas miser sur ces dernières, qui sont de plus en plus nombreuses, depuis quelques années ?

«D'abord, explique Louise Bouchard, codirectrice du Centre depuis 1981, parce

que les services réguliers sont financièrement rentables, mais aussi parce que ce sont eux qui nous permettent de vérifier si nos principes sont plausibles.»

C'est seulement aux cliniques d'avortement que l'on retrouve des femmes de toutes les tendances et de tous les milieux. Mises sur pied depuis quatre ans déjà, elles s'avèrent d'une importance capitale pour le Centre. Non seulement parce qu'ici théorie féministe et pratique médi-

cale vont main dans la main, mais aussi parce que ces services ont certainement triplé la clientèle du Centre de santé (on répond à 800 demandes par an). Depuis que Centraide n'a plus rien voulu savoir, le ministère des Affaires sociales a partiellement subventionné cette pratique d'avortements ; mais on ne peut pas dire qu'il a été généreux : la subvention, gelée depuis trois ans, ne représente que 15 % du financement du Centre.

## Avortement, autrement

C'est au Centre de santé des femmes que j'eus pour la première fois l'occasion de faire faire mon examen gynécologique par des mains féminines. En position semi-assise, le dos confortablement appuyé sur un coussin, les jambes soulevées par les deux étrières, j'avais droit de regard sur les gestes qui m'étaient adressés. L'intervenante était douce et ralentissait son opération à chaque frémissement de tension. Les prélèvements requis, dont on me disait à chaque fois le nom et l'utilité, furent loin d'être désagréables. Je n'en revenais pas.

Comme cela me paraissait loin de la classique position renversée de la visite annuelle chez le gynécologue ! Pattes en l'air, aveu d'impuissance et de reddition, pénétration efficace, rapide, pour ne pas prolonger l'inconfort et la gêne, et impersonnelle, pour «ne pas confondre» (avec intimité !). S'il en est ainsi d'un simple examen de routine, qu'en est-il de l'avortement, acte qui n'a pas encore aujourd'hui la reconnaissance officielle et légale de la société patriarcale ?

Au Centre de santé des femmes, j'ai connu toute autre chose. L'accueil, au premier coup de téléphone, est chaleureux, réconfortant. La date de l'avortement est aussitôt fixée et une rencontre d'échanges et d'information est prévue deux jours avant. Les femmes médecins du centre sont jeunes et n'ont pas de sarrau blanc. Elles prêtent foi aux deux tests de grossesse qu'on a fait soi-même en pharmacie. Elles ne remettent pas en question la décision prise par rapport à un contraceptif futur, à moins qu'on le demande.

À l'arrivée, une tisane calmante nous

est offerte. Le médecin qui pratique l'intervention vient elle-même nous chercher dans la salle d'attente et prend le temps de regarder notre dossier avec nous et de faire connaissance. L'atmosphère est douce, calme, détendue.

Pendant l'avortement (intervention somme toute assez simple, comprenant l'anesthésie locale, l'aspiration et le curetage, l'ensemble durant moins de quinze minutes), toutes les étapes sont identifiées et expliquées au fur et à mesure par deux assistantes, qui restent à l'écoute attentive de nos réactions et y ajustent le rythme des opérations.

Quand tout est fini, c'est la patiente qui décide du moment où elle est prête à se relever. Bouillotte d'eau chaude sur le ventre, je n'ai pas eu besoin de plus de cinq minutes. J'ai demandé à voir le produit qui occupait mon corps quelques instants plus tôt : petite masse de gélatine rosée, presque liquide, début de formation d'un placenta. J'étais fascinée par ce magma énigmatique d'une pré-vie qui tenacement s'était accrochée à moi. Nulle trace de l'embryon qui s'y préparait en silence, encore à l'état microscopique.

Je ne peux m'empêcher de considérer que l'avortement, le désir d'avortement, les tentatives d'avortement ont traversé les siècles sous le signe du drame, de la souffrance et de la peur. Et j'ai curieusement l'impression de porter cette histoire quelque part dans mon inconscient féminin.

Mais pour moi, cette fois-là, ce fut une expérience de libération, dans le respect et le partage.

NADINE GUEYDAN

«Avec le PQ, c'est toujours deux poids deux mesures : d'une part, il récupère notre discours – les cliniques Lazure dans les CLSC, ont vu le jour grâce aux revendications féministes et il y a maintenant une *clinique-femmes* au CLSC Métro, à Montréal –, mais, d'autre part, il ne nous a jamais vraiment aidées, nous», explique Véronique O'Leary.

Et pourquoi le gouvernement paierait-il ce qui est déjà fourni gratuitement ? Le Centre de santé s'autofinance à 41 %. Les omnipraticiennes, via la RAMQ, lui remettent 50 % de leurs revenus, les usagères, lors des avortements, donnent une contribution volontaire en fonction de leurs moyens, le travail des bénévoles, au tarif unique du Centre, représente un don de 43 000 \$ par an... Mais les femmes du Centre de santé en ont assez de «se faire utiliser gratuitement», avec le renforcement d'un discours gouvernemental sur «la prise en charge collective des soins»,

qui maquille mal le recours au bénévolat pour pallier les coupures des services sociaux et de santé.

Elles ont d'ailleurs beaucoup de projets qui ne peuvent démarrer, faute de fonds : offrir de nouveaux services (aux femmes sur le marché du travail, à celles qui passent leur ménopause, etc.), organiser un projet de formation dans les centres de femmes, des recherches, notamment sur la question de la technologie de la reproduction... «Ce n'est pas tellement que nous voulons grossir, ajoute Véronique, c'est que nous voulons jouer notre rôle politique jusqu'au bout.»

À l'instar du Regroupement des centres d'hébergement pour femmes battues, les centres de santé de femmes de la province (Montréal, Québec, Trois-Rivières, Hull, Sherbrooke et Joliette), viennent de former leur propre regroupement. Il permettra aux différents groupes d'échanger sur leurs pratiques, d'instaurer un meilleur

rapport de forces vis-à-vis du gouvernement et, sans doute aussi, de relancer la lutte pour l'avortement.

Les femmes du Centre de santé de Montréal n'ont d'ailleurs pas apprécié que Morgentaler dise des féministes québécoises qu'elles sont «peu solidaires de sa lutte» (voir LVR, mars 85). «Il ne semble pas se rendre compte que les pratiques d'avortement dans les centres de santé des femmes sont des luttes aussi», de dire Véronique, qui a déjà travaillé comme infirmière à la clinique Morgentaler. «D'autant plus que, contrairement à lui, nous ne sommes pas payées pour le faire ! Ce sont les féministes qui ont élaboré le discours sur l'avortement, devenu aussi son discours, et c'est grâce à elles qu'il a été acquitté en 76. Il a, bien sûr, été très important dans la lutte pour l'avortement au Québec. Sans aucun doute un humaniste, Morgentaler est aussi typiquement un homme de gauche, incapable de voir les contradictions qui existent entre lui et le mouvement féministe. Et il aurait voulu, en plus, qu'on lui organise sa levée de fonds ?!»

Et qui aidera le Centre de santé des femmes avec sa levée de fonds ? Car face à la situation actuelle, le Centre n'a que deux moyens : une campagne de souscription qui permette à la population d'exprimer son encouragement, et des pressions auprès du MAS pour qu'il augmente substantiellement ses subventions.

Et vous, êtes-vous solidaires ?...

FRANCINE PELLETIER

1/ À cette fin, le Centre cherche présentement une femme médecin féministe et lesbienne pour diriger la clinique.



Centre de santé des femmes

## À Québec

Le 23 avril dernier, le Centre de santé des femmes de Québec organisait une double conférence de presse : pour son financement mais aussi pour continuer et relancer la lutte pour l'avortement.

Il ne faut pas oublier la loi : les cliniques et centres alternatifs ne sont que tolérés au Québec. Partout au Canada, les règlements sont les mêmes. Mulroney a déclaré qu'il ne changerait pas cette loi et John Crosbie, son ministre de la Justice, a affirmé que quatre acquittements (procès Morgentaler) ne veulent rien dire. Et au Québec, Robert Bourassa, reporté au pouvoir, verrait à ce que la loi soit appliquée, a-t-il dit. Entre-temps, le PQ ne propose aux femmes que la tolérance forcée qu'il a adoptée depuis 76.

Par des pétitions envoyées aux formations politiques impliquées dans ce dossier, par des télégrammes adressés aux gouvernements, par des lettres ouvertes

dans les journaux, par des articles dans différents périodiques et par une campagne de financement, le Centre de santé de Québec veut relancer le débat sur l'avortement. Les 5 et 6 mai derniers, des stratégies pancanadiennes s'organisaient à Toronto et nous allions représenter le Québec. Tous les centres de santé des femmes au Québec nous donnaient leur appui. Mais vous aussi pouvez participer. Individuellement ou en groupes, envoyez-nous des appuis financiers, des pétitions et, surtout, parlez-en autour de vous.

Parce qu'aucune femme n'est à l'abri d'une grossesse non désirée, parce que l'accessibilité aux services d'avortements libres ne reposent que sur le militantisme des femmes et parce que nous voulons (toujours) nous réapproprier nos corps et vivre notre sexualité... exigeons l'abrogation de la loi canadienne sur l'avortement.

NATHALIE WATTEYNE

### Je suis pour l'abrogation de la loi en matière d'avortement

signature

adresse

tél.

signature

adresse

tél.

signature

adresse

tél.

Envoyez vos dons et signatures à 454 rue Caron, Québec G1K 8K8 (Avant le 1<sup>er</sup> juillet)

## Politique familiale

## Beaucoup de propositions



Nicole Boily, Maurice Champagne-Gilbert et Christiane Bérubé-Gagné

**E**n octobre 85, le Gouvernement du Québec lançait son *Livre vert sur la politique familiale*, transformant ainsi ce qui devait être une proposition de politique en «consultation», amorcée, dès décembre, à travers toute la province. Plus de 2 000 personnes – dont 80 % étaient des femmes – ont ainsi été consultées dans les forums régionaux. Cette première étape réalisée, quel bilan peut-on tracer des attentes des Québécoises et des Québécois au sujet de la famille ? Et, en attendant le dépouillement des mémoires qui commencent à parvenir au comité responsable de la consultation – deuxième étape –, quelles suites peut-on prévoir à la mise en place d'une politique familiale ?

### Une transformation des mentalités

La définition de la famille proposée par le Livre vert semble correspondre à celle que l'on se fait actuellement : «Le groupe parent(s)-enfant(s) unis par des liens multiples et variés pour se soutenir réciproquement au cours d'une vie et favoriser à leur source le développement des personnes et des sociétés.» Cette formulation comprend, en effet, les familles monoparentales autant que les biparentales. Mais les groupes de femmes, appuyés par le CSF, ont tiré la sonnette d'alarme en faisant remarquer qu'en introduisant «l'obligation du soutien réciproque au cours d'une vie» dans la défi-

inition, «on ouvrait la porte à un désengagement évident de l'État».

Les forums ont balayé aussi la division des tâches selon le modèle traditionnel – l'homme pourvoyeur, la femme ménagère – et introduit dans la problématique familiale, une réalité trop souvent camouflée : la violence, dont les femmes et les enfants sont les victimes les plus fréquentes. C'était d'ailleurs le Livre vert qui suggérait ces orientations assez progressistes... Mais les mesures concrètes (soutien logistique et financier du gouvernement) brillaient par leur absence.

### Le soutien de l'État

L'État a pourtant une responsabilité à assumer face aux enfants et aux parents : cela a été clairement exprimé par les forums. Les principaux supports collectifs exigés ont été : les services de garde, les congés parentaux, une organisation du monde du travail – adapté aux besoins des parents travailleurs et travailleuses –, une reconnaissance économique du travail familial et son intégration au PNB, une formation préparant aux tâches parentales et à la vie familiale, des services sociaux et professionnels adaptés aux multiples besoins – notamment ceux des familles en difficulté, des familles immigrantes, ou de celles qui ont des personnes handicapées –, des habitations vraiment conçues pour les familles et une révision de la fiscalité fondée sur leurs besoins...

Parlons-en, de la fiscalité ! Question complètement évacuée du Livre vert, puisqu'un Livre blanc sur la fiscalité sortait de son côté, elle mène son petit bonhomme de chemin toute seule, sans se soucier des vœux pieux de ceux qui se préoccupent de politique familiale. Le budget Duhaime, d'ailleurs, a été dénoncé par la présidente du CSF elle-même, Francine McKenzie, pourtant peu contestataire de nature, comme pénalisant les femmes – par l'augmentation de l'exemption de personne mariée – et les familles monoparentales, dont le fardeau fiscal sera alourdi dès 1986. Bel exemple du manque de concertation entre les ministères, dont les forums s'étaient inquiétés à juste titre. Ils s'étaient inquiétés aussi qu'on puisse espérer transformer la réalité – et la situation économique des familles – sans s'attaquer de front à celle des femmes. Le budget Duhaime, d'après Mme McKenzie, «renforce la dépendance économique des femmes». Car si, jusqu'à présent, comme elle l'explique à *La Presse*<sup>1</sup>, elle pouvait gagner 400 \$ aux fins de l'impôt fédéral et 1 400 \$ au provincial sans que l'exemption de son conjoint soit réduite, «désormais, chaque dollar gagné sera déduit de l'exemption d'impôt de son conjoint». C'est effectivement forcer le retour des femmes au foyer et empêcher les familles d'arrondir quelque peu leurs fins de mois.

L'État doit soutenir les familles de plusieurs façons, d'après le Comité : soit à





travers des services institutionnels, soit en fournissant une aide directe aux familles qui désirent garder, par exemple une personne handicapée, malade, ou âgée. Dans le système actuel, ces familles sont moins reconnues et rétribuées que les personnes étrangères ou les institutions qui offrent ces services...

### Un ministère de la Famille?

Les forums et le Comité se sont inquiétés, nous l'avons dit, du manque de concertation entre les ministères : trouverait-on la solution à ce problème dans la mise sur pied d'un organisme responsable de la famille? Les vœux sont partagés. Ceux et celles qui en ont manifesté le désir ont privilégié un organisme rattaché au vice-premier ministre – c'est-à-dire au plus haut niveau gouvernemental – plutôt qu'un conseil consultatif, dont on ne connaît que trop les limites. Un tel organisme devrait permettre une approche globale aussi bien dans l'élaboration que dans l'application de la politique familiale.

Mais, bien que leur influence ait été importante lors des forums et qu'on leur doive les changements de perspective sur la famille, les groupes de femmes sont demeurés discrets, voire réfractaires, au projet de création d'un tel organisme. Malgré leur opposition, il sera fort probablement mis en place.

### Des principes d'orientation

Si la responsabilité égale et conjointe des deux parents face à leurs enfants semble avoir été reconnue, la prédominance des droits individuels sur les droits familiaux n'a pas été clairement affirmée : ce qui risque de faire passer encore les droits des femmes après ceux de l'institution familiale.

Pour être cohérent avec des actions déjà entreprises comme la réforme du Code civil – le gouvernement devrait demander au comité responsable de la consultation de définir un énoncé de principes qui orienterait tout le travail d'un éventuel organisme de la famille, basé sur celui qui avait été préparé par le CSF à cette fin : 1) l'autonomie des personnes ; 2) la responsabilité de l'État dans

la satisfaction des besoins des enfants ; 3) le soutien de l'État aux personnes qui ont des enfants ; 4) la responsabilité conjointe et égale des deux parents face à leurs enfants ; 5) le libre choix de la maternité.

### Et pour conclure?

Le comité responsable de la consultation présentera simultanément en septembre un rapport au public et au gouvernement. Outil de référence sans précédent sur la famille au Québec, expression d'une implication de l'État dans ce secteur, ce rapport n'en contiendra pas moins des lacunes. À moins que les mémoires adressés par des groupes et des comités ne viennent les combler...

Outre les points déjà signalés – l'absence d'orientations fiscales, l'incertitude concernant le soutien de l'État, la négligence

des intérêts des femmes –, on peut en dénoncer deux autres : on n'y aborde pas de front la question de l'accueil à la vie (maisons de naissance, reconnaissance des sages-femmes), ni celle du droit de donner ou non la vie (planification des naissances, avortement).

Quant aux suites que recevra le document... À court terme, personne ne se fait d'illusions. Certains groupes redoutent la création d'un organisme responsable, et d'autres espèrent, au contraire, qu'après les élections un-e ministre chargé-e du dossier soit nommé-e, pour éviter qu'il ne soit relégué sur les tablettes et que la réflexion sur un organisme de la famille puisse progresser.

HÉLÈNE SARRASIN

1/ La Presse, 25 avril 1985

## Article 15: enfin l'égalité?

**D**epuis 1982, la Charte canadienne des droits et libertés, enchâssée dans la Constitution, garantit à chaque citoyen-ne le libre exercice de tous ses droits. Comme la Charte prévaut sur toutes les lois, aucune autre ne peut y déroger. Un article essentiel de la Charte vient d'entrer en vigueur le 17 avril 1985 : l'article 15. Il consacre l'accès à l'égalité des «minorités»: les femmes (pourtant 52 % de la population), les Amérindien-ne-s, les handicapé-e-s physiques ou mentaux, et tous les citoyens d'origine non francophone ou non anglophone. Rien de moins qu'une population de 16 millions sur les 25 millions qui peuplent actuellement le Canada!

Il se lit ainsi : «La loi ne fait acception (sic!) de personne et s'applique également à tous, et tous ont droit à la même protection et au même bénéfice de la Loi, indépendamment de toute discrimination fondée sur la race, l'origine nationale ou ethnique, la couleur, la religion, le sexe, l'âge, ou les déficiences mentales ou physiques.»

Si cet article de la Charte a attendu trois ans avant d'entrer en vigueur, c'est qu'il fallait procéder à un examen des lois dont les dispositions l'auraient contredit. Par ailleurs, les groupes visés par cet article n'ont pas manqué de faire leurs recommandations auprès du gouvernement, d'où il ressortait clairement qu'ils considéraient l'intervention gouvernementale

comme absolument nécessaire pour que cette loi – de loin la plus progressiste que nous ayons – ait tout l'impact souhaité.

### L'action positive

La partie la plus intéressante de l'article 15, c'est son paragraphe 2 : «Le paragraphe (1) n'a pas pour effet d'interdire les lois, programmes ou activités destinés à améliorer la situation d'individus ou de groupes défavorisés, notamment du fait de leur race, de leur origine ethnique, de leur couleur, de leur religion, de leur sexe, de leur âge ou de leur déficience mentale et physique.»

Cette précision a été prévue dans la Loi pour éviter que les citoyen-ne-s poursuivent en justice tout ministère, organisme ou entreprise qui discrimine positivement un groupe défavorisé, comme cela s'est produit aux États-Unis. Il faut se réjouir qu'il soit désormais permis et encouragé de faire de la discrimination positive, puisque les femmes et les autres minorités ont besoin, à l'heure actuelle, que l'on inverse la vapeur pour compenser les siècles d'injustices qu'elles ont subies.

Reste à voir le sort que les tribunaux vont réserver à l'article 15. Puisqu'il est désormais admis que beaucoup de lois créent des inégalités et qu'on doit les modifier pour qu'elles n'entrent pas en contradiction avec la Charte, on peut espérer que certains comportements injustes, jusqu'à présent considérés «normaux», seront dorénavant prohibés.

**BOUQUINEZ À L'AISE À**

**AGENCE DU LIVRE**

1246 rue St-Denis Montréal  
Tél.: 844-6896

## La maternité au chômage

Un exemple ? La Loi sur l'assurance-chômage. Depuis 1971, elle contient des dispositions qui permettent d'accorder des prestations de maternité, alors qu'avant celle-ci ainsi que l'accouchement faisaient automatiquement perdre le droit à des prestations régulières. Aujourd'hui, les femmes ne peuvent les recevoir que pendant 15 semaines et il n'est pas possible d'obtenir une prolongation, si la travailleuse ne peut pas prouver qu'elle est capable de travailler et qu'elle se rend disponible à cette fin. De ce fait, les femmes enceintes constituent une catégorie à part, parmi les bénéficiaires des prestations ordinaires. C'est à elles de faire la preuve de leur disponibilité si, lorsqu'elles ont épuisé leurs prestations de maternité, elles veulent continuer à recevoir les prestations ordinaires. Si l'on considère cette situation sous l'angle des droits à l'égalité, on peut se demander si ces distinctions tombent sous le principe même de l'égalité reconnu par l'article 15 de la Charte. Comme le régime actuel de prestations d'assurance-chômage a pour objectif de protéger les individus qui perdent leur revenu, la grossesse sera-t-elle considérée un motif suffisant pour déroger au sacro-saint postulat de disponibilité en matière d'assurance-chômage ?

Ceci illustre la formulation très large de l'article 15 et fournira sans doute aux juristes l'occasion de se pencher de nouveau sur la question.

Autre question : jusqu'à quel point pourra-t-on invoquer l'article 15 pour contrer, entre autres, les stéréotypes sexistes ou racistes ? C'est l'une des questions fondamentales que les tribunaux auront à débattre dans les années à venir. Il faut savoir qu'il existe déjà des mécanismes de «contrôle de contenu» pour les médias, mais ils sont en général peu publicisés. L'obtention, le renouvellement et la modification d'une licence de radiodiffuseur, par exemple, sont soumis à un processus d'audience où le public peut

présenter des dossiers et faire des recommandations, notamment en cas de plaintes relatives à une émission offensive ou injurieuse.

## Deux lois, deux mesures

Un autre aspect, plus délicat celui-ci, vient s'ajouter aux difficultés d'application de l'article 15. Les gouvernements provinciaux et fédéral ont tous des lois gravitant autour des droits humains. La Charte québécoise des droits de la personne couvre les domaines où le Québec a compétence pour faire des lois. Le droit à l'égalité y est prévu, ainsi qu'une procédure d'enquête en cas de discrimination. Mais là où une loi (fédérale ou provinciale) s'applique, l'autre est exclue. Pour illustrer l'empiètement d'un domaine législatif sur l'autre, prenons le cas de l'éducation, de juridiction exclusivement provinciale. Si un-e travailleur-euse ou un-e étudiant-e se croit discriminé-e, quelle est la charte applicable ? S'il s'agit d'un problème d'embauche et qu'il existe une convention collective, c'est le mécanisme de grief qui s'impose. Mais si tout recours en vertu de cette convention est épuisé, la Charte québécoise sera sans doute invoquée... mais sous quel motif, puisque le droit à l'égalité n'est pas aussi précis dans la Charte québécoise que dans l'autre et que, par ailleurs, elle ne permet pas aussi systématiquement l'intervention du tribunal ? Le nombre restreint de plaintes conduisant à une telle intervention nous laissent supposer que la procédure n'est pas claire, ni accessible.

Le 17 avril dernier, le gouvernement fédéral sablait le champagne pour saluer l'arrivée du droit à l'égalité. Parmi les réjouissances, déjà, une note discordante : le ministre de la Justice, John Crosbie, déclarait que ce n'était pas «nécessairement une bonne chose que les tribunaux aient le pouvoir de décider ce qui constitue de la discrimination» et «qu'il ne fallait pas laisser les décisions aux militants des groupes féministes, de handicapés ou de minorités visibles<sup>1</sup>». Il s'est fait répondre par les néo-démocrates que

le délai de trois ans prévu pour l'entrée en vigueur de l'article 15 devait justement donner le temps aux gouvernements de procéder aux ajustements des lois et que tant que ce ne serait pas fait, «les individus n'auraient d'autre choix que de se tourner vers les tribunaux<sup>2</sup>».

Le premier ministre a beau promettre de faire son gros possible, on nous permettra de modérer notre enthousiasme face à l'article 15, d'autant plus qu'au Québec, le gouvernement s'est soustrait à l'application de l'article, tant qu'il n'aurait pas entériné l'accord de 1981. Rappelons que, suite au rapatriement de la Constitution, le Québec a vu ignorer son exigence d'être reconnu comme nation distincte.

Dans les faits, il reste que les juridictions fédérales qui nous concernent, telles le Code criminel, le régime de sécurité de la vieillesse, le Code canadien du travail, entre autres, devront sans doute s'ajuster en fonction de l'article 15. Les législations du Québec demeureront sujettes à l'humeur du parti en place, puisqu'aucune loi québécoise n'offre de garantie juridique égale à la Constitution canadienne. Celle-ci ne peut être modifiée que par une résolution du Parlement canadien et l'accord d'au moins sept provinces. La Charte québécoise, elle, ne prévaut pas sur les autres lois, quoi qu'on en dise, puisqu'elle peut être suspendue... à l'occasion d'une grève, par exemple !

Qu'advient-il de l'article 15 ? On peut lui prédire un débat passionnant dans les cours de justice. Souhaitons surtout qu'il provoque l'émergence d'un nouveau réflexe d'utilisation des lois, par tout le monde.

CHANTAL SAURIOL

Chantal Sauriol est avocate.

1/ Cité par *Le Devoir* du 18 avril 1985.

2/ Un exemple de ce «nouveau réflexe» : des groupes de femmes, à Ottawa, ont décidé de constituer un Fonds d'action et d'éducation juridique pour les femmes, afin de subventionner les causes qui se présenteront.

## Si vous déménagez....

Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonné

Nouvelle adresse

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code Postal \_\_\_\_\_

N° d'abonnée \_\_\_\_\_

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à :  
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4



## Harcèlement sexuel Du côté des filles

*La CEQ poursuit son offensive contre le harcèlement sexuel en milieu scolaire en lançant le 27 juin, à l'occasion de son conseil général, une brochure analysant le phénomène et ébauchant des stratégies antiharcèlement à l'usage des enseignant-e-s et des étudiantes. Cela fait suite aux deux sondages réalisés par la Centrale en 1984, auprès de 2 000 élèves québécoises de 10 à 17 ans. Colette Beauchamp reprend ici les principales conclusions de ces enquêtes diffusées en mars dernier mais passées quasi inaperçues.*

**par Colette Beauchamp**

**D**epuis trois ans, l'existence du harcèlement sexuel et sa quotidienneté dans la vie des femmes ont été démontrées par 10<sup>1</sup>. Nous le savons aujourd'hui, les femmes adultes le subissent partout, surtout en milieu de travail, et des centaines de travailleuses harcelées n'ont qu'une riposte : quitter leur emploi (voir

encart). Les étudiantes de cégep et d'université n'y échappent pas. Plus d'une échoue à un examen, abandonne un cours ou perd une année scolaire parce qu'elle ne s'est pas soumise à la pratique : «Une note A... à condition que tu baisses<sup>2</sup>.»

Mais qu'en est-il des fillettes et des adolescentes de 10 à 17 ans ? Au-delà des becs qu'on se vole à 10 ans entre garçons

et filles, au-delà de l'attirance sexuelle et des jeux amoureux de l'adolescence, la violence sexuelle fait-elle partie de l'univers de nos filles ? Cas d'exception ou réalité courante ? On ose à peine y réfléchir. Une mineure sur quatre est forcée à l'inceste dans le secret de son foyer<sup>3</sup>, mais à l'école ?

À l'hiver 1984, la Centrale de l'enseignement du Québec (CEQ) effectuait un premier sondage scientifique sur le sujet, auprès de 2 000 élèves québécoises du secondaire et de la fin du primaire. Les résultats en étaient atterrants : la grande majorité des préadolescentes et adolescentes vivent dans un contexte de harcèlement et d'agression sexuels qui s'amplifie à mesure qu'elles vieillissent, et dans un climat de peur<sup>4</sup>.

### De 10 à 14 ans

À 10 ans, elles se tiennent surtout entre filles. Et puis, elles commencent à regarder les garçons et à partager leurs jeux. Elles aiment agacer les garçons de leur âge, leur voler des becs et s'en faire voler. Mais elles apprécient moins les contacts physiques : coups de poing et jambettes, se faire tirer les cheveux, se faire jeter par terre, etc. Alors elles ne se laissent pas faire : elles frappent et engueulent les garçons.

Mais il y a pire que les jambettes. Déjà à cet âge, la moitié d'entre elles ont subi des remarques sur leurs seins ou leurs fesses, se sont fait tapocher les fesses ou soulever la jupe. Et le tiers s'est fait «pogner» les seins, par des garçons du même âge ou plus vieux qu'elles. Où ? Dans la classe, les corridors et la cour de l'école, tout autant qu'en dehors de ses murs. 70 % des filles disent même s'être fait achaler par une gang de gars et 16 %, attaquer.

On leur a demandé si elles avaient rencontré des exhibitionnistes, si on les avait caressées de force. Aux deux questions, 28 % de ces préadolescentes ont répondu oui. Par qui ? Par des adolescents de leur âge ou presque. À l'école dans le tiers des cas, mais le plus souvent ailleurs.

Plus précisément, avaient-elles déjà été «attaquées avec violence pour se servir de leur corps et de leur sexe» ? Des 1 088 fillettes interrogées, 91 ont dit oui et 81 ont avoué avoir vécu des tentatives de viol. Réussies ou non ? La question n'a pas été posée crûment aux filles de cet âge. Certaines de ces agressions avaient eu lieu dans le cadre scolaire : corridors, toilettes, cour de l'école, autobus, mais 65 % de ces attaques violentes et 80 % des tentatives de viol s'étaient produites à l'extérieur de l'école. Plus le harcèlement devient violent, plus il est le fait d'hommes adultes (le quart des agressions violentes, la moitié des tentatives de viol). Il demeure que la majorité de toutes ces agressions sexuelles sont commises par des *jeunes*, et c'est troublant.



À mesure qu'elles vieillissent, de 10 à 14 ans, les fillettes ont moins de menaces, de coups de poing, de jambettes, de poussées et de «leviers de jupe». Par contre, c'est la fréquence du harcèlement sexuel qui augmente, parallèlement à leurs relations avec les garçons.

Comment y réagissent-elles ? Par l'indifférence, la colère, la gêne, la honte : «Ça ne m'a rien fait, ça m'a fâchée, ça m'a écoeurée, ça m'a gênée, ça m'a humiliée.» Concrètement, ou elles ne font rien, ou elles engueulent l'achalant ou, dans moins d'un tiers des cas, elles le frappent. En général, plus l'agression est violente et plus elles cherchent à se sauver, plus elles ont peur, plus elles sont paralysées.

Et elles ont souvent peur : peur de se faire achaler par les garçons (plus de 50 %), peur de se faire blesser par eux et peur des plus vieux (plus de 66 %), peur des groupes de garçons et de se promener seules le soir (75 %).

Quand on demande aux fillettes ce qui motive les garçons à les agacer, elles donnent quatre raisons : parce qu'ils aiment les filles et veulent en être remarqués mais aussi parce qu'ils aiment agacer et pour montrer aux filles qu'ils sont les plus forts.

## Les collégiennes

En août 1984, le Département de recherche, enquête et sondage du collège Rosemont effectuait aussi un sondage scientifique auprès de 1 572 étudiantes des cégeps francophones et anglophones du Québec.

Selon les résultats de cette enquête, il existe dans les cégeps un harcèlement sexiste et sexuel comparable à celui des écoles primaires et polyvalentes, à quelques différences près. Les collégiennes sont agressées sexuellement sur l'emplacement du collège davantage (57,4 %) que les fillettes et les adolescentes le sont à l'école (33 %), et les parcs de stationnement semblent les endroits les plus dangereux pour elles. Ceci tend à démontrer qu'à mesure que filles et garçons vieillissent, ceux-ci se sentent de plus en plus sûrs de détenir un droit sur le corps des femmes et de l'imposer par la force, dans des lieux familiers.

«Ces deux ordres de raisons, note le rapport, illustrent les deux pôles de la relation qui se développe entre filles et garçons à l'âge de la puberté : l'attraction mutuelle et la hiérarchie du pouvoir... Les filles perçoivent que les garçons sont attirés par elles et veulent établir des relations affectives et sexuelles, mais dans un contexte où c'est le garçon qui domine, où c'est lui le plus fort.»

D'ailleurs, cette force physique peut-être supérieure des garçons, les filles l'admettent, même si elles ne les trouvent pas plus intelligents qu'elles.

## De 15 à 17 ans

Dans l'enquête menée auprès des 866 étudiantes de niveau secondaire, ce qui étonne le plus, c'est l'ampleur et la quotidienneté, à l'école, du harcèlement sexuel (ou sexiste). Tous les jours, les adolescentes affrontent en classe, dans les corridors, les vestiaires, le gymnase, à la cafétéria ou à l'arrêt d'autobus, un véritable barrage de remarques négatives sur leur physique, de blagues à caractère sexuel et de comportements sexistes. C'est en classe, affirmant-elles, qu'elles subissent le plus de ces remarques et comportements de la part des étudiants mais aussi, à 43 %, des professeurs ! Cela indique que ceux-ci, hommes et même femmes, ont des comportements sexistes, les tolèrent et interviennent peu pour les interrompre.

Qu'est-ce que ces étudiantes veulent dire par harcèlement sexuel ? De 77 à 92 % d'entre elles définissent ainsi les attouchements non désirés ; les confrontations à un voyeur ou à un exhibitionniste ; les propositions sexuelles non désirées, avec promesse de récompense ou avec menaces en cas de refus ; les assauts sexuels et le viol. Pour la moitié, se faire montrer des images pornographiques en est une autre forme.

Sont-elles si nombreuses à avoir vécu ces types de harcèlement ? Presque toutes ont connu des attouchements, frôlements, pincements, baisers non désirés. À près d'une adolescente sur deux, on avait montré des images pornographiques ou fait des propositions sexuelles. La violence sexuelle n'était pas absente non plus : deux filles sur dix avaient reçu des propositions avec menaces ou subi des assauts sexuels et 3,4 % avouaient avoir vécu un viol.

Les étudiants sont les premiers auteurs de ces actes de harcèlement ou d'agression mais, dans plus de 10 % des cas, les adolescentes nomment aussi les professeurs, les professionnels, les directeurs d'école et les employés de soutien. Bien que les menaces et les assauts aient lieu le plus souvent à l'extérieur de l'école.

Les agresseurs et harceleurs sont-ils forcément des inconnus ? Les adolescen-

tes interrogées affirment que non, que ce sont deux fois plus souvent des gens qu'elles connaissent ou des amis que des inconnus. Sont-elles davantage harcelées et agressées à l'école que dans la rue, dans les endroits publics ou à la maison ? Plus en dehors de l'école, répondent les deux tiers, autant à l'école qu'ailleurs, dit l'autre tiers.

Mais quels sentiments ces expériences inspirent-elles aux adolescentes ? D'abord la volonté de se faire respecter. Quelques-unes se sont senties «valorisées», mais la plupart ont eu des suites plus négatives : stress, perte de confiance en soi, difficulté à se concentrer, perte d'intérêt pour les études, culpabilité, peur de sortir le soir, etc.

Elles sont unanimes, ces jeunes : le harcèlement est un problème grave. Après l'avoir vécu, elles en discutent d'abord avec des ami-e-s, ensuite avec leurs parents. Rarement à leurs professeurs ou aux membres de la direction. Certaines remettent les harceleurs à leur place ou prennent des cours d'auto-défense.

Quels mécanismes anti-harcèlement aimeraient-elles voir en place ? Leurs réponses là-dessus n'ont pas été analysées. Mais l'an dernier, dans une enquête similaire, des étudiantes de niveau collégial recommandaient la diffusion dans leurs cégeps d'une information non sexiste sur le sujet, le renforcement des mesures de sécurité, l'instauration d'un système de recours et la punition, par mise à pied ou expulsion, des agresseurs, professeurs ou étudiants.

## La méthodologie

On pourra toujours contester de telles affirmations des jeunes : «Ce n'est qu'un sondage», «C'est exagérer la réalité !» Quelques médias ont même remis en question la méthodologie utilisée par la CEQ. Pourtant, la majorité des sondages scientifiques, qu'ils portent sur les intentions de vote des citoyen-ne-s ou sur des réalités sociales, sont réalisés par des méthodes similaires, avec des échantillons d'environ 1 000 répondant-e-s. Et souvent par téléphone.

Or, «les fillettes et les adolescentes ont participé à notre enquête par écrit, dans des conditions rigoureuses d'anonymat et de confidentialité», affirme Rosette Côté, du Comité de la condition féminine de la CEQ. «Nous les avons isolées et, pour nous assurer qu'elles ne subissent aucune influence extérieure, nous avons donné comme consigne aux surveillant-e-s de ne même pas leur donner d'explications si elles ne comprenaient pas le questionnaire.»

Philippe Ricard, sociologue et coordonnateur du Département de recherche, enquête et sondage du collège Rosemont,

a dirigé ce sondage. Selon lui, le questionnaire évitait d'imposer une définition du harcèlement sexuel aux répondantes ; on leur présentait plutôt différentes situations et on leur demandait de les qualifier elles-mêmes. Dans l'analyse des réponses, on n'a considéré une situation comme du harcèlement que si l'étudiante l'avait vécue et définie comme telle.

Et surtout, surtout, pourquoi ces quelque 2 000 fillettes et adolescentes, seules devant leur questionnaire, auraient-elles menti davantage que des adultes confronté-e-s aux mêmes questions ? Pourquoi auraient-elles fabulé sur un sujet pareil,

en aussi grand nombre ? Qu'est-ce qui nous empêcherait de les croire, sinon l'horreur de la situation qu'elles décrivent ?

**Colette Beauchamp** est, de longue date, féministe et journaliste.

1/ Voir «Les dessous du 9 à 5», questionnaire sur le harcèlement sexuel publié dans *La Vie en rose* de décembre 1981, résultats parus en septembre 1983 : 64 % des 2 465 répondantes y disaient avoir été harcelées sexuellement au travail.

2/ Voir *Madame au foyer*, juin 1983, et *La Gazette des femmes*, janvier-février 1985. Plusieurs sondages scientifiques ont été réalisés

depuis trois ans dans des institutions d'enseignement : Université Laval, Université de Sherbrooke, cégeps de Rosemont, Sainte-Foy, Saint-Jérôme, Saint-Jean-sur-le-Richelieu. Le plus récent, du collège Rosemont, interrogeait des étudiantes de l'ensemble des cégeps québécois (voir encart).

3/ Rapport Badgley, rapport du comité fédéral sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes, août 1984.

4/ Une première enquête a été menée auprès de 866 élèves francophones des 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> années du secondaire des différentes régions du Québec, des adolescentes de 15, 16 et 17 ans. La seconde a rejoint 1 088 filles de 10 à 14 ans, des élèves des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> années du primaire et des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années du secondaire.

## La cuisinière brûle

**C**ombien de travailleuses ont le courage de poursuivre pour harcèlement sexuel ? Auprès de quelles instances le font-elles ? La direction de l'entreprise, le syndicat, si syndicat il y a, la Commission québécoise des droits de la personne, les cours civiles... Quelques histoires ont fait les manchettes : celle d'Elisabeth Moorseck, qui poursuit General Motors et un de ses contremaîtres depuis deux ans ; celle des six employées de Sidbec-Normines à Port-Cartier, (bouletage de minerai, à 51 % propriété de l'État québécois !), qui attendent toujours une décision de la CDP, trois ans après le dépôt de leur plainte collective. Car les délais sont souvent longs et les décisions boiteuses. Que se passera-t-il maintenant avec le cas de Linda Smith ?

Le 22 mai 1984, Linda Smith, 22 ans, diplômée de l'Institut d'hôtellerie du Québec, est embauchée comme cuisinière dans un hôpital de Montréal. Elle est la première femme à ce poste et dès les journées d'entraînement préliminaire, elle se sent de trop : «C'est pas la place d'une femme ici», «Avec le body que t'as, tu pourrais te faire plus d'argent ailleurs.»

Un mois plus tard, elle est officiellement appelée au travail. Les travailleurs des cuisines l'accueillent très froidement. Vers midi, le chef d'équipe lui propose d'aller dîner avec lui, afin de «parler de son travail», comme il le fait toujours avec les nouveaux, question de les aider ! Elle accepte. Une fois dans l'auto, cet homme de 34 ans, apparemment son

supérieur immédiat, se jette sur elle. Elle se débat et, sous l'impulsion du moment, le menace de s'en prendre à ses trois enfants (!) : cela fait peur à ce bon père de famille, il cesse. Mais elle ne pourra rien contre lui, lui affirme-t-il, il n'a fait que s'essayer, il ne l'a pas violée vraiment.

Elle retourne donc au travail avec lui, craintive. Elle est nouvelle, en probation, une femme dans un métier non traditionnel ; elle se sent très seule et perdue. Doit-elle ou non raconter cette histoire à quelqu'un ? En se taisant, elle risque que cet homme, frustré de son échec, fasse tout en son pouvoir pour la faire partir, en lui rédigeant de mauvais rapports par exemple. D'un autre côté, en le disant, elle risque d'être congédiée par les patrons, sous prétexte qu'une femme parmi 15 gars, c'est vraiment trop de troubles.

Indécise, elle avise sa vraie patronne. «Je ne suis pas surprise, même à moi il a déjà fait des avances», répond celle-ci sans agir davantage. Après quelques semaines, il n'est plus le seul à la harceler, les autres se sont mis de la partie. Elle a droit à toute la panoplie des paroles obscènes et blessantes, aux ragots et farces plates. On ne l'aide aucunement ; au contraire, on lui nuit en sabotant son ouvrage. On la menace, on la blesse «accidentellement», par exemple en lui ébouillantant la main. Le stress, la peur, l'humiliation deviennent insupportables.

En septembre, Linda en parle enfin au comité de condition féminine de son syndicat, affilié à la CSN. On organise une rencontre avec le harceleur, d'abord en présence de femmes qui travaillent occasionnellement avec les cuisiniers. Il continue de nier, de refuser toutes excuses publiques. Mais ce soir-là, Linda, tellement à bout qu'elle est prête à lâcher, reçoit encouragement et compréhension. Elle apprend que si elle est la première à en parler, elle n'est pas la seule à avoir été harcelée par lui et d'autres.

Elle contacte alors le Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement sexuel au travail<sup>1</sup>. Avec leur aide, elle décide, fin février, de porter plainte devant la Commission des droits de la personne du

Québec, appuyées de trois autres travailleuses de l'hôpital, aussi victimes de harcèlement et prêtes à en témoigner. Même si la direction de l'hôpital, informée, a refusé d'intervenir, Linda poursuit le harceleur et non l'hôpital. Elle veut des excuses publiques et peut-être, non pas son renvoi, mais des mesures disciplinaires à son endroit.

En mai 1985, Linda travaille toujours aux cuisines. Elle perdrait trop en partant : une job pour laquelle elle est formée, qu'elle aime bien, et elle a un bon salaire (13 \$ de l'heure). Alors, elle en subit les contrecoups : son harceleur la laisse désormais tranquille mais ses copains ont pris la relève. On l'enferme dans les vestiaires obscurs pour l'effrayer, on lui promet de lui casser les deux jambes, etc. Mais elle est soutenue par les autres travailleuses de l'hôpital et cela fait toute la différence. Linda est même allée parler aux travailleuses de GM, demeurées silencieuses (terrifiées par les menaces des gars) tout au long de l'affaire Elisabeth Moorseck, pour les convaincre de la nécessité de cette solidarité contre le harcèlement. Pour que la peur et l'intimidation cessent.

Pour Linda, exception faite des «waitress», secrétaires, etc., quotidiennement achalées, les femmes exerçant des métiers non traditionnels sont davantage harcelées que d'autres travailleuses : «Nous sommes de plus en plus nombreuses et les gars ne veulent pas nous voir là, c'est clair, alors ils réagissent comme ça...»

Trois mois après sa plainte, Linda attend toujours des nouvelles de la Commission des droits de la personne. Et si jamais elle perd, sa réponse est prête : «La prochaine fille, elle, va gagner !»

L.S./F.G.

1/ Issu de *Au bas de l'échelle*. Le Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement sexuel au travail, situé au 770, rue Rachel est, à Montréal H2J 2H5, intervient de plusieurs façons : information légale, préparation et suivi des dossiers, assistance morale et technique, personnes ressources. Yvonne Séguin, la semaine de 10 h à 17 h : (514) 526-0789.

**BOUQUINEZ À L'AISE À**

**AGENCE DU LIVRE**

1246 rue St-Denis Montréal  
Tél.: 844-6896



Photo - Louise Lemieux

LOUISE ROY

# Fera-t-il plus beau dans le métro?

par Francine Pelletier



Le 20 mars dernier, le ministre des Transports du Québec, Guy Tardif, nommait Mme Louise Roy, alors directrice des Études et de la Planification au même ministère, à la tête de la Commission de transport de la Communauté urbaine de Montréal (CTCUM). Il y avait là de quoi étonner plusieurs. Non seulement Louise Roy est une femme, de 37 ans seulement, sociologue urbaine de profession, mais

elle est aussi célibataire, sans enfants et féministe! Plutôt inusité, comme description de p.d.g. De plus, elle vient du milieu gouvernemental qui n'a pas souvent eu les mêmes idées que la Communauté urbaine de Montréal (CUM) en ce qui concerne le transport en commun. Mais le défi ne s'arrête pas là: nommée pour une période de deux ans, Louise Roy doit assurer la passation des pouvoirs. Car à l'instar des autres commissions de transport au Québec, la CTCUM est en train de devenir beaucoup plus «démocratique»: l'autorité, concentrée entre les mains du ou de la président-e (jusqu'à présent nommé-e par le gouvernement), passera à un conseil d'administration composé de neuf membres, majoritairement élus, dont le président du comité exécutif de la CUM, trois conseillers municipaux de Montréal, trois de la banlieue, et deux citoyen-ne-s.

Nous avons rencontré Louise Roy dans les bureaux capitonnés de la CTCUM, quelques jours après l'adoption de ce projet de restructuration et trois semaines seulement après sa nomination. La nouvelle présidente paraissait étonnamment calme, pour une femme qui a tant à faire.

Calme, ouverte et terriblement sincère. C'est une femme «en pleine possession de tous ses moyens», qu'il serait difficile de ne pas aimer, comme en témoigne à peu près tout ce qui a été dit sur elle. Et puis, c'est vrai, elle insiste pour lire son courrier, rencontrer des groupes de citoyen-ne-s et ses propres employé-e-s, visiter les différentes stations de métro, métro qu'elle continue à utiliser, d'ailleurs – quoiqu'elle trouve sa nouvelle limousine bien pratique, après les longues journées de travail...



**La Vie en rose :** *Avez-vous été aussi surprise que nous d'apprendre qu'on vous voulait à la tête de la CTCUM ?*

**Louise Roy :** Très surprise. Je savais qu'on cherchait des candidats, on m'avait même demandé si j'avais des suggestions. J'en avais : tous des hommes de 45-50 ans, en complet gris... le modèle type. Et puis, on m'annonça qu'on voulait quelqu'un de jeune, une femme, qui pourrait apporter un regard neuf sur la question du transport... Moi.

À prime abord, je trouvais moi-même l'idée assez extravagante. D'abord, le contexte politique, tant au niveau provincial que municipal, sera bientôt instable ; ensuite, la CTCUM comme telle est en pleine période de transition, et porte toujours les blessures d'une longue série de conflits de travail. Finalement, tous mes prédécesseurs sont issus du milieu politique local, de l'interne. Personne n'avait encore accédé à ce poste de l'extérieur. Il y avait donc plusieurs facteurs à considérer. Puis, je me suis dit : une telle occasion ne surviendra pas deux fois dans ma vie. Et j'ai pensé à tous ces ministres, qui le deviennent du jour au lendemain, et qui ne connaissent pas encore leurs dossiers. Alors que moi, je connais bien le transport en commun, j'y travaille depuis plusieurs années déjà. Ce que je ne connais pas, c'est la boîte proprement dite, une grosse entreprise de 8 000 employé-e-s et un budget de 600 millions de dollars par année. Finalement, j'ai pensé qu'une femme à la tête de la CTCUM serait une chose

## **J'ai pensé qu'une femme à la tête de la CTCUM serait une chose extraordinaire pour les femmes en général.**

extraordinaire pour les femmes en général. C'est un aspect qui a compté dans ma décision.

**LVR :** *Mais comment se fait-il que votre nomination, exceptionnelle à plus d'un égard, semble avoir fait l'unanimité ? Applaudie tant par le syndicat des employés de la CTCUM que par les femmes et les médias ! Même Pierre Desmarais II s'est senti obligé de dire quelques bons mots...*

**LR :** Je reçois en effet beaucoup de lettres, les gens me félicitent, me disent : avec vous, ça va changer. Je n'ai encore rien fait, mais on donne la chance à la coureuse. L'image de la CTCUM était devenue tellement négative qu'un changement de direction ne pouvait que signifier une amélioration, je crois. Mais j'ai aussi l'impression qu'on me fait confiance parce que j'arrive avec un regard neuf, parce que je suis une femme aussi, plus sensible aux besoins des usagèr-e-s, aux relations de travail... Et puis, personne n'a eu le temps même de penser si on me voulait là ou non. Ce fut une trop grande surprise.

**LVR :** *Mais qu'avez-vous pensé de l'article de Michael Farber dans la Gazette disant : « Neuf jours après la nomination de Louise Roy, il n'y a toujours pas de rideaux aux fenêtres du métro ou de macramé sur le mur ! », et celui de Jean-Guy Dubuc de La Presse vous incitant, ni plus ni moins, à redresser les torts du pouvoir masculin. N'est-ce pas, de part et d'autre, condescendant ?*

**LR :** J'ai trouvé la lettre de Jean-Guy-Dubuc plutôt sympathique, parce qu'au fond elle me disait : il y a beaucoup d'attentes à votre sujet, vous avez des idées et vous ne devez rien à personne. Alors allez-y. C'est ce que je pense aussi. L'autre article, je l'ai lu... J'ai trouvé ça un peu tortueux comme raisonnement. Je n'ai pas très bien compris, en fait. Mais comme je ne suis pas un homme politique qui, tous les jours, va découper ce que les journaux disent de lui, je crois que je n'ai pas tellement à m'en soucier. Il y aura sûrement des bêtises à un moment donné... Il faudra que je garde mon intégrité à travers tout ça.

**LVR :** *Revenons aux attentes du public. S'il y en a tant, c'est qu'il y a énormément d'insatisfactions. Pourtant, toutes vos interventions, jusqu'à maintenant, affirment votre concordance de vues avec le nouveau plan directeur de la CTCUM, mis au point par Lawrence Hannigan qui était loin d'avoir des idées progressistes.*

*Comment se fait-il que vous vous sentiez si bien à la CTCUM ?*

**LR :** Je ne me sens nullement en contradiction avec la CTCUM parce que, premièrement, le mandat est clair : il y a un réseau à faire fonctionner et il ne faut pas que ça coûte trop cher. Ensuite, le fameux plan directeur pour les années 84-86, malheureusement inconnu du public, fait vraiment un virage vers la clientèle.

D'abord, on veut améliorer le service à la clientèle en mettant sur pied un système d'information, une campagne de publicité, un traitement des plaintes. Ensuite, on veut maintenir et améliorer la qualité du réseau de transport, d'autant plus qu'il a maintenant vingt ans et que sa détérioration est imminente. Enfin, on doit assainir les relations de travail pour les raisons que l'on sait. Ce sont les trois éléments clés sur lesquels je veux travailler.

Mais l'essentiel dans tout ça, c'est une meilleure communication entre toutes les parties concernées. D'abord à l'intérieur de l'entreprise, il faut vraiment que la direction se rapproche des employé-e-s, aille voir les gens où ils travaillent, recueille leurs suggestions, car ils en ont, j'en suis sûre, voie comment ça se passe... Il faut aussi se rapprocher des usagèr-e-s. Déjà, les rapports avec les médias sont meilleurs depuis un an, grâce à un service de relations publiques. Je veux faire passer une autre image de la CTCUM où prime la qualité du travail, des services, du personnel. D'ailleurs, quand tu compares la CTCUM à d'autres commissions de transport partout en Amérique du Nord, elle s'avère très performante, par rapport au nombre de passagers transportés, au nombre d'heures de services, compte tenu des effectifs dont nous disposons. Il y a donc un sentiment de fierté à développer tant de la part des employé-e-s que des usagèr-e-s.

**LVR :** *C'est un refrain qui commence à être connu pour les Montréalais-es. N'y a-t-il pas des améliorations concrètes à envisager ?*

**LR :** Il y a toute une série de petites choses à entreprendre qui ne demanderaient pas beaucoup plus, en fait, que de la bonne volonté. Par exemple, accélérer le temps de déplacement en créant des voies réservées aux autobus, mieux faire connaître les





horaires, améliorer le système de correspondance, la signalisation dans le métro. De la part du public, il y a aussi des choses à faire : la propreté dans le métro. C'est sale. Nous allons avoir une campagne de publicité là-dessus et nous ajouterons des pou-  
belles !

**LVR :** *Mais les graffiti... pourquoi s'acharmer à les faire disparaître ? N'est-ce pas un peu comme les musiciens dans le métro, une forme de culture populaire ?*

**LR :** C'est une question compliquée. La politique de la CTCUM est de les effacer en moins de 48 heures parce qu'à partir du moment où il y en a un ou deux, il y en a plusieurs. Et puis, les graffiti entraînent autre chose : une détérioration généralisée, plus de malpropreté, de comportements agressifs, de violence... Je crois qu'il faut être prudent, sans quoi on se retrouvera comme à New York : devant une situation incontrôlable.

**LVR :** *Vous avez aussi parlé d'accroître la clientèle de la CTCUM. Comment ?*

**LR :** Compte tenu du fait que la population de Montréal n'augmente pas et qu'après chaque grève, il faut de huit à neuf mois avant de récupérer l'achalandage normal... c'est un problème. Il n'y a pas de solution miracle, mais on pourrait, par exemple, offrir une réduction en dehors des heures de pointe, offrir aux détenteurs-trices de la CAM<sup>2</sup> des réductions dans les grands magasins, les pharmacies, au Musée, à la Place des arts. J'aimerais aussi associer la CTCUM aux événements culturels, sportifs... Pour-

### **J'aimerais aussi associer la CTCUM aux événements culturels, sportifs... Pourquoi n'irait-on pas au concert en métro ?**

quoi n'irait-on pas au concert en métro ? J'aimerais décloisonner la CTCUM, en faire autre chose qu'un laps de temps qu'on subit une ou deux heures par jour, la rendre vitale et intéressante. Ce que j'essaie de faire, en fait, c'est d'orienter la CTCUM vers une stratégie offensive plutôt que défensive, vers des idées nouvelles plutôt que de simples réactions.

**LVR :** *Votre nomination nous a appris quelque chose d'intéressant, justement : 60 % des usagers sont des usagères. Pourtant, le système de transport n'est pas réellement pensé en fonction des femmes, il est pensé en fonction du 9 à 5. Y aurait-il moyen d'accommoder davantage les besoins des femmes ?*

**LR :** J'ai déjà fait des recherches sur la question des femmes et toute l'organisation des réseaux de transport est effectivement faite pour la main-d'oeuvre active. Mais pire encore, on ne tient pas compte du fait que les femmes, même lorsqu'elles vont travailler à l'extérieur, ne se déplacent pas seulement de la maison au travail, elles cumulent les déplacements : maison, garderie, travail, courses à faire, maison, etc. Et il est connu que dans la plupart des ménages «motorisés», ce sont les hommes qui ont l'usage de la voiture. Mais je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de spécifique à faire pour les femmes qui utilisent les

transports en commun. Faire en sorte que le système soit plus facile à utiliser, plus agréable, c'est en faire bénéficier majoritairement des femmes qui auront ça de moins comme fardeau.

**LVR :** *Et la sécurité de métro ? Certaines stations, Lucien-L'Allier, notamment, étant réputées pour leurs agressions...*

**LR :** C'est effectivement important pour les femmes. Il faut qu'il y ait des agents de surveillance, des pénalités pour les agresseurs... Mais ces choses existent déjà, dans une certaine mesure. On ne peut pas dire, d'ailleurs, que le métro de Montréal soit très insécurisant par rapport à d'autres, au contraire. La sécurité dans le métro, en fait, c'est surtout une question de climat général. De plus, moins une station est fréquentée, plus elle est menaçante. Or, il y aurait peut-être des hypothèses plus préventives à explorer... Et là, je reviens à l'idée de faire du métro quelque chose de positif et de familial. Que les jeunes viennent y faire des sessions de peinture, par exemple, ils seraient alors beaucoup moins tentés d'y revenir faire des mauvais coups...

**LVR :** *Mais les femmes ne se sentiraient-elles pas plus à l'aise dans le métro s'il y avait beaucoup plus de femmes employées ? Le bilan de la CTCUM est très mauvais à cet égard.*



**J'aime la ville: on devrait pouvoir y vivre sa vie, élever ses enfants, avoir accès aux espaces verts, à la convivialité.**

**LR :** C'est vrai, 0,2 % des effectifs, c'est loin d'être élevé. Le système d'horaires «brisés» à la CTCUM – deux temps de travail discontinus dans la même journée – et l'assignation par ancienneté, qui peut vouloir dire attendre 15 ans avant d'avoir ses fins de semaine, n'ont rien pour encourager les femmes dont les obligations familiales sont très grandes. Il n'y a pas d'ailleurs d'installations sanitaires pour les femmes à l'heure actuelle.

Actuellement, 50 femmes sont chauffeuses d'autobus et près d'une centaine le seront d'ici la fin de l'année. Les femmes sont de plus en plus décidées – j'ai des lettres qui en témoignent – et l'accueil qu'elles reçoivent dans le milieu est relativement bon. Pour ma part, j'ai l'intention de continuer à stimuler l'intérêt pour de telles candidatures.

**LVR :** Et vous, maintenant que vous vous retrouvez dans ce monde d'hommes par excellence, comment comptez-vous exercer le pouvoir ?

**LR :** D'abord, je suis habituée de travailler dans un monde uniquement masculin. C'est une situation que je vis depuis longtemps et qui ne change pas tellement d'un endroit à l'autre. Ce qui change, c'est que je me retrouve vraiment aux commandes, la majorité des pouvoirs étant concentrés dans mes mains, pour l'instant. C'est d'ailleurs pourquoi ce poste est si prestigieux, salaire<sup>3</sup> et limousine à l'appui.

Moi, je privilégierais un fonctionnement plus collégial. Je veux créer un comité de direction qui discuterait de tous les problèmes avant qu'une décision ne soit prise. Ça n'a pas tellement à voir avec le fait d'être une femme mais avec le fait que je suis une personne d'équipe.

D'ailleurs, on m'a demandé récemment si, en tant que présidente de la CTCUM, je ferais partie du Club St-Denis, ce club sélect pour les hommes d'affaires francophones, que je croyais encore réservé exclusivement aux hommes. Cela m'a fait prendre conscience que les lieux de pouvoir sont des endroits où circule l'information, tant officielle que non officielle, et que cela est essentiel à l'exercice de mes fonctions. Ordinairement, un p.d.g. de la CTCUM se créerait un tel réseau d'information – qui en est un de reconnaissance aussi – dans les milieux d'affaires : la Chambre de commerce, par exemple, où d'ailleurs j'ai été invitée à faire une conférence. Et j'irai.

Mais à l'émission de Radio-Canada sur les femmes récemment, à laquelle j'étais invitée ainsi qu'une cinquantaine d'autres, je me suis dit que mon réseau, à moi, devait aussi venir de mes vis-à-vis féminins. C'est une chose qu'il m'est difficile d'évaluer en ce moment. Mais étant donné que je n'arrive pas à la CTCUM à l'âge de 50 ans, déjà membre de toutes sortes d'associations et impliquée dans les milieux d'affaires ou politiques, j'ai à bâtir ma propre légitimité tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la boîte, tant dans les milieux reconnus que pas.

**LVR :** Vous avez souvent dit que vous êtes une «passionnée» du transport. Qu'est-ce qui vous passionne là-dedans ?

**LR :** Je m'intéresse au transport dans la mesure où je m'intéresse aux questions de la vie dans la ville. Je suis très urbaine : j'aime la ville. C'est un endroit où l'on devrait se sentir bien, où l'on devrait pouvoir vivre sa vie, élever ses enfants, avoir accès à des espaces verts, à des espaces publics, à la convivialité... Et puis j'aime la ville pour ses contradictions. Montréal, par exemple, est aussi laide qu'elle peut être belle et je l'aime pour ça, pour son hétérogénéité aussi. Bref, il y a des enjeux sociaux et politiques très intéressants dans tout ça.

Au fond, le système de transport, c'est un peu comme la sève de la ville, ce qui lui permet de fonctionner, de circuler. Le

centre-ville de Montréal se serait effondré sans le métro. Le développement des banlieues lui aurait tiré le tapis sous les pieds si le métro n'avait permis toute une série d'activités commerciales, Place Bonaventure, Ville-Marie, les Terrasses, Atwater. Et puis, le centre-ville est réellement un modèle par rapport à l'intégration du métro dans la ville et les édifices. Le réseau piétonnier souterrain de Montréal, ça n'existe nulle part ailleurs. Mais c'est l'exception. De façon générale, il n'existe pas d'intégration entre l'urbanisme et le transport en commun, comme il en existe en Europe. À Lyon, par exemple, comparable à Montréal en termes de population, il y a des rues uniquement consacrées aux autobus et aux piétons. Et les autobus sont équipés pour actionner les feux de circulation, question d'éliminer les retards. Nous aurions besoin d'une vision plus globale où chacun-e trouverait sa place : l'automobiliste, l'usager-e du transport en commun, le piéton, le cycliste. Et puis, Montréal a plus souvent l'air d'une ville bombardée que bien des villes européennes : il y a de grands trous partout liés à la spéculation foncière.

**LVR :** Quand vous pensez à Montréal dans l'an 2000, qu'est-ce que vous voyez ?

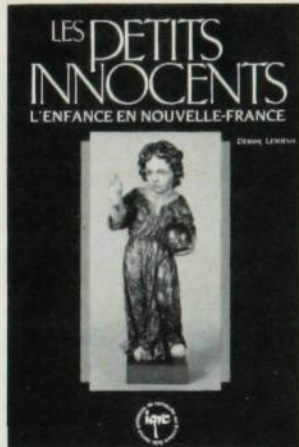
**LR :** Des possibilités d'action commune entre le transport et l'urbanisme, des déplacements plus harmonieux dans la ville. Je vois aussi une qualité de vie plus intéressante au centre-ville, des quartiers moins isolés les uns des autres. Ce qui fait la qualité des villes, à mon avis, c'est l'intégration des endroits de travail, d'habitation et d'amusement. La rue Prince-Arthur existe surtout parce que les gens de banlieue n'ont pas accès à ce genre d'activités. Ma vision de l'avenir, ce serait de nous permettre, citoyen-ne-s de villes ou de banlieues, moins de déplacements, des vies plus intégrées, plus harmonieuses ✕

1/ La Gazette, 29 mars 1985.

2/ Carte Autobus Métro.

3/ 90 915 \$ par an.

# N • O • U • V • E • A • U • T • É



**LES PETITS INNOCENTS**  
L'ENFANCE EN NOUVELLE-FRANCE  
DENISE LEMIEUX  
205 pages  
12\$



**HISTOIRE DE LA SAGE-FEMME**  
DANS LA RÉGION DE QUÉBEC  
HÉLÈNE LAFORCE  
237 pages  
19,50\$

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à :



Institut québécois de recherche sur la culture  
93, rue Saint-Pierre  
Québec (Québec)  
G1K 4A3  
tél.: (418) 643-4695



Université de Montréal  
Faculté de l'éducation permanente

## PIAF

### Perfectionnement des intervenantes et intervenants auprès des femmes

- Un programme féministe de 15 crédits dans lequel on systématise ses connaissances sur les femmes.
- Un programme qui peut être complété par une formation sur mesure pour obtenir un certificat (30 crédits).
- PIAF s'adresse aux intervenantes ou intervenants en santé, en travail social, en éducation et dans les groupes de femmes.

Date limite d'admission : le 2 août 1985

Pour information : tél. : 343-6090

## LE MANITOBA DES FEMMES RÉPOND

### Questionnaire Gabrielle-Roy

par Janick Belleau



\$14.95

Le Manitoba des femmes répond publié par le CEFCO a pour but ultime la connaissance de soi et de celle d'autrui. Un livre qui affermera la solidarité des femmes entre elles et qui avivra la compréhension d'un sexe envers l'autre.

Cent trente et une Manitobaines ont accepté de répondre à des questions personnelles – indiscrettes même au dire de certaines – pour parler de leurs goûts, attitudes, réactions, souvenirs, etc. face à des réalités auxquelles personne n'échappe.

On ne dira plus que les Manitobaines sont des femmes silencieuses après avoir lu ces confidences à « cœur ouvert », selon l'expression de Janick Belleau, auteur de ce questionnaire sérieux et mi-sérieux.

CEFCO, Collège de Saint-Boniface,  
233-0210 (poste 247)





Thyol Beaulieu 03

# Loin de Freud et des autres

*Êtes-vous l'une de ces personnes qui considèrent la thérapie essentielle à leur vie? Vous connaissez la bioénergie et la gestalt et vous hésitez devant le cri primal et le rebirth? Et la thérapie féministe, qu'en faites-vous? La journaliste Denyse Monté explique en quoi consiste cette «psychologie au féminin», en quoi elle est (souvent) différente des autres.*

par Denyse Monté

« Il était temps que quelque chose se passe. J'étais comme morte. Je n'avais plus d'énergie et je ne pensais qu'au suicide. En thérapie, j'ai commencé tranquillement à mettre des mots sur ce que je vivais intérieurement. Chose que je n'avais jamais faite. Jamais je ne m'étais assise pour me regarder, pour écouter ce qui se passait en moi. J'étais absolument inconsciente. »

Cécile a 38 ans. Déjà, à 29 ans, elle craque : dépression ! Un psychiatre la « met sur les pilules » tout en la recevant : à son cabinet une fois par semaine. Au bout de six mois, il la renvoie en lui disant qu'elle est « correcte ». Son médecin de famille prend la relève. Ils sont jaunes, roses, bleus, eux aussi, les petits bonbons de son traitement. Mais Cécile se sent encore plus mal. Exaspérée, à bout de ressources, le bon docteur finit par lui recommander une psychothérapie.

Voilà donc Cécile rejoignant la moyenne des « une personne sur quatre » qui fait l'expérience de la thérapie au moins une fois dans sa vie (d'après Marquita Riel, sociologue, professeure à l'UQAM et auteure du *Guide des nouvelles thérapies*), Cécile rejoignant la horde des femmes qui composent à 80 % la clientèle en thérapie.

Outre les psychothérapies dites traditionnelles, le choix est vaste parmi la cinquantaine d'approches nouvelles qui existent sur le marché : rebirth, cri primal, gestalt, bioénergie, psychosynthèse, behaviorisme, catharsis, méthode de Feldenkrais, bio-imagerie, etc. Et aussi, thérapie féministe...

## Démystifier le thérapeute

La thérapie féministe, qui se distingue des courants thérapeutiques où l'individu prime sur le social, marque de façon révolutionnaire l'entrée du féminin dans l'univers de la psychologie. Mais elle n'est pas la plus connue ni la plus courue. « C'est qu'elle n'existe pas tout à fait en tant que thérapie formelle, car, comme l'explique Janine Corbeil, psychologue, il n'y a pas (encore) de théorie féministe complète de

la personnalité. On retrouve donc des thérapeutes de tous les types d'intervention qui se définissent comme féministes. » Il s'agit de les retracer. C'est ainsi qu'un gestaltiste, comme Janine Corbeil, peut utiliser l'approche féministe dans son intervention thérapeutique.

« L'approche féministe emprunte à plusieurs théories connues, dira Nell-Anne Toegel, travailleuse sociale : approche humaniste (gestalt, rogéisme, etc.) dans la qualité d'interaction ; behaviorisme, lorsqu'on suggère à la personne des devoirs ou des exercices pour s'affirmer ; analyse structurelle, quand on prend le social en considération afin de faire le lien du personnel au politique. Également, thérapie radicale qui démystifie le rôle du thérapeute et analyse les jeux de pouvoir » (et admet, à la limite, que quiconque peut être thérapeute). D'ailleurs, l'une des techniques de l'intervention féministe – qui s'avère aussi une philosophie – consiste à transmettre le pouvoir, ne pas se cacher derrière le professionnalisme.

L'approche rogérienne, comme le fait remarquer Janine Corbeil, est une théorie assez féministe. « Appliquée au féminin, l'un de ses postulats de base énoncerait qu'une femme (appelée cliente et non patiente) a en elle les ressources pour faire face aux situations qui se présentent : la ou le thérapeute n'a qu'à ne pas l'écraser, à lui laisser émerger son pouvoir. »

## Apprivoiser le pouvoir

Mais en quoi l'approche féministe apporterait-elle donc plus aux femmes que les autres thérapies qui ne tiennent pas compte de la problématique de la socialisation spécifique aux femmes ? D'une part, « les thérapies traditionnelles (psychothérapies d'inspiration freudienne) charrient des valeurs masculines (instinct de domination, sexisme...) qui ont rendu les femmes malades, en premier lieu », dira Marquita Riel.

Pour Roxane Simard, psychologue, l'une des pionnières en intervention féministe, « les thérapies nouvelles qui ne s'identifient pas comme féministes, sont très peu axées sur la solution des problèmes, aptitude qui

précisément est à renforcer chez les femmes. Il faut que les femmes deviennent interventionnistes », dit-elle.

Pour Martine Ross, également psychologue et thérapeute féministe, le travail clé s'articule autour de la notion de pouvoir. C'est là que réside, selon elle, le malaise des femmes. « Les femmes qui viennent me voir ne se sentent pas bien parce qu'elles vivent de l'impuissance. Elles souffrent d'un manque de pouvoir. Avec elles, je travaille sur les moyens concrets d'obtenir du pouvoir. Je leur montre comment négocier, comment changer les rapports de force, que ce soit au travail, dans le couple, dans les rapports quotidiens. Les thérapies qui réfèrent au passé dans le but d'apporter un mieux-être (psychanalyse, rebirth, cri primal, etc.) n'aident pas à accentuer notre pouvoir et ainsi à trouver une solution pour notre avenir. Ce n'est pas suffisant de savoir qui on a été et ce qu'on n'est pas devenue. Pour moi, l'important, c'est d'apprendre en thérapie comment faire ce qu'on n'a pas su faire jusqu'ici. » Ainsi en serait-il, suivant cette logique, des thérapies corporelles (antigymnastique, bioénergie, abandon corporel, etc.), enfin, de toute méthode qui ignore, dans ses fondements et son action, le rapport entre le vécu psychique des femmes et leur conditionnement, les structures sociales.

## L'histoire de Cécile

Cécile avait choisi son thérapeute sans connaître sa technique. « Les premiers temps, il me prenait la main quand je pleurais. À l'occasion, il utilise diverses approches corporelles. Si j'ai le vertige, par exemple, il me suggère des mouvements et on discute des effets de ces mouvements. Il peut me demander de frapper dans des coussins. Il y va intuitivement : j'ai déjà voulu connaître le nom de sa méthode, il m'a vaguement parlé de gestalt, sans plus de précision. Il ne veut pas se définir. » « Qu'est-ce que cette thérapie a changé chez toi ? » « Avant, je me désapprouvais en tout. Je me détruisais, je m'enfonçais dans la voie de l'autopunition. Je me jugeais : "T'es paresseuse, laide, méchante..." La

thérapie m'a appris à me regarder autrement et à m'accepter. Un exemple : avant, j'aurais éprouvé très vivement un sentiment. Disons, de l'ennui. Aussitôt, je me serais dit : "C'est affreux de t'ennuyer, les autres ne s'ennuient pas. T'es moche"... Maintenant, si je m'ennuie, je me tiens un discours différent. Je me permets de vivre le sentiment tout ne me trouvant pas si affreuse. "Bon, tu t'ennuies. Qu'est-ce qui se passe ? T'as le goût de rien ? Parfait. T'as le droit. Et puis après, qu'est-ce qui pourrait bien te tenter ?" Je dépasse l'apitoiement. Aujourd'hui, je débouche sur le goût de vivre. Avant, je me calais dans mon autorejet et je voulais mourir ennuyée, ou bien fâchée... c'était selon ! Je m'interdisais le droit de vivre des émotions et surtout, d'y survivre.

«Je pensais qu'une thérapie me rendrait autre et je réalise, après trois ans, que fondamentalement, ma structure n'est pas tellement différente d'avant. Je ne suis pas débarrassée d'un bagage d'habitudes, de réflexes, de conditionnements. J'ai encore de l'angoisse, de grands besoins de sécurité, de sexualité. Je me consolide dans ce que je suis. Ce qui change, c'est ma perception de moi. Je combattais ma nature : aujourd'hui, je l'accepte et même, je commence à l'aimer. Mon thérapeute, c'est mon nouveau parent. Je vais chercher auprès de lui l'écoute, la compréhension, l'approbation.»

Et pourquoi avoir choisi un homme ? Est-ce parce que les professionnels (mâles) de la santé inspirent toujours plus de confiance ? Cécile avoue «n'y avoir même pas pensé».

## Traître dépendance !

Dans l'idéologie féministe, trois ans de thérapie, c'est long. Pour Nell-Anne Toegel, il y aurait un problème de dépendance ! «Si j'étais la thérapeute, dit-elle, je me poserais des questions.» On l'imagine bien puisque l'un des fondements de l'intervention féministe consiste à prendre tous les moyens possibles pour ne pas développer et encore moins entretenir la dépendance.

Martine Ross partage le même avis. La durée moyenne des thérapies qu'elle pratique : six mois ! On est loin du sept ans habituel en psychanalyse, des psychothérapies qui s'échelonnent couramment sur quatre, cinq, six années comme autant de baux automatiquement renouvelables. «À partir du moment où les femmes ont compris comment articuler leur pouvoir, comment aller le chercher, comment trouver des solutions pour leur travail, leurs relations, comment définir, choisir et obtenir ce qui est bon pour elles, dès que tout cela est assimilé, le lien thérapeutique se dénoue. Et c'est assez rapide.» L'équation rapide-superficiel serait donc erronée ? «Oui, c'est le mythe de la pratique privée, dénonce Martine Ross, que de traditionnellement favoriser la dépendance pour s'assurer de faire de l'argent...»

Dans leur ouvrage intitulé *L'intervention féministe, l'alternative des femmes au sexisme en thérapie*, un collectif de travailleuses sociales, dont Ann Pâquet-Deehy, souligne que «la pratique de la psychothérapie dans

son ensemble est critiquée notamment en ce qu'elle opprime et contrôle les femmes en renforçant cette vision stéréotypée de la femme qui s'appuie sur un homme fort et dominant».

On pense à Cécile et à tant d'autres. Mais si l'homme fort et dominant est... une femme ?

Guère mieux, car il s'agit de la même oppression systémique. La thérapie féministe préconise l'abolition de tout rapport d'autorité (de dominant-e à dominée, d'expert-e à «malade» ou «névrosée», de fort-e et libre à faible et dépendante).

## Partager ses outils

Mais l'intervention féministe n'est pas exempte d'une relation de pouvoir manifeste, pour ne pas dire techniquement nécessaire. Comment se présente-t-elle ? Du côté de Martine Ross, cela prend l'allure d'un modèle. «Si la cliente m'a choisie, ce n'est pas par hasard. Je dois lui servir de modèle. Pas pour qu'elle me copie, là est le danger du pouvoir. Mais pour lui servir de point de référence. Temporaire. La plupart des femmes ont manqué de modèles de femmes. Je ne suis pas pour autant un idéal. L'idéal c'est que chacune réalise ce qu'elle doit faire. Comme thérapeute, j'ai du pouvoir. Je ne le cache pas. Je m'en sers en donnant des moyens concrets aux femmes d'aller chercher le leur. Je facilite l'expression des grands rêves de chacune, entre autres.»

Nell-Anne Toegel insiste sur ces points de l'intervention féministe comme s'il

# ELLES CINÉASTES... AD LIB 1895-1981

THÉRÈSE LAMARTINE



De tous les pays, de 1895 à nos jours! Une véritable anthologie du cinéma des femmes.

«... une recherche impressionnante, pour ne pas dire titanesque... un précieux outil de travail et une irremplaçable source de documentation.»

Francine Laurendeau, *Le Devoir*, 9 mars 1985

472 pages, illustré. En librairie : 27,95\$

les éditions  
du remue-ménage

s'agissait d'un nouveau code d'éthique en santé mentale : «Minimise ton pouvoir en le mettant sur la table et en le nommant. Dévoile et partage tes outils. La personne n'est pas malade : elle a des besoins. Elle a intériorisé les lois de la société (les modèles, ceux-là dont Roxane Simard dit qu'ils agissent en renforçateurs au niveau de la dépression...) et rentre dans des rôles qu'elle n'a pas choisis. Quand l'écart est trop grand entre ce qu'elle est et ce qu'elle essaie d'être pour se conformer... ça pète !»

Ses clientes, Nell les reçoit chez elle dans un bureau... qui n'est pas un bureau. Une pièce haute en bouquins bien ou mal alignés. Deux fauteuils, un coin relaxe, immense, jonché de coussins. Elles ont le choix : s'asseoir en vis-à-vis, s'allonger, se tapir, se recroqueviller, se carrer à la romaine... passer au salon, même. Et prendre le thé, pourquoi pas : ça aide à dédramatiser.

À qui s'adresse l'approche féministe ? À entendre les intervenantes, à peu près toutes les femmes avec tous les types de problèmes, toutes sortes de symptômes, sont visées par l'approche féministe. Comme le dit Janine Corbeil, «l'intervention féministe a, plus que les autres approches, tendance à amener les femmes à secouer le joug de leur esclavage». Qui n'en a pas besoin, même périodiquement ?

«Il nous arrive, poursuit-elle, de recevoir des femmes qui ont été longtemps en thérapie ailleurs et qui endurent depuis toujours des situations qu'elles ne devraient pas endurer. Par exemple, un fils de 45 ans, alcoolique, qui vit avec les maigres res-

sources de sa mère... Aucun traitant avant n'a aidé cette femme à prendre son pouvoir en mains pour mettre ce fils à la porte ! C'est une approche qui pousse la femme à ruer dans les brancards suffisamment pour se faire de la place et enlever le monde sur son dos. C'est de l'éducation et du travail intrapsychique. C'est pas toujours considéré gentil, ce qu'on suggère, mais les femmes se sentent mieux dans leur peau.»

Qu'une femme soit en démarche de recherche ou en état de crise, l'intervention féministe peut aider. Des restrictions se posent dans le cas de personnes ayant perdu contact avec la réalité, bien que tout dépend de la thérapeute. Pour sa part, Martine Ross se sent à l'aise avec des «psychiatrisées». Les femmes en état de grande panique ne l'effraient pas ; il n'en est pas de même pour toutes les intervenantes.

Quant aux femmes qui arriveraient en thérapie en situation d'urgence (ne mangeant plus, ne dormant plus, ne fonctionnant plus), «il faut d'abord une approche d'urgence, commente Janine Corbeil ; c'est-à-dire voir ce que, concrètement, cette personne peut faire pour traverser cette phase et si autour d'elle il y a des gens pour la supporter. Une fois cela établi, le processus thérapeutique peut débiter, à travers lequel la femme prendra conscience de ce qui l'insatisfait, l'opprime, etc.»

Martine Ross pose une réserve quant aux femmes qui vivent un grand besoin d'appartenance de groupe, besoin de jouer dans un modèle social. D'après elle, «ces personnes ne sont pas à l'étape de travailler leur pou-

voir, elles en sont à travailler l'illusion que les autres leur ressemblent».

Pourtant, certaines intervenantes féministes posent comme assise de leur théorie, le regroupement. Elles font valoir la nécessité de déboucher sur le collectif, afin de dépasser le compétitif d'une part, et de répandre des réseaux d'entraide, de support, de conscientisation d'autre part, en vue d'un changement social.

À défaut de pouvoir se payer le luxe d'une thérapie en privé, avec un peu de chance et de patience, il est possible de consulter une travailleuse sociale dans un CLSC ou un CSS. Depuis trois ans environ, les travailleuses sociales sont formées à l'Université de Montréal à l'intervention féministe. Quant aux psychologues, leur formation relève plus de leur démarche personnelle que d'un acquis académique.

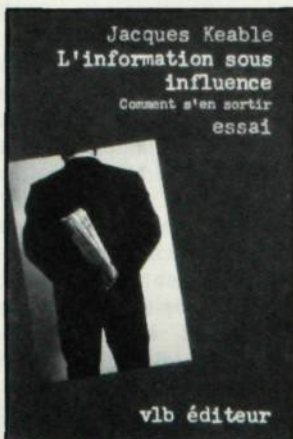
Concluant dans une vision plus globale, Marquita Riel incite les femmes «à soutenir tout le phénomène des thérapies nouvelles. À la condition d'y créer notre propre discours. À la condition de sans cesse questionner le cadre de référence dans lequel ces thérapies nous embarquent.» C'est ce qu'ont fait ces femmes auxquelles on doit l'intervention féministe. Le travail est à poursuivre par toutes celles qui sont et seront en thérapie, de concert avec les thérapeutes dont il faut espérer la vigilance d'esprit et l'ouverture, sans résistance, au monde, mutant ✂

Denyse Monté est journaliste à la pige.

## L'INFORMATION SOUS INFLUENCE

Comment s'en sortir

par Jacques Keable



240 pages

14,95\$

Un ouvrage important qui concerne les lectrices et les lecteurs de **LA VIE EN ROSE**.  
vib éditeur

Un réquisitoire implacable contre la concentration de la presse. Le contrôle des médias par une poignée de businessmen n'est pas une fatalité. Des solutions existent pour s'en sortir et l'auteur y apporte sa contribution.

## LECTURES D'ÉTÉ / ESSAIS

### L'IDENTITÉ USURPÉE

Tome 1

L'Amérique écartée

Jean Morisset

Le Québec est une nation américaine écartée et avortée. L'Affaire de la Baie-James permet de voir en raccourci les quatre siècles de cette américanité. Par contre, le modernisme péquiste s'obstine à chercher une langue et une France artificielles pour mieux oublier. Mais quoi?

14.95\$

192 pages

Dans toutes les librairies et à  
**Nouvelle Optique**

# Paris

## est une fête

par Diane Tremblay

*Vous partez demain pour Paris? Et c'est la première fois? Chanceuse. Car Paris est une fête – empruntons l'expression à ce cher Ernest... Hemingway – pour l'oeil et la bouche, surtout avec quelques points de repère et un peu d'argent. Diane Tremblay, qui y habite depuis plus de six mois, vous ouvre son carnet d'adresses parisiennes. Bonnes vacances!*

**V**ous débarquez à Paris par un beau matin de l'été 1985. La ville est belle, envoûtante, trépidante, mais elle ne semble pas toujours très accueillante au premier abord! Surtout pendant les mois chauds et fous de l'été où elle est envahie par les touristes. Car vous n'êtes pas la seule à profiter du taux de change du dollar, très avantageux pour les Nord-Américaines. Alors mieux vaut savoir où vous allez et ce que vous voulez!

Évidemment, les premiers jours, surtout si c'est votre première rencontre avec Paris, vous voudrez tout voir. Pour connaître toutes les possibilités (innombrables!) et tous les détails (jours de fermeture, heures d'ouverture, quel métro?, etc.), pour vous éviter des pas inutiles, rien ne vaut un bon guide. Le choix est vaste: à côté du classique *Michelin* vert, vous en trouverez de

plus personnalisés, bien qu'il n'existe pas encore de guide féministe de Paris. Et ce guide complètera ma propre sélection de lieux parisiens, nécessairement limitée, et, je le reconnais, tout à fait subjective!

### GUIDES

**Guide de Paris en jeans** (39 F): bon guide pour savoir où manger, dormir et sortir, au prix le plus bas possible, sans que ce soit *dégueu* pour autant. De bons tuyaux sur les marchés, les puces, les lieux touristiques, etc.

**Paris mon amour** (35 F): le «guide des fous (folles?) de Paris!», dit-on. Un peu plus original et fouillé. Exemples: initiatives alternatives, *restos* végétariens, partitions de musique, cuir, etc.

**Paris pratique** (35 F): cette fois, c'est «le guide pour bien vivre à Paris». Bien fait, par rubriques: adresses d'artisans, de bars, de boutiques diverses... Ça facilite la vie à Paris.

**Paris, mode d'emploi** (revue *Autrement*, 75F): pour investir ces 75 F, il faut rester plus d'une semaine à Paris, avoir envie de vraiment la connaître. De bonnes adresses, mais un plan un peu confus; si ce n'était de l'index à la fin, on s'y perdrait!

Si vous n'avez aucun de ces guides, dernière chance: cet été, dans le métro, quelque 200 *tucistes* recrutés par la société parisienne des transport (la RATP) hantent les couloirs du métro et les autobus



Photo: Sylvie Tolbot

pour vous distribuer des cartes et vous guider. Des *tucistes*, c'est quoi? Ce sont des jeunes de 16 à 21 ans, sans emploi et «mis en activité» par le gouvernement français dans le cadre des TUC (travaux d'utilité collective), un programme qui s'apparente aux travaux communautaires du Québec. Pour leur éviter le chômage, on leur offre de se «rendre utiles à la collectivité» pour 1 200 ou 1 700 francs (environ 200 \$) par mois! Ce qui, bien sûr, fait diminuer les statistiques du chômage... avant les élections législatives de 1986!

Mais nous parlions de Paris... Si vous êtes comme moi, vous aurez envie de rencontrer des gens, entre autres des femmes avec des intérêts semblables aux vôtres. Dans cet ex-bastion du MLF, librairies et cafés féministes sont un bon point de départ: on peut toujours y dénicher de l'information sur des activités féministes et des livres introuvables au Québec. Évidemment, l'été, la plupart des groupes de recherche féministes sont au repos ou travaillent à domicile! Il reste quand même beaucoup de lieux de femmes ouverts.

### LIEUX DE FEMMES

**Librairie Carabosse et Bar-Carosse** (librairie et café non mixte):

58, rue de la Roquette (11<sup>e</sup>),  
tél.: 700-13-06. Métro: Bastille.

**Centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir** (mercredi, jeudi et vendredi, de 15 h à 20 h): 7, rue Francis de Préssensé (14<sup>e</sup>),

Photo: Louise Lemieux



Canal Saint-Martin





Place de la Concorde

tél. : 542-21-43. M° : Pernetz.

**Éditions Tierce** (maison d'édition et librairie féministe) : 1, rue des Fossés Saint-Jacques (5<sup>e</sup>). Tél. : 329-83-07. M° : Luxembourg.

**Agence Femmes Information** (AFI, centre de documentation et agence de presse) 21, rue des Jeûneurs (2<sup>e</sup>). Tél. : 233-37-47. M° : Sentier.

**Ministère des droits de la femme** : 53, avenue d'Iéna, (16<sup>e</sup>). Tél. : 501-86-56. M° : Iéna.

**Bibliothèque Marguerite-Durand** (Centre de documentation féministe fondé en... 1932 ! Beaucoup de matériel ; du lundi au vendredi, de 14 h à 18 h) : 21, place du Panthéon, Mairie du V<sup>e</sup> arrondissement (5<sup>e</sup>). Tél. : 326-85-05. M° : Luxembourg.

**Maison des femmes** (bulletin d'information et plusieurs activités) : 8, Cité Prost (11<sup>e</sup>). Tél. : 348-24-91. M° : Charonne.

**Librairie des femmes** (...du MLF déposé) : 76, rue de Seine (6<sup>e</sup>). Tél. : 329-50-75. M° : Odéon.

**BOUQUINEZ À L'AISE À**

**AGENCE DU LIVRE**

1246 rue St-Denis Montréal  
Tél.: 844-6896

Paris est une ville agréable à découvrir à pied, par les jardins du Luxembourg, le Boul'Mich (Boulevard Saint-Michel pour les non-initiées), les quais de la Seine, les îles Saint-Louis et de la Cité, etc. Mais la marche finit par donner faim. Outre le fast-food français qui, j'ai été étonnée de l'apprendre, est en grande majorité contrôlé par des capitaux français, malgré les noms anglais (*Free Time, O'Kitch*, etc.), il y a des salons de thé très chouettes. *Le Flore en l'Île* est délicieux, avec vue sur la cathédrale Notre-Dame. *Angelina's* est une institution, face au jardin des Tuileries. *Les Classiques* est excellent, selon une connaisseuse.

Si vous voulez une petite bouffe plus traditionnelle, avec de bons vins français : *Bloody Mary*, ambiance tranquille près de la Bastille. Pour bouffer tard le soir, jusqu'à 2 h du mat dans le centre du Marais : *Piment-Café*. Ou encore : le *Parc aux Cerfs*, près de Montparnasse.

### —SALONS DE THÉ ET CAFÉS—

**Le Flore de l'Île** (Saint-Louis, tous les jours de 11 h à 1 h 45 du mat) : 42, quai d'Orléans, (4<sup>e</sup>).

**Angelina's** : 226, rue de Rivoli (1<sup>e</sup>).

**Les Classiques** (de 11 h à 24 h) : 22, Passage Dauphine, (6<sup>e</sup>).

**Bloody Mary** : 41, rue Amelot, (11<sup>e</sup>), tél. : 700-22-02.

**Piment-Café** : 15, rue de Sévigné (4<sup>e</sup>), tél. : 274-33-75.

**Parc aux Cerfs** : 50, rue Vavin (16<sup>e</sup>), tél. : 354-87-83.

**4<sup>e</sup> Sans Ascenseur** : rue des Écouffes (4<sup>e</sup>), M° : Saint-Paul.

**Chez Toutoune** (réservation nécessaire) : 5, rue de Pontoise (5<sup>e</sup>), tél. : 326-56-81.

Si vous voulez manger sur le pouce, une baguette et un bout de fromage suffisent. Je

vous recommande ma fromagère et mon fromager préférés : très sympas, ils nous ont fait découvrir, à ma colocataire et moi, de nombreux fromages à peu près inconnus au Québec : le Vacherin, l'Époisse, le Langres, la Feuille de Dreux... Ça vaut le détour jusqu'à la *Fromagerie des Moines*, près de Clichy et de Montmartre. Mais il y a une foule de fromageries à Paris et on peut y déguster un fromage différent chaque jour de l'année. Enfin, pour terminer cette restauration pourquoi pas une glace chez *Berthillon* ? La meilleure de Paris. Elle se compare avantageusement aux glaces italiennes, ce qui n'est pas peu dire ! L'endroit est facile à trouver, surtout en été, lorsque la file atteint presque un kilomètre !

### —FROMAGES ET GLACES—

**Fromagerie des Moines** : 47, rue des Moines (17<sup>e</sup>).

**Fromagerie de Montmartre** : 9, rue du Poteau (18<sup>e</sup>).

**Lecomte** : 76, rue Saint-Louis en l'Île (4<sup>e</sup>).

**Barthélémy** : 51, rue de Grenelle (7<sup>e</sup>).

**Ferme Saint-Hubert** : 21, rue Vignon (8<sup>e</sup>).

**Maison du fromage** : 62, rue de Sèvres (7<sup>e</sup>).

**Androuet** : 41, rue d'Amsterdam (8<sup>e</sup>).

**Berthillon** (glaces, fermé les lundis et mardis) : 31, rue Saint-Louis en l'Île.

Paris, c'est aussi, peut-être surtout, un style : des vêtements, du cuir, du design, un parfum, un cachet particulier. Un mélange d'originalité, d'humour, de folie et de grandes traditions françaises. Depuis mon arrivée, j'ai repéré quelques adresses pour de petits achats qui entrent bien dans les valises ou les sacs à dos.





Tour Eiffel

## SOUVENIRS

**Plastiques** (plateaux, cendriers et souvenirs divers) : 103, rue de Rennes (6<sup>e</sup>) ou 5, rue de Miromesnil (8<sup>e</sup>).

**Bourillon** (Denise y vend des vêtements et lainages originaux !) : 101, rue du Bac (7<sup>e</sup>).

**Élégance-Cuir** (ma boutique, parce que Paris, c'est le cuir) : 2, rue de Compiègne (10<sup>e</sup>). M<sup>o</sup> : Gare du Nord.

**Goupil** (encore du cuir !) : 28, boul. Saint-Germain (6<sup>e</sup>).

**Maison du Bas** (des bas folichons, rayés, en dentelle, avec brillants, et tout !) : 1, rue Lepic (18<sup>e</sup>).

**Dominique Buci** (toujours des bas, mais

aussi des foulards, etc.) : 10, rue de Buci (6<sup>e</sup>).

**Geneviève Lethu** (ustensiles, nappes et trucs de cuisine) : Les Halles, niveau 2 (1<sup>er</sup>).

**Artisans du monde** (artisanat, café, vêtements, etc.) : 20, rue Rochecouart (9<sup>e</sup>).

**Le Lavandon** (un peu de parfum parisien à prix réduit ? De toute façon, la rue Mouffetard vaut le détour) : 138, rue Mouffetard (5<sup>e</sup>).

**Capucines** (parfums à prix réduit) : 18, rue des Capucines (2<sup>e</sup>).

**Boutique Chic-Choc** (souvenirs de Paris, style RATP : vous verrez !) : Les Halles (1<sup>er</sup>).

Et plutôt que d'aller aux puces de Saint-Ouen (M<sup>o</sup> Clignancourt), comme toutes les Américaines et les autres, pourquoi n'essaieriez-vous pas les puces de la place d'Aligre (M<sup>o</sup> Ledru-Rollin) ? Un marché de fruits et légumes charmant, des vêtements et breloques (pas cher), des rencontres originales, et pour terminer les courses, un bar à vin animé, à deux pas. Le marché de la rue Lepic (M<sup>o</sup> Blanche - 18<sup>e</sup>) et celui de la rue Mouffetard (M<sup>o</sup> Censier-Daubenton) comptent aussi parmi mes préférés : le premier, pour les poissonneries et la marchande de bas en tous genres (**Maison du bas**) et le second pour sa clientèle jeune, sympa, et ses boutiques d'affiches de cinéma et de cartes postales, entre autres.

Tiens, vous avez peut-être envie d'écrire quelques lettres ? Même après six mois de fréquentation (comme pour moi), Paris garde une part d'insaisissable. Comment décrire son caractère, ses humeurs, son rythme de vie accéléré, dingue ? Si vous craignez de ne pas trouver les mots justes et voulez de la papeterie « parlante », un peu originale ou personnalisée, les adresses ne manquent pas. Cela s'explique : tellement d'écrivaines et d'artistes étrangères (sans compter de simples écrivaines boulimiques !) ont choisi de vivre à Paris que les papeteries font sans doute des affaires d'or.

## PAPETERIES

**Marie-Papier** : 26, rue Vavin (6<sup>e</sup>).

**Cassegrain** : 422, rue Saint-Honoré (1<sup>er</sup>).

**La papeterie** : 203, bis boul. Saint-Germain (6<sup>e</sup>).

**Papier +** : 9, rue du Pont Louis-Philippe (4<sup>e</sup>).

**Letter Box** : 7, rue d'Assas (2<sup>e</sup>).

**Gibert Jeune** (le moins cher) : 5, Place Saint-Michel (5<sup>e</sup>).

Le départ arrive toujours trop vite. Un petit dîner en ville pour oublier que c'est déjà la fin des vacances ? Pour la bouffe, à Paris, y a le choix ! Presque trop ! Côté brasseries, il faut, bien sûr, aller à la *Couple* : une institution, mais, contrairement aux *Deux Magots* ou au *Flore* de Simone de Beauvoir, celle-ci demeure encore bien

**NE PARTEZ PAS SANS ELLE!!!**  
**Pour un été plus chaud, LA VIE EN ROSE de juillet-août**  
**vous donne un spécial érotique!**

Qui a dit que les féministes étaient antisexe ? Encore cette année, dix écrivaines vous proposent des nouvelles... érotiques, et d'autres vous suggèrent des livres « cochons ».



Mais il y a l'autre côté de la médaille : la pornographie. Comment les Folles Alliées en ont-elles périlleusement fait le sujet de **MADemoiselle AUTO BODY**, leur dernier spectacle ? Et, en éditorial, comment lutter contre la porno en évitant le piège de la censure ? Cela en plus de nos chroniques habituelles et d'une entrevue avec Anne Sylvestre.

**En kiosque le 22 juin**

vivante. La brasserie *Bofinger*, près de la Bastille, est moins connue, mais sublime : décor style Art nouveau. Enfin, la *Closerie des Lilas*, «last but not least». Parce qu'on peut aussi y finir la soirée au son du piano. C'est de plus en plus rare, mais tellement agréable.

Si l'on aime la nouvelle cuisine, deux restos «branchés» (à la mode) à proposer. D'abord l'*Harmonie*, où le poisson et le magret de canard sont excellents, la présentation des plats divine. Et si vous aviez vu les yeux de Dominique devant sa marquise au chocolat ! Bref, inoubliable ! Le second, *Natacha*, parce que Natacha est très sympa et sa bouffe, exquise. Tout près de Montparnasse en plus : super !

Enfin, pour les voyageuses en jeans, quelques restos pas chers (50F) mais qui vous donnent quand même l'ambiance de Paris : *Chartier*, brasserie typique Art déco, le *Polidor*, bonne cuisine régionale, et le *Petit gavroche*, à l'ambiance bistro.

### RESTOS

**La Coupole** : 102, boul. Montparnasse (14<sup>e</sup>), tél. : 320-14-20.

**Bofinger** : 5, rue de la Bastille (4<sup>e</sup>), tél. : 272-87-82.

**La Closerie des Lilas** : 171, boul. Montparnasse, (6<sup>e</sup>), tél. : 326-70-50.

**L'Harmonie** : 8, rue de Thénard (5<sup>e</sup>), tél. : 354-59-47.

**Natacha** : 17, bis rue Campagne première (14<sup>e</sup>), tél. : 320-79-27.

**Chartier** : 7, rue du Faubourg Montmartre (9<sup>e</sup>), tél. : 770-86-29.

**Polidor** : 41, rue Monsieur le Prince (6<sup>e</sup>), tél. : 325-95-34.

**Le petit gavroche** : 15, rue Croix de la Bretonnière (4<sup>e</sup>).

Pour finir la soirée, un dernier verre peut-être : *Costes* est très «in» avec un décor fabuleux plutôt futuriste. *Les Bains* sont très «branchés», le *Rosebud* est plus tranquille, presque classique. Enfin *Who's* et *Polly Maggo*, qui ne me plaisent pas particulièrement, sont ouverts jusqu'à 3-4 heures du mat et très populaires auprès des Allemandes, Américaines et autres du genre auto-stoppeuses des environs de la Place Saint-Michel.

### BARS

**Rosebud** : 11 bis, rue Delambre (14<sup>e</sup>).

**Les Bains** : 10, rue du Bourg Labbé (3<sup>e</sup>).

**Costes** : place des Innocents – Les Halles.

**Who's** : 13, rue du Petit Pont (5<sup>e</sup>).

**Polly Maggo** : 11, rue Saint-Jacques (5<sup>e</sup>).

**Rhumerie** : boul. Saint-Germain (6<sup>e</sup>).

M<sup>o</sup> : Mabillon.

Avec tout cela, je n'ai même pas eu le temps de mentionner la *Cave d'Anjou* (130,

avenue de Clichy) où l'on m'a fait découvrir tant de bons vins français, ni tous ces bars où la nuit se termine au rythme de la salsa. Enfin, vous reviendrez l'an prochain, non ?

Bien sûr, la pub française est particulièrement agressive et sexiste aux yeux d'une femme du Québec, les mecs français ont souvent le regard un peu trop baladeur et insistant, et certains d'entre eux (pas tous heureusement !) ont atteint un degré de sexisme presque inimaginable. Ça aussi, ça fait partie du dépaysement !

Mais Paris, c'est aussi quelques bonnes librairies féministes, des contacts avec des femmes chercheuses ou militantes, un rythme de vie plutôt dingue, un lieu d'émotions très fortes, beaucoup de cinéma (mais le Festival international des films de femmes, à Créteil cette année, sera terminé depuis mars). Bref, malgré la pub et les mecs sexistes, Paris demeure, c'est vrai, tellement belle ! ✂



aux éditions du Boréal Express

# Un nouvel ART D'AIMER

LA RENAISSANCE D'APHRODITE  
de Ginette Paris

Ginette Paris montre comment la sexualité  
peut être une force civilisatrice  
et redevenir une initiation au sacré.  
Elle nous propose ni plus ni moins  
qu'un nouvel art de vivre et d'aimer.

En librairie à 12,95\$



Salvador

# Les 300 jours de Duarte

*Qu'y a-t-il de changé au Salvador depuis l'élection l'an dernier de Jose Napoleon Duarte? La guerre continue et, dans la prison d'Ilopango, des militantes politiques comme Luz Maria Henriquez croupissent toujours. Mais encore? Fin avril, Caroline Jarry, journaliste et sympathisante du mouvement révolutionnaire, analyse les forces en présence.*

par Caroline Jarry

**L**e conflit armé au Salvador dure depuis maintenant cinq ans. On sait que le mouvement révolutionnaire, dirigé par le FMLN-FDR<sup>1</sup>, lutte contre un gouvernement qui représente les intérêts de quelques grands propriétaires terriens plutôt que ceux de la majorité. On sait aussi que, depuis 1979, la répression contre toute manifestation d'opposition s'est faite extrêmement violente (50 000 civil-e-s ont été tué-e-s depuis cette année-là) et que de nombreux secteurs de la société salvadorienne se sont ralliés à la lutte armée, en partie à cause de l'impossibilité d'introduire des réformes économiques, politiques et sociales, bloquées par l'extrême-droite et les forces armées.

Le 1<sup>er</sup> juin 1984, le démocrate-chrétien José Napoleon Duarte était élu à la présidence du Salvador. Le 15 octobre suivant, pour la première fois depuis le début de la guerre, une délégation gouvernementale rencontrait des représentants du FMLN-FDR. Cela signifiait-il la possibilité d'une solution politique au conflit, par opposition à une solution exclusivement militaire? Mais le dialogue a été suspendu depuis. Pourquoi? Et en quoi les élections législatives du 31 mars dernier ont-elles – ou n'ont-elles pas – contribué à la résolution du conflit? Ces questions sont souvent laissées dans l'ombre par les mass-médias, derrière des nouvelles à la fois sensationnelles et indifférentes.

L'élection de Duarte, il y a un an, a effectivement modifié la scène politique salvadorienne, dans la mesure où il a été élu sur ces promesses : rétablir la paix dans le pays, éliminer les escadrons de la mort et entreprendre des réformes. Bref, son élection a légitimé le gouvernement salvadorien, jus-

qu'alors discrédité internationalement. En acceptant de rencontrer le FMLN-FDR une première fois en octobre dernier, une deuxième fois le 30 novembre, Duarte a ensuite donné l'impression de pouvoir contrôler les forces armées et l'extrême-droite.

Duarte clame maintenant que le mouvement révolutionnaire n'a plus de raisons de continuer la lutte armée puisque la situation s'est « améliorée » depuis son élection. Pourtant, au cours de sa première année au pouvoir, il n'a pas réussi à entreprendre les réformes économiques promises et la réforme agraire a été stoppée<sup>2</sup>. Les postes clefs au sein des forces armées et policières sont occupés par les mêmes militaires que par le passé – Vides Casanova et Lopez Nuila, pour n'en nommer que deux – maintes fois accusés par des organisations de défense des droits humains d'avoir ordonné des massacres<sup>3</sup>. Enfin, Duarte a suspendu le dialogue avec le FMLN-FDR.

## Le rapport de forces

Ce dialogue constitue pourtant le seul espoir de solution politique au conflit. En novembre dernier, le FMLN-FDR a présenté à la délégation gouvernementale un plan de paix en trois phases, qui prévoyait notamment la formation d'un forum national représentant tous les secteurs sociaux, la participation des forces révolutionnaires à un gouvernement provisoire qui serait chargé de résoudre les problèmes économiques les plus urgents, la fin de l'intervention américaine dans le conflit et la tenue d'élections générales.

Cette proposition a été refusée jusqu'à maintenant. Son acceptation par le gouvernement dépend de l'évolution du rapport de forces entre le FMLN-FDR et Duarte, tel que perçu sur le plan international et tel que vécu au Salvador même. Or, à l'intérieur du pays, une tendance s'exprime de plus en

plus ouvertement en faveur du FMLN-FDR. En effet, le processus de dialogue entamé en octobre dernier a provoqué la réactivation assez spectaculaire du mouvement populaire, que des années de répression et le passage à la clandestinité de nombreux dirigeants avaient écarté de la scène politique.

L'irruption soudaine de manifestations d'appui au FMLN-FDR risquait d'échapper au contrôle de Duarte : c'est la raison pour laquelle il a suspendu le dialogue jusqu'aux élections législatives du 31 mars dernier. Probablement grâce à ses intentions réformistes, Duarte a gagné ces élections, à la surprise de tou-te-s et surtout de la coalition des partis d'extrême-droite, qui avait jusqu'alors détenu la majorité des sièges à l'Assemblée législative.

Avant même de connaître les résultats électoraux définitifs, Duarte avait confirmé ses promesses réformistes et annoncé sa volonté de poursuivre le dialogue avec le FMLN-FDR. Faut-il comprendre que la démocratie chrétienne a maintenant le contrôle de la situation? Pas vraiment. Mais, après cinq années de guerre, le gouvernement salvadorien sait qu'une solution militaire contre le mouvement révolutionnaire est impossible à moins d'une intervention américaine directe que presque tous veulent éviter, au Salvador comme aux États-Unis. Duarte mise donc sur une victoire aussi politique que militaire, qui passe par un discours réformiste et par la poursuite du dialogue avec les forces révolutionnaires, dans le but de récupérer un peu du terrain politique que celles-ci occupent – et de rétablir le rapport de forces en sa faveur.

## De la droite à Reagan

Dans le nouveau rapport de forces qui



s'ébauche, il est difficile de prévoir la réaction des partis d'extrême-droite. Opposés depuis toujours au dialogue et aux réformes, si minimes et insignifiantes soient-elles, leur réaction dépendra sans doute du pouvoir qu'ils conserveront.

Difficile aussi de prévoir la réponse du peuple en général, dont l'orientation politique déterminera, en fin de compte, le poids du FMLN-FDR dans le dialogue qui devrait reprendre sous peu. C'est dans la mesure où le FMLN-FDR aura réussi à former politiquement et à inspirer la majorité de la société salvadorienne (organisations paysannes et ouvrières, syndicats, comités de mères de disparu-e-s, etc.), que celle-ci réclamera des transformations économiques, politiques et sociales en profondeur, plutôt que des réformes superficielles subordonnées au contrôle de l'oligarchie et de ses représentants politiques et militaires.

Finalement, il ne faut pas non plus oublier le rôle de l'administration Reagan, une donnée fondamentale dans l'analyse du conflit salvadorien. Au moyen d'une aide économique et militaire multiforme, les États-Unis assurent la survie du gouvernement Duarte et garantissent la cohésion des forces militaires et d'extrême-droite avec ce gouvernement, qu'ils peuvent ainsi largement contrôler.

## Droits humains

La situation au Salvador s'est fait connaître d'abord par toutes les violations des droits humains qu'on y a perpétrées, telles que les rapportait périodiquement Amnistie internationale. Cet aspect de la réalité salvadorienne a-t-il changé depuis l'élection de Duarte à la présidence ? D'après ce que l'on en sait, la répression est plus «sélectionnée». Mais, encore en février dernier, la

Commission des droits humains des Nations unies condamnait la répression au Salvador.

Les conditions de détention des prisonnier-e-s politiques, elles, ont très peu évolué. Dans le cadre d'une semaine d'activités organisée à Montréal du 11 au 16 mars par Amnistie internationale, et axée sur les violations des droits et libertés des femmes à travers le monde, la Salvadorienne Luz Maria Henriquez témoignait de ces conditions<sup>4</sup>. Elle-même a été emprisonnée deux ans au Salvador avant d'être amnistiée par le gouvernement et d'arriver à Montréal en juin 1983. Je l'ai interrogée sur la vie quotidienne des prisonnières.

**Luz Maria Henriquez :** En général, quand une personne est arrêtée, on l'amène d'abord dans les prisons clandestines de la Police nationale, de la Garde nationale ou de la Police du Trésor. C'est là qu'on commet les tortures les plus cruelles, qui vont de la menace psychologique à l'usage d'appareils sophistiqués pour donner des chocs électriques, en passant par l'application sur le corps de produits chimiques provoquant des infections<sup>5</sup>. Celles et ceux qui ont de la chance – j'appelle ça de la chance – sont consigné-e-s aux tribunaux militaires pour être transféré-e-s dans un pénitencier.

Les pénitenciers ne sont pas clandestins ; ils sont donc accessibles aux organismes comme la Croix-Rouge internationale et Amnistie internationale. Personne n'y est caché.

**CJ :** Et toi, où as-tu été emprisonnée ?

**LMH :** J'ai été capturée par les membres d'un escadron de la mort, qui ont fait violemment irruption dans mon bureau. Ils m'ont livrée à la prison de la Garde nationale. C'est là où j'ai passé les moments les plus durs. Ils m'ont torturée pendant 17

jours. J'ai eu le nez, les dents et les mâchoires brisées. J'ai subi des chocs électriques sur tout le corps : ils en augmentaient l'intensité petit à petit, jusqu'à ce que tout le côté gauche de mon corps soit paralysé ; j'en ai retrouvé l'usage, mais je suis demeurée sourde de l'oreille gauche.

Et puis, il y a le viol. La première fois, les gardes s'y sont mis à plusieurs : ce fut le pire moment de tout. Et pendant qu'ils me violaient, ils me disaient des choses comme : «Ça t'apprendra à te mêler de politique ! Les femmes, ça doit rester à la maison.» On m'avait arrêtée parce que je travaillais dans un syndicat...

Mais j'ai eu cette chance d'être transférée au pénitencier des femmes, où je suis restée 25 mois. Dans les pénitenciers, les conditions de détention sont différentes et je dirais même qu'elles se sont améliorées à la suite des pressions constantes de tou-te-s les prisonnier-e-s politiques. Il y a deux pénitenciers : celui d'Esperanza, à Mariona, où se trouvent les hommes, et celui d'Ilopango, où j'étais. C'est dans ces pénitenciers que le Comité des prisonniers politiques, COPPE, a été créé. C'est la plus haute instance des prisonniers et prisonnières politiques. On y lutte, à l'intérieur même des pénitenciers, pour de meilleures conditions de vie.

**CJ :** Tu as toi-même travaillé au sein du comité : quelles étaient vos revendications ?

**LMH :** Oui, j'ai été coordonnatrice générale du comité pendant deux ans. Il faut d'abord dire que le COPPE est un organisme politique et corporatif. Politique en ce sens que nos activités à l'intérieur des prisons sont étroitement liées à la lutte du peuple. Et corporatif parce que nous luttons pour



de meilleures conditions de détention. Nous avons gagné de nombreuses batailles, d'ailleurs : un peu plus de nourriture, des tables pour manger, etc. Je crois que nous devons notre survie à nos luttes et, surtout, à la très grande solidarité qui nous unissait, les prisonnières politiques.

**CJ :** Aviez-vous des contacts avec les prisonnières de droit commun ?

**LMH :** Oui. Nous vivions à part mais nous avons exercé des pressions pour pouvoir établir des contacts entre les deux pavillons et, certains jours, nous pouvions nous voir. Nous avons même essayé de mettre sur pied une sorte de programme de santé et d'éducation auquel elles auraient participé, mais la direction générale du pénitencier s'y est opposée, pour éviter que les prisonnières de droit commun n'acquiescent une conscience politique.

Nous avons quand même établi avec elles des relations qui sont devenues très précieuses. Quand nous déclarions une grève de la faim ou une semaine de solidarité avec la lutte du peuple, elles nous appuyaient, elles répondaient à nos chants révolutionnaires, à partir de leur pavillon.

**CJ :** Comment vois-tu le futur immédiat de la situation au Salvador ?

**LMH :** Je crois que la guerre sera longue. Car même si les forces gouvernementales répriment très durement notre peuple, elles ne pourront pas vaincre le FMLN-FDR. Il n'y aura pas de solution au conflit tant que l'on ne tiendra pas compte du mouvement révolutionnaire dans notre pays et des conditions d'injustice politique, économique et sociale qui sont à l'origine de la guerre.

### D'abord l'espoir

Après coup, deux aspects me frappent, dans les propos de Luz Maria : d'abord la priorité pour elle de la lutte révolutionnaire sur les préoccupations féministes ; ensuite, l'énergie positive qui l'anime.

Le premier sujet a déjà été évoqué dans les pages de *La Vie en rose*<sup>6</sup> : les femmes impliquées dans les luttes de libération nationale ont-elles raison de remettre à

plus tard leurs revendications spécifiques pour d'abord lutter aux côtés des hommes ? À cela, Simone de Beauvoir répondait qu'effectivement l'urgence de la lutte contre l'impérialisme et ses représentants locaux exigeait que les hommes et les femmes fassent cause commune : une fois cette lutte gagnée, disait-elle, les femmes devaient rapidement faire valoir leurs propres revendications.

D'après moi, tout en légitimant les luttes de libération, cette réponse reflète encore le raisonnement des féministes d'Amérique du Nord et d'Europe, c'est-à-dire de femmes qui vivent dans des conditions économiques, politiques et culturelles qui leur ont permis de développer une lutte spécifiquement féministe. Or, telle n'est pas la situation au Salvador ou au Nicaragua, et je crois que les revendications féministes, comme nous les avons formulées ici, ne sont même pas concevables pour les femmes salvadoriennes et nicaraguayennes.

Non seulement ces revendications viendront-elles après la lutte politique, de laquelle elles vont naître, mais elles seront pensées différemment. C'est la raison pour laquelle Magda Henriquez, dirigeante de l'Association des femmes nicaraguayennes AMNLAE, et qui parle donc en pleine connaissance de cause, répondait à la question de *La Vie en rose* : « Il a donc fallu, au début, convaincre les femmes du bien-fondé d'une association qui leur serait propre ? » — « Bien sûr ! »

Ces femmes qui luttent pour la liberté de leurs peuples s'étonnent probablement, non seulement de nos demandes féministes, mais de notre méfiance face à la nature

de leur engagement. Elles ne nous servent pas un discours orthodoxe, comme certaines d'entre nous le croient, lorsqu'elles situent la condition des femmes de leur pays dans une perspective politique : elles parlent de leur réalité.

Deuxième observation : les réponses de Luz Maria, en dépit de la souffrance qu'elles évoquent, ne sont pas celles d'une « victime » de la guerre, mais celles d'une femme qui lutte. Elle parle peu de ses proches mort-e-s au combat ou des durs sacrifices exigés par la guerre. Sur les conditions de vie dans la prison d'Ilopango, par exemple, plutôt que de rappeler les tortures infligées, elle raconte spontanément la solidarité entre les prisonnières et les améliorations des conditions de détention qu'elles ont réussi à obtenir.

Ainsi, sans s'en rendre compte, elle nous montre cet aspect de la lutte dont on n'entend pas souvent parler : celui de la volonté et de l'espoir.

**Caroline Jarry** est rédactrice à l'agence de presse salvadorienne Salvapresse.

1/ Front Farabundo Marti pour la libération nationale et Front démocratique révolutionnaire : les bras respectivement politico-militaire et politico-diplomatique dont l'alliance en 1980 a réuni toutes les forces d'opposition : social-démocrates, social-chrétiens, marxistes.

2/ Principalement pour deux raisons : la résistance farouche des grands propriétaires terriens et le fait que la réforme a été amorcée en 1979 de façon souvent malhabile (par exemple, on a donné des lopins de terre à des paysans sans leur fournir les outils et la formation technique nécessaires), ce qui a entraîné une chute de la production agricole totale du pays. (NDLR)

3/ « Now, who will run Salvador's military ? », John McAwards, in *New York Times*, 4 juin 1984.

4/ Pour des raisons de sécurité, il s'agit d'un nom d'emprunt.

5/ Lire à ce sujet : *El Salvador : Une femme du front de libération témoigne*, Ana Guadalupe Martinez, Édition des femmes, coll. Femmes de tous pays, Paris, 1981.

6/ « Propos d'une révolutionnaire nicaraguayenne », entrevue avec Magda Henriquez, *LVR*, novembre 1983, et « Simone de Beauvoir, féministe », *LVR*, mars 1984.

**BOUQUINEZ À L'AISE À**

**AGENCE DU LIVRE**

1246 rue St-Denis Montréal  
Tél.: 844-6896

# Ich liebe Deutschland,



**J'**aime bien l'Allemagne. Mais lors d'un séjour en Bavière, chez des parents que je voyais pour la première fois, j'ai parfois entendu des propos qui m'ont fait dresser les cheveux sur la tête : «Les hommes ne font pas la vaisselle, tu vas faire rire de toi !» a-t-on dit à mon frère qui voulait aider à la besogne. «Mon homme va se lever et il va se fâcher si son déjeuner n'est pas prêt...»

Évidemment, j'étais dans la partie la plus conservatrice de l'Allemagne, où domine la droite...

Le sexisme, là-bas, est-il si différent de celui d'ici ? Si les Nord-Américains blaguent sur la libération des femmes, on dirait qu'ils ne s'affichent pas aussi ouvertement machos que les Bavarois : ça ne passe plus.

Pourtant, les femmes ont obtenu le droit de vote en 1918 – bien avant nous – et c'est dès 1919 que la Constitution de la République de Weimar proclamait l'égalité des droits civiques. Mais sous le troisième Reich d'Adolf Hitler, les femmes les perdirent de nouveau. «L'unique tâche de la femme allemande est de servir l'homme ; de devenir la gardienne de son foyer, de son âme, de son corps et de son esprit,

## mais...

jusqu'à son dernier souffle», déclarait Hitler en 1937.

Il changea cependant d'avis pour les besoins de la guerre. À partir de 1944, les femmes participent, au même titre que les hommes, au devoir de la patrie. C'est ainsi que les Allemandes passèrent d'un statut de gardiennes à un rôle de coopérantes, pour devenir ensuite celles qui reconstruisirent le pays, beaucoup d'hommes étant morts au combat.

Ce n'est qu'en 1969 que le gouvernement de la RFA<sup>1</sup> abolit l'existence légale de la discrimination faite aux femmes. Du premier congrès de femmes en 1972 à l'Année internationale des femmes en 1975, le mouvement féministe allemand s'organise. Trois types de regroupements existent maintenant en Allemagne de l'Ouest<sup>2</sup> :

1) *Le Cercle pour l'avancement de la formation d'un parti féministe*<sup>3</sup>, établi à Munich, qui a pour objectif premier d'aider les femmes à trouver leur identité.

2) *L'action féministe socialiste*, formé à Cologne, qui propose aux femmes de se libérer de la double oppression du patriarcat et du capitalisme.

3) *Les mouvements féministes autonomes* (comme ceux que nous connaissons ici), formés par des femmes seulement, qui, entre autres, publient des périodiques féministes comme *Emma*.

Les femmes ont donc mis plusieurs années pour retrouver des droits qu'elles avaient déjà obtenus. Et le conflit des générations rend difficile la tâche du mouvement féministe. Celles qui ont vécu la guerre et qui ont participé au développement du pays n'acceptent pas facile-

ment les alternatives proposées par les plus jeunes.

J'ai eu l'occasion d'en parler, à mon retour, à deux Allemandes qui vivent au Québec depuis quelques mois. Elles me disaient que la génération des vingt ans croit que la bataille est gagnée. Comme ici, ces jeunes sont naïves quelquefois, mais le relent de conservatisme y est sans doute pour quelque chose. Le pays est maintenant dirigé par Helmut Kohl, sous la bannière du parti CDC<sup>4</sup>. Ce gouvernement, très réactionnaire, rend fragiles les acquis des femmes.

Par exemple, pour avorter en Allemagne, il faut trois papiers différents signés par un médecin, un travailleur social et un autre professionnel de la santé. Certains centres de gauche ouverts à Berlin remettent aux femmes les trois papiers nécessaires, mais elles doivent ensuite se rendre aux cliniques légales pour l'avortement. L'aile droite du parti dirigeant et certains groupes anti-avortement souhaitent que l'on suspende l'aide thérapeutique et financière. Les femmes devront alors, comme par le passé, se rendre à Londres, Amsterdam ou ailleurs dans les Pays-Bas.

Reste Berlin, où tout semble exceptionnellement plus libre. Depuis six ans, l'Université des femmes est ouverte à celles qui veulent échanger sur leurs conditions de vie. Des séminaires sont offerts chaque année sous un nouveau thème. Les féministes, à Berlin, sont plus nombreuses. On y a même vu des lesbiennes manifester, à l'occasion !

En somme, le Nord est plus libéral que le Sud, les générations ne vivent pas le féminisme de la même manière, mais, là-bas comme ici, c'est surtout la vague de conservatisme qui semble la plus menaçante pour les femmes. ✕

NATHALIE WATTEYNE

1/ République fédérale d'Allemagne.

2/ Selon Sheffer, Harry G., *Women in Two Germanies. A comparative study of a socialist and a non-socialist society*, New York, Pergamon Press, 1981, 235 pages.

3/ Traduit de l'anglais : *Furtherance circle for the formation of a feminist party*.

4/ Union chrétienne démocrate.

Les Artisans  
des ateliers




**MEUBLE RESTAURATION  
RENOVATION**  
INTERIEURE

décapage — rembourrage —  
menuiserie & finition

**VENTE**

754, rue Saint-Paul ouest,  
Montréal, Qué. 875-5509



*Bonjour*



# Bas, bobettes et borborygmes

par Sylvie Moisan

Il n'était pas vraiment beau. Presque laid, en fait. Mais vous avez ramolli et le ramollissement possède l'avantage de modifier considérablement les critères sélectifs de votre recrutement. De petits yeux qui bougeaient sans cesse, à gauche, à droite, puis se posaient sur vous, juste là. Ce n'était pas tellement leur mouvement que l'endroit même où ils se posaient qui produisait cet effet sur vous. Et puis il y avait longtemps déjà que vous... Longtemps que vous n'aviez pas serré, mordu, sucé, baisé quoi... Il faut bien de temps en temps recréer le lien, le lien avec l'autre. Ça s'appelle aimer, ou baiser, ou survivre. Ça dépend de l'école. C'est une question, pour ainsi dire, d'éthique. Mais l'éthique ce soir-là, avec les six bières et la demi-bouteille de vin. Mais l'éthique ce soir-là...

Ce n'est pas difficile. On lance un regard, on s'approche discrètement. Il faut avoir l'air décontracté, c'est important. Puis, après avoir engagé la conversation (le sujet importe peu), quand on sent que c'est le moment, on effleure, on touche. Il est en général assez bien vu de rire. Pas trop fort quand même : ça fait fuir les mélancoliques et les intellectuels, deux catégories qui ne manquent pas d'intérêt.

Vous ne savez pas si ce qu'il dit est drôle, intéressant, profond, intelligent, original. Il est tard déjà. C'est l'heure où l'évaluation est difficile. D'ailleurs, vous ne savez plus très bien qui vous êtes, alors pour ce qui est des autres... Ils n'ont qu'à décider eux-mêmes. Ils n'ont qu'à savoir, à dire, à prendre. «Il fera très bien l'affaire. Il est sûrement beaucoup mieux que les autres», vous dites-vous. Vous avez très envie qu'il le soit. Vous êtes sûre qu'il l'est. De l'un à l'autre, de l'envie à la certitude, il n'y a

qu'une bière. Vous la prenez, car ce velu sur ses bras, car cette nuque et ce sourire...

C'est donc décidé. Vous le ramenez chez vous. Il monte l'escalier devant vous et ses fesses... Vous sortez la bougie, le petit joint. Il vous embrasse, vous serre. Ça s'annonce bien. Le radotage amoureux refait surface. «Une sorte de communication intense, sans mots», vous dites-vous pendant qu'il mordille vos oreilles, ses mains sur vos seins. Vous êtes contente. Il va se déshabiller. Il se déshabille. Vous lui déboutonnez sa chemise ; il l'enlève. Pas mal ! Puis l'instant se rapproche où vous verrez la chose, le secret, ce qui précisément occupait votre esprit alors qu'il vous racontait, avec verve, son voyage au Mexique. Il ouvre sa braguette, enlève ses pantalons et alors... le rêve s'écroule ! La surprise, la déception, l'amertume vous assaillent : mais pourquoi donc n'a-t-il pas enlevé ses bas d'abord ?

D'horribles petits bas de nylon noir avec un motif rouge vin, tout à fait semblables à ceux que porte votre père. Et puis il a gardé aussi ses «bobettes», un slip jaune or dont le large élastique blanc gode autour de sa taille et duquel un testicule, échappé, déborde sur la cuisse. Il vous enlace passionnément et, la main sur vos reins, il vous embrasse. Pendant que sa langue sonde votre bouche avec une fougue qui ordinairement vous ravit, vous tâchez, non sans peine, de chasser cette image, comble du ridicule, que votre amant, en toute innocence, vous impose. «On peut être quelqu'un de très bien et avoir des bobettes jaunes et des bas de nylon noir. Des vêtiles, tout ça», vous efforcez-vous de penser durant que sa main explore votre sexe dont l'étroitesse et la sécheresse témoignent de votre désarroi.

Vous réussissez, avec tact car vous avez de l'expérience, à lui retirer ces deux vête-

ments affreux et parfaitement incompatibles. Quel soulagement ! Enfin, vous finissez par faire l'amour, bien qu'à travers les images fantasmatiques que suscite toujours en vous cette sorte d'activité, revienne sporadiquement l'image «bas-bobettes» qui flashe dans votre esprit, rendant votre plaisir intermittent, votre orgasme improbable. Tant pis. Mais il vous reste toujours la tendresse. Vous posez alors votre tête sur sa poitrine et vous lui caressez le ventre, en toute amitié.

Mais voilà qu'une vibration sonore, des bruits éclatants émanent de sa cage thoracique. Gargouillis... Borborygmes. Vous renoncez à l'échange post-copulatoire lorsque vous comprenez qu'il vous faudrait parler très fort, dans le silence nocturne, pour arriver à enterer le vacarme de sa tuyauterie qui rappelle cruellement le caractère immonde de ce qui se corrompt, lentement, dans le ventre de chacun. Vous n'avez plus qu'à dormir. Mais lui l'a déjà compris. Un ronflement tonitruant atteste en effet de son sommeil profond, vous annonçant, pas très subtilement, que vous avez devant vous toute une nuit pour réfléchir aux vicissitudes de l'amour, à la difficulté d'être deux, aux joies de la solitude.

Le lendemain matin vous fermerez les yeux lorsque, en bobettes jaune or, il remettra ses bas. Vous ne sourcillerez pas lorsqu'il réclamera du *Cheez Whiz* pour mettre sur ses toasts. Et, après lui avoir signifié que vous êtes pressée à cause d'un rendez-vous chez le dentiste, vous le regarderez descendre l'escalier, songeuse, en vous disant : «Dire que j'aurais pu l'aimer... celui-là»

Sylvie Moisan poursuit une maîtrise en création littéraire à l'Université Laval de Québec.

DIMANCHE

LUNDI

MARDI

MERCREDI

JEUDI

VENDREDI

SAMEDI

25 j u



# in 1978

**C'**est ce matin. Six heures et je suis déjà hors des draps tièdes. Je n'ai pas envie de m'y couler encore cinq minutes comme d'habitude. Vendredi est enfin arrivé. Je remplis la baignoire et laisse mon corps se détendre dans l'eau un peu trop chaude. Je le regarde. Je voudrais qu'il pardonne déjà la violence qu'il va subir et que je n'ai pas su lui épargner. Mes seins sont enflés et les nerfs de mon cou tendus. Je m'habille rapidement et sors respirer l'air du matin déserté. Qui peut se permettre d'accuser un être humain ? Nous n'avons droit de jugement que sur nous-mêmes. Je suis étrangement calme. Comme si ce qui m'attendait ne me concernait pas. Je lis. En fait ce qui se développe aujourd'hui en moi, ce qui se creuse en moi n'existe pas, ni dans ma tête, ni dans mon cœur. Non que je le rejette mais je suis tellement autre chose que je sens mieux. Mon esprit, mon corps tendent vers tellement d'autres symphonies.

Et tu arrives. Nous ne parlons pas beaucoup. Tu sembles nerveux. Je crains ne pas t'avoir assez dit à quel point ta présence m'a été précieuse. Je réalise encore une fois qu'on ne se connaît pas beaucoup. Où en sommes-nous dans nos sentiments ? Je me le demanderai souvent dans les jours qui suivront mais sans jamais te poser la question. Pour ne pas t'effrayer mais aussi pour ne pas avoir à me regarder de plus près. Je laisse tout voguer. Je t'aime mais je te crains. Je te crains pour cette déception que tu as de tes amours, pour cette rancune que tu as face à toi-même...

Tu me prends par la main. Après les gestes fiévreux de l'amour, je découvre ceux de la tendresse, discrets, muets. Nous attendons. Tu m'embrasses. Tu me dis que tu t'inquiètes, je suis si petite, si frêle. Je te rassure. Et je te quitte. Le reste, je le vivrai seule. Et tu en es bien conscient. Que je te le dise, te le mime, tu ne le sentiras pas dans tes tripes. Ton corps sera absent et du même coup ton esprit. Quand je vivrai la souffrance, tu risqueras de vivre la culpabilité mais comme nous nous respectons, je crois que nous nous sommes bien compris. Je ne vivrai pas la vengeance et tu ne vivras pas la culpabilité. Je souffrirai et tu pleureras de ne pas pouvoir souffrir à ma place. C'est tout. Simple, tranquillement.

Nous sommes plusieurs. Nous vivons toutes sensiblement la même chose mais chacune s'est retranchée dans sa tour

d'ivoire. Je n'en suis pas vraiment touchée. J'ai hâte de sortir et bien que j'agirai tout à l'heure en pensant à elles, je ne cherche pas à établir de contacts. Je pense à toi qui te trouves dans la même situation avec les hommes. J'avais imaginé que tu t'étais mêlé. Tu m'as avoué par la suite que non. J'en ai été surprise. Je te croyais plus spontané, plus ouvert que moi.

L'instant d'une minute, j'essaie de me redire ces mots qui provoquent une réaction chez les autres mais qui n'évoquent plus rien en moi. «Tu es enceinte et dans quelques minutes, tu te feras avorter.» Aucune réaction. Enfin, j'entre dans la salle. On me sourit. J'adopte cette position qui en amour est chaude et accueillante et qui, ici, me semble humiliante malgré toute la simplicité du personnel. Le médecin n'a vu de moi que mon sexe offert. J'ai l'impression d'être une bête mais je choisis de ne pas me laisser aller à cette révolte. On m'aidera. Preuve d'humanité quand de nombreux médecins fuient encore cette responsabilité. J'ai le temps de songer aux hôpitaux francophones qui se complaisent dans la lâcheté, à ce personnel médical anglophone qui m'entoure et s'efforce de me parler dans ma langue. J'éprouve une grande reconnaissance, un élan de chaleur pour ces infirmières. Je sens une solidarité entre elles et nous.

Je regarde ce qu'on va faire à mon corps. On insère en moi cet instrument métallique, froid, qui me scie. Anesthésie. Le médecin pique le col de l'utérus. J'ai mal. Il travaille vite. Je tente de maîtriser ma souffrance. L'infirmière à mes côtés rit avec le docteur. Cela me fait du bien même si je n'arrive pas à saisir le sens de leur conversation. J'aurais envie de repousser le médecin, d'arracher cet instrument qui blesse ma chair. Je ferme un instant les yeux. On introduit un tube dans mon vagin. Je sais que c'est le moment où on aspirera l'embryon. Quelques secousses qui me déchirent et tout s'arrête. Le médecin m'explique quelque chose que je ne suis pas certaine de bien comprendre. Il me demande si ça va. J'arrive à sourire même si les larmes embuent mes yeux. Il recommence et cette fois la garde appuie très fort sur mon ventre. J'ai envie de hurler. C'est comme si on m'arrachait le cœur. Cet appareil suce mon sang et je ne suis que souffrance. Je ne réalise rien sinon que j'ai mal. Personne ne viendra me faire croire que j'ai songé à la vie qu'on arrachait en moi, je n'ai pensé qu'à moi, qu'à ma souffrance. Par fierté et par souci du personnel,

je n'ai cependant pas prononcé un son. J'ai serré les dents. Quand le médecin a retiré le tube puis l'appareil de métal, l'infirmière a glissé une serviette sanitaire entre mes jambes et je me suis dépêchée de me remettre sur pied. Le médecin a dit que j'avais un sourire exquis. Je lui ai dit merci et sans m'appuyer sur l'infirmière, ni tenir mon ventre, je suis entrée dans la chambre, rejoindre les filles. Je m'efforçais malgré les crampes qui me déchiraient à chaque pas de ne pas laisser voir combien j'avais mal. Il serait assez dur le moment où elles seraient de l'autre côté. J'ai fermé les yeux. J'ai senti mon ventre se tordre, se crispier. Une chaleur m'a monté aux joues tandis que mes mains devenaient de glace. J'ai su à ce moment que je n'avais jamais autant souffert et surtout qu'il n'y a aucune souffrance pire que celle qui atteint ce centre entre nous.

J'ai laissé ces quelques minutes se perdre dans l'oubli. J'ai été présente à mon corps meurtri. J'ai enfin touché mon ventre tout chaud. Puis j'ai pensé à toi et j'ai rassemblé mes forces pour me relever et te rejoindre. J'ai souri à toutes. Je sentais la vie me reprendre. Un immense soulagement m'envahissait et je voulais te rassurer le plus vite possible. J'étais la première qui revenait vers vous, les hommes. Ils me regardaient tous cherchant une plaie, une déchirure. Il n'y avait qu'une joie d'être neuve. J'étais prête à revivre. Tu étais surpris de me voir souriante, sans plainte. Je voulais tout te dire, non pour t'attendrir mais pour que tu puisses le plus possible être de mon expérience.

Nous sommes sortis et tu m'as amenée vivre chez toi. Au milieu de cette laine brésilienne, de ces meubles québécois, de ces poils de chien qui me rendent toujours malade. Tu m'as bordée dans ton lit, m'as servie comme une enfant et t'es inquiété de mon visage pâle. Tu m'as parlé de toi aussi.

Je t'ai vu attentif, affectueux. Je me suis surprise à n'attendre de toi que confidences et tendresse. J'étais au-dessus de l'amour ou peut-être au-dessous. En fait je ne le palpais pas. L'affection que j'éprouvais grandissait en même temps que l'estime. Je ne voulais pas tout gâter en essayant d'y insérer l'amour. J'étais heureuse. Et puis il y a eu le soleil sur ma peau cet après-midi, mes seins fermes et tes yeux sur mes jambes. Deux jours seulement avaient passé, on aurait dit une éternité. Je mords déjà dans l'avenir... ✕

H.S.

## Bandes dessinées

Elles  
dessinent  
par la bande

par Sylvie Laplante

Parmi vous, les bédéphiles en feront des bulles: toute une quinzaine, début juin, Montréal sera le haut lieu de la bande dessinée.

D'abord avec le **Salon international de la BD** dans le Vieux-Port du 29 mai au 2 juin.

Ensuite avec le **Colloque de bande dessinée**, à l'Université du Québec, du 7 au 9 juin\*.

Sylvie Laplante avait prévu le coup.

Elle a cherché, trouvé et cuisiné (presque) toutes les dessinatrices québécoises de BD: peu en vivent, hélas, sinon par la bande.

« Il faut être héroïque pour faire de la BD au Québec. » Marie Cinq-Mars rappelle cette observation de Fred, le célèbre bédéiste français, entendue lors d'un festival de bandes dessinées à l'Université de Montréal, il y a déjà huit ans. « C'est tellement vrai, me dit-elle, que j'ai lâché le dessin d'humour pour la peinture. »

Manque de support et marché restreint, les bédéistes d'ici vivent toujours la même angoisse : où publier ? Doublée, pour les femmes, d'une autre question : comment se tailler une place dans l'univers des « p'tits bonshommes » québécois ? D'abord, sont-elles nombreuses à vouloir le faire ?

« Bonjour, j'écris un article sur les bédéistes québécoises... » — « Mmmm... Il n'y en a pas beaucoup, qui as-tu trouvé ? », me répondent spontanément la majorité des dessinatrices rejointes au téléphone. Comme si on jouait à la cachette !

## Un marché vite fait

Bon, il y a *Croc*. Heureusement. Mais on y retrouve peu de bandes dessinées signées par des femmes. « On ne peut se donner pour objectif une représentation égale des deux sexes. On ne trouvera jamais assez de filles, rétorque Jacques Hurtubise, l'un des fondateurs du magazine qu'on rit. Dans *Croc*, il y a beaucoup plus d'illustratrices que de dessinatrices de BD<sup>1</sup>. »

Vous rappelez-vous, dans *Châtelaine*, ces mini-BD en bas de page du courrier des lectrices ? Pendant environ quatre ans, de 1976 à 1980, Mira Falardeau, Marie Cinq-Mars et Andrée Brochu se sont



Mira Falardeau

partagé cette petite place au soleil. Pourquoi *Châtelaine* a-t-elle cessé depuis de publier des dessins d'humour ? « Je ne sais vraiment pas, répond Andrée Brochu. C'était pourtant une formule intéressante qui favorisait les dessins de femmes. » À la rédaction de la revue, la réponse est plutôt évasive : changement de politique éditoriale, manque de bons scénarios. Ghyslaine Fallu (dessins) et Francine Ferrand (scénarios) ont été les dernières à signer des BD dans *Châtelaine*, avec une série de six bandes publiées sporadique-

ment dans les années 80, 81.

Après la parution éclair de quelques revues de BD, comme *Cocktail*, *Recueil BD*, *L'Eldorado* et *Iceberg*, il y eut en 1983 la sortie de *Titanic*, consacré exclusivement à la BD. Pourtant tiré à 15 000 exemplaires, *Titanic* disparaissait à son tour en novembre 1984. « C'est vraiment dommage que la revue ait fait naufrage », dit Caroline Mérola, une bédéiste de 22 ans qui y avait publié une vingtaine de planches. « Je suis quand même chanceuse : depuis le mois d'avril, je collabore à la revue *Filles*



Andrée Brochu

d'aujourd'hui : une page par numéro, c'est au moins ça.»

«Patience et passion... ce n'est facile pour personne !», poursuit Caroline. Sur-tout que les places sont limitées : premier arrivé, premier servi ? Cette impression d'arriver en retard, plusieurs bédéistes m'ont dit la ressentir. Comme si la «clique» des heureux élus était déjà formée et fermée...

## Mais que se passe-t-il ?



Caroline Mérola

De toute façon, *Croc* ne peut suffire à la demande. Un petit espoir : *By Jove*, une nouvelle revue créée par Jean-Pierre Leblanc, propriétaire de la librairie Fantasio (à paraître en juin). «Sans avoir les mêmes moyens que *Croc*, *By Jove* constitue quand même un support, une chance de publier, explique Diane O'Bomsawin. On n'est pas payé-e-s mais on n'a pas non plus à répondre aux exigences du marché et on s'amuse.»

## BD ou bénévolat ?

Marie Cinq-Mars n'a plus le temps de «jouer» : «J'ai 33 ans, je vais avoir mon troisième enfant alors j'ai besoin d'un moyen d'expression qui me permette aussi de gagner ma vie. Depuis 1981, j'ai mon atelier de peinture et ça va très bien.» Marie a gagné, cette année, le cinquième prix de la compagnie McDonald du Canada : «La peinture est un art complet et reconnu.»

«C'est important, la reconnaissance», poursuit Mira Falardeau, une pionnière dans le domaine. «Depuis que je fais de la caricature, je me rends compte que, contrairement à la BD, il y a une tradition de caricature au Québec. Les caricaturistes sont pris-es beaucoup plus au sérieux et sont rémunéré-e-s en conséquence.»

Pour les bédéistes, on ne peut pas parler de métier. «Heureusement que j'ai droit au chômage !», s'exclame Marylène Compère-Lesage, alias Woolie. J'ai créé une série de bandes dessinées : *Julie*, histoires en quatre cases, sans texte. J'ai réussi à la vendre, en partie seulement, à

une agence de presse régionale. A *La Presse*, on m'a répondu que ça coûte trop cher d'acheter des bandes dessinées d'ici. Et *Croc* ? «Je n'ai pas encore essayé parce que je ne suis pas sûre que mon style corresponde à la revue. Et j'ai connu *Titanic* trop tard...» Marylène a aussi tâté le milieu publicitaire en proposant à une compagnie de nourriture pour chats une BD : *Mia et Mat, histoires de chats*. Toujours pas de réponse.

«Moi, pour vivre, explique Lucie Faniel, j'ai fait toutes sortes de choses comme, par exemple, des jeux pour enfants dans *La Presse*. Là, je reviens du Festival de bande dessinée d'Angoulême et j'ai déjà envie de retourner en France. Il y a tellement plus de possibilités !»

## Les trois d'Angoulême

Seulement quatre femmes avaient posé leur candidature à l'Office franco-québécois de la jeunesse pour participer à la fin de janvier dernier au célèbre Festival d'Angoulême. «Finalement, on n'était que trois filles sur les 28 représentants québécois, explique Johanne Cullen. Il fallait soumettre une bande dessinée ou un dessin d'humour sur le thème : Être jeune en 1985. C'était super et ça permettait de voyager pour pas cher.»

Johanne, 25 ans, est la dessinatrice (Type) de la série *Stéréotypes* publiée dans *Croc* sur un scénario de Pierre Claveau (Stéréo). «J'ai de la chance de travailler avec un scénariste. C'est rare au Québec, de pouvoir fonctionner à deux.» En fait, il y a un autre duo, aussi formé d'une fille et d'un gars, mais aux rôles inversés : Sylvie Pilon écrit le scénario et Jules Prud'homme dessine *Xavier*, le cégépien dont les aventures étaient publiées dans *Titanic* et le seront bientôt dans *Croc*.

«Le secret, de dire Sylvie, c'est de bien se connaître et de vouloir dire les mêmes choses. S'il n'y a pas plus de scénaristes de BD au Québec, c'est que le marché est bien trop restreint pour qu'on puisse se spécialiser. Il faut écrire pour le plaisir.»

## Marylène Compère-Lesage, alias Woolie



ATTIRÉ PAR CE FUMET, IL RETROUVA SON CHEMIN... L'INE L'ATTENDAIT AVEC UN DÉLICIEUX PLAT DE PAMPER!

FIN



Marie Cinq-Mars

Johanne Cullen, elle, mise sur le réalisme de *Stéréotypes* : «Nous voulons que les gens s'identifient à l'histoire, aux dessins, aux propos. L'important, c'est ça et évidemment l'humour.»

## Même sexiste ?

La recherche de gags est-elle une exigence de la BD ? Même si l'humour à tout prix implique souvent des aspects sexist-

## OLGA et les bêtes



Lucie Faniel

tes ? La question provoque soupirs, hésitations et agacement des dix dessinatrices interrogées. Caroline Mérola, qui était aussi du voyage à Angoulême, se risque : «Il faut faire attention au sexisme, c'est vrai, mais il ne faut pas non plus se coller une étiquette de «femme à ne pas toucher». Par exemple, mes personnages féminins sont souvent, comment dire, un peu naïfs. Mais ce n'est pas du sexisme : la naïveté est un prétexte à gags. D'ailleurs, il y a beaucoup d'action dans mes BD : je veux qu'elles soient fortes et qu'elles t'embarquent dans l'histoire.»

Lucie Faniel, 33 ans, la troisième participante à Angoulême, est aussi réticente face aux BD à tendance féministe : «Je pense à Olga, un personnage que je signalais dans les débuts de *Croc*. *Olga et les*



Guylaine Desrochers

bêtes était jugé féministe par certains et certaines. En fait, la bande était plutôt *bête*, puisque les personnages masculins étaient représentés avec des têtes d'animaux. Finalement, Olga n'était pas vraiment plus dégourdie que les autres personnages féminins de bandes dessinées. Je lui reproche après coup d'avoir été un peu trop passive et assez mignonne.» Sa nouvelle série, *Flip lip*, publiée dans *Croc*, est plus légère. «Plus fantaisiste, précise Lucie. Et cette fois, tous les personnages sont des animaux!»

### Du journalisme visuel

Sans vouloir créer un moule «BD de femmes», on constate que les dessinatrices accordent, en général, plus d'importance au contenu et à la réflexion qu'aux gadgets graphiques, et que leurs histoires sont plus proches du quotidien que des aventures tout à fait farfelues, genre péripéties policières ou aventures extra-terrestres.

Pour Mira Falardeau, la bande dessinée ou le dessin d'humour ne doivent pas être que de l'humour pour de l'humour. «C'est du journalisme visuel. Du moins, c'est comme ça que j'aimerais le pratiquer. Dans *Châtelaine*, je me prononçais en tant que femme, je parlais du vécu des femmes et de leurs préoccupations, puisque c'étaient aussi les miennes.» La caricature répond donc très bien aux aspirations de Mira : elle en publiait une première dans *Le Soleil* de Québec, fin mars, ce qui fait d'elle la seule caricaturiste d'un grand journal québécois.

Andrée Brochu, comme dessinatrice d'humour, travaille aussi dans un domaine sérieux. «J'aime illustrer, avec des

dessins uniques ou à cases, avec ou sans bulles, les documents réalisés par divers organismes : le comité de condition féminine de la CSN, la Centrale des enseignantes et enseignants du Québec, l'Institut de recherche appliquée sur le travail... Tout le côté graphique m'attire : illustrations et pages couvertures, par exemple, comme je l'ai souvent fait pour *La Vie en rose*.»

Comme Mira Falardeau, Andrée a participé à l'exposition *Art et Féminisme* en 1982. Dans le catalogue réalisé à l'occasion, les organisatrices disaient d'elle : «L'humour accentue ici aussi bien la vanité que la gravité du conflit féminin.» Un humour critique à tout prix plutôt que d'abord militant? «Comme l'a déjà dit Clémence Desrochers : "Je suis une femme, j'écris et je vis en femme mais c'est difficile de censurer le rire³..." Ce que je recherche avant tout, c'est développer mon sens de l'humour, comme un sixième sens.»

### Biscuits au chocolat et BD

C'est un moment par excellence pour Diane O'Bomsawin : être au lit avec un verre de lait et une pile d'albums de BD. Diane est tombée dans cette passion magique quand elle était petite, comme



Christine Loniel

Obélix dans la potion. À 25 ans, elle en veut toujours plus. «J'en lis tellement que j'ai l'impression de ne pas être assez bonne pour en faire! Tellement que je préfère lire des bandes dessinées et faire de la peinture. Mais je ne pourrais pas me passer non plus de dessiner. J'ai envie de faire une BD qui risque, moins conventionnelle, comme on en faisait à *Iceberg*⁴.»

Diane est attirée par l'humour noir, la dérision, l'absurde. «Mais je n'ai pas de but précis quand je commence une BD, dit-elle, contrairement à ma copine Judith, qui est plus... structurée.» Et Judith de répondre : «C'est que je ne suis pas une maniaque de BD comme Diane. Souvent, je décide de dessiner parce que j'ai lu ou vu quelque chose à quoi j'ai envie de répliquer. Ce sont les sujets féministes qui m'intéressent.» Judith Gruber-Stitzer est aussi musicienne dans le groupe Wondeur Brass : «C'est justement



Diane O'Bomsawin

Diane qui a conçu la pochette de notre premier long-jeu.» Diane fait aussi de la BD en peinture et elle a participé à l'événement 3 x 4 de BD en direct, aux FOUFOUNES électriques l'année dernière.

### L'aventure des albums

Jusqu'à présent, une seule bédéciste québécoise a produit un album. «Presque deux...» Christine Laniel sourit : «Le tome II de *Carcajou* devrait sortir avant la fin de l'année.» Le glouton continue donc de raconter ses légendes indiennes. Fruit d'une longue recherche en collaboration avec des anthropologues, la production de *Carcajou* a été rendue possible grâce au Conseil Attikamek-Montagnais et à la maison d'édition Appartenance.

Guylaine Desrochers, elle, pourrait publier bientôt son premier album, si elle obtient — ô suspense ! — la subvention miracle nécessaire à sa production. Entretemps, elle met au point les enquêtes policières que *Julie*, une sergente-détective hors pair, aura à mener si le projet se concrétise. «Pour l'instant, chuchote-t-elle, c'est top secret !» Guylaine a déjà publié dans *Titanic* et dans *Croc*, et dessiné une série de chroniques sur des gens de Lanaudière.

Le monde de la bande dessinée n'est pas toujours aussi drôle que ses artisanes et artisans le souhaiteraient : il n'en demeure pas moins fascinant. Et si j'avais à résumer mon impression générale face à ces femmes qui font de la BD, je dirais : folie et passion.

Une passion qui m'a conquise et une folie contagieuse qui, je l'espère, contaminera les directeurs et directrices de journaux et revues d'ici. Vite, qu'on leur fasse une place et qu'on leur donne une chance de nous faire rire, enfin !

Sylvie Laplante, son bac en communication terminé, fait de la pige.

\* Au Salon : 150 exposant-e-s, une vingtaine d'invité-e-s québécois-es, canadiens ou européens, dont trois filles : Christine Laniel, Caroline Mèrola et Sylvie Pilon, un hommage à Albert Chartier, le père d'Onésime (vous ne lisez pas le *Bulletin des agriculteurs* ?).

Au Colloque, destiné à «regrouper et stimuler le milieu québécois de la BD» : 27 heures de communications, ateliers, tables rondes, dans une perspective non académique malgré le thème : *À l'école de la BD*. Pour plus d'information sur les deux événements : 6024, rue Christophe-Colomb, Montréal H2S 2G2, tél. : (514) 273-9033.

1/ Entrevue avec Jacques Hurtubise et Hélène Fleury, réalisée par Catherine Saouta, dans *Imagine* no 25, juin 1984.

2/ *Art et féminisme*, Gouvernement du Québec, ministère des Affaires culturelles, Musée d'art contemporain, 1982. L'exposition avait lieu du 11 mars au 2 mai 1982.

3/ «Chère Clémence», entrevue réalisée par Hélène Pedneault dans *La Vie en rose*, juin 1982.

4/ Mini-revue de BD créée au début de 1984. Cinq parutions seulement, avec contribution bénévole des dessinateurs-trices.

POUR LE NUMÉRO DE NOËL, ELLES VEULENT QU'ÈQUE CHOSE DE "SPÉCIAL"... DOUX JÉSUS !! ÇA FAIT 50 ANS QUE JE POND DES BANDES DESSINÉES... JE COMMENCE À AVOIR MOINS D'IDÉES...



Judith Gruber-Sitzer

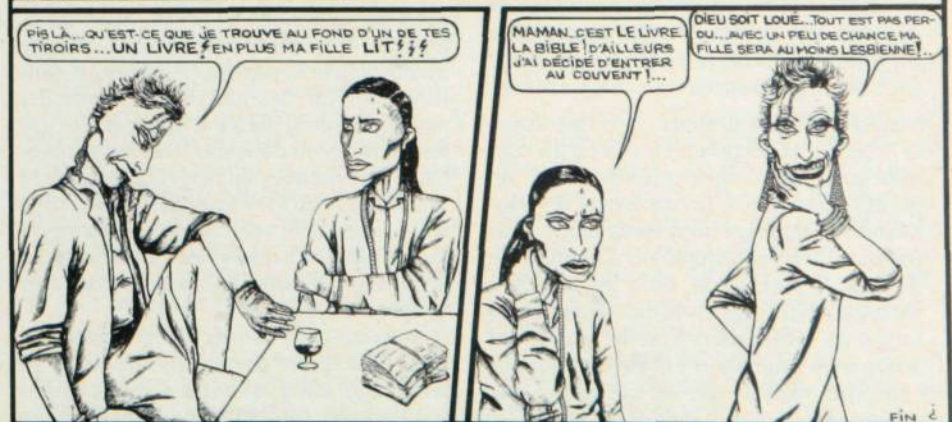


Johanne Cullen



## TELLE MÈRE...TELLE FILLE?

PAR: JOHANNE CULLEN



Helma Sanders-Brahms

# L'espoir, c'est après le cinéma

*Avec quelque 16 films et des rétrospectives à travers le monde, Helma Sanders-Brahms est l'une des cinéastes allemandes les mieux connues à l'étranger. Fin mars, elle passait rapidement à Montréal présenter L'Avenir d'Émilie et une rétrospective au Conservatoire d'art cinématographique. Une petite heure entre Los Angeles et Berlin, elle nous a parlé du cinéma et de son dernier film, citant avec simplicité des exemples tirés de sa propre vie.*

par Diane Poitras

**L**a première fois que j'ai vu *Allemagne, mère blafarde*, je suis sortie du cinéma avec l'impression de ne plus avoir de souffle : je pense que j'avais cessé de respirer pendant la projection. Ébranlée, certes, par l'histoire, mais aussi par cette façon immodérée de dire et montrer les choses. Comment pouvait-on faire un cinéma aussi extrême ? J'ai su plus tard que les films de Helma Sanders-Brahms ont suscité de vives critiques dans son pays. On a qualifié *Allemagne...* de profasciste, *Heinrich* d'apolitique et une amie féministe ne lui parle plus depuis *L'avenir d'Émilie*. Ce rendez-vous avec elle m'a fait découvrir une femme que je soupçonne de vivre avec les angoisses insolubles de celles et ceux qui refusent l'injustice et les réponses rassurantes. Son cinéma ne peut qu'être qu'inconfortable.

**Helma Sanders-Brahms :** L'humanisme, la science, la recherche effrénée du progrès ont mené cette planète dans un gouffre désastreux. On a exploité le Tiers-Monde de manière invraisemblable. Sous prétexte d'être rationnel, on a éliminé les mythes, la sorcellerie, on a inventé l'exploitation par l'argent. Je crois que c'est le temps de réagir parce que le monde est arrivé à un moment où la vie ne peut pas continuer comme ça. La vie ne va pas continuer.

Pour moi, les femmes ont aujourd'hui le devoir de combattre ce système... Mais je me demande si nous ne sommes pas trop faibles. Il y a en nous tellement de choses qui nous lient à ce système !

**DP :** *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*

**HSB :** On a les mains liées ! Comme Isabelle qui voyage d'un bout à l'autre du monde. Comme Paula qui est mariée à un général. Je vais m'exprimer autrement. Il y a longtemps, j'ai vu un tout petit film colombien qui montrait une mendiante indienne devant la vitrine d'une boutique de pellicule photo. Pendant le film, on voit la femme mourir. Et à la fin, il y a cette dernière image qui dit : «Ce film a été fait sur pellicule Kodak...». (silence)

C'est un exemple des contradictions avec lesquelles on vit. Je vais vous raconter une autre histoire. Un jour, j'ai été invitée à Bali. Et comme tous les touristes, je voulais fuir les touristes. Comme il y avait quelqu'un pour me montrer l'île, j'ai demandé à voir de vraies fêtes paysannes. On m'a emmenée dans un village et c'était tellement beau ! Il y avait là une trentaine de femmes de tous les âges, qui dansaient sur la place. Et même les femmes de 80 ans étaient toujours belles avec leur corps souple !

À un moment donné, un des musiciens s'est levé et est parti. Puis un autre. Et lentement, tous les musiciens et toutes les femmes sont disparus derrière une

petite porte au fond de la cour. J'y suis allée aussi et j'ai trouvé une autre place, très grande, où tout le village était rassemblé. Il y avait là un grand écran et un vieux projecteur qui faisait un bruit terrible, comme un vieillard en train de tousser. Et tous ces gens, assis, regardaient un film de John Wayne ! Je me suis demandé : «S'ils projetaient un film de moi, est-ce que ça changerait quelque chose ?»

**DP :** *C'est un constat assez pessimiste !*

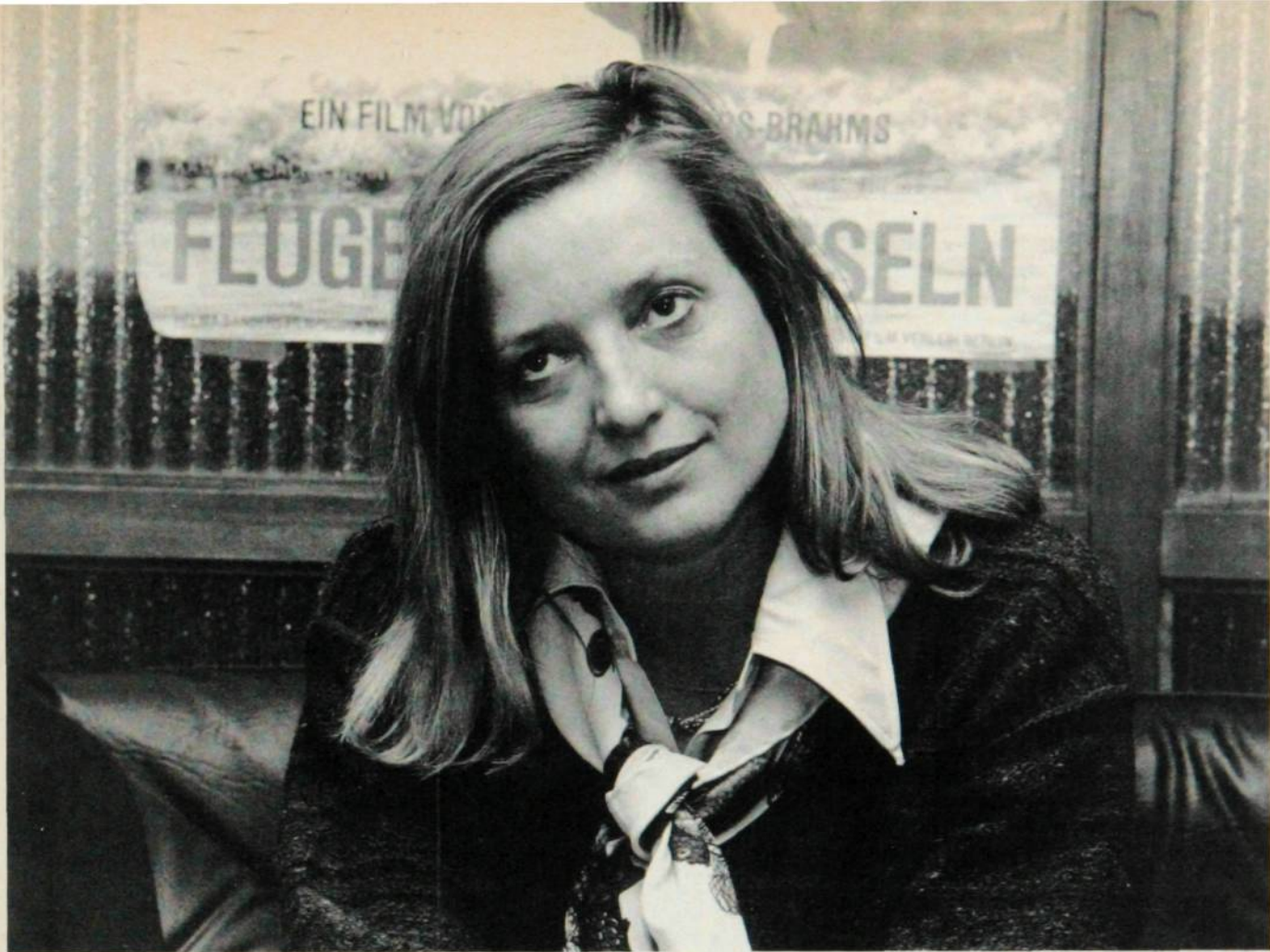
**HSB :** Oui (rires). Mais il faut quand même être honnête !

**DP :** *Si on parlait de L'avenir d'Émilie (voir page 50). Ce film est-il un constat d'échec pour les femmes qui veulent concilier maternité et autonomie ?*

**HSB :** Non. C'est l'échec du mariage de Paula aussi bien que celui d'Isabelle. L'échec est certainement double. Je parle souvent avec des femmes comme moi, qui, à deux heures du matin, quand elles ont bu assez de vin pour le constater, avouent ne pas réussir à mener une vie émotive satisfaisante. Elles admettent qu'elles auraient aimé une sorte de constance et qu'elles se sentent souvent seules.

Par ailleurs, je connais beaucoup de femmes qui, chaque fois qu'on mange ensemble, me disent : «Mais qu'est-ce que j'aimerais être toi ! Je ne supporte plus cette vie. Je ne supporte plus cet homme, on ne fait plus l'amour depuis dix ans.»





Je ne sais pas comment résoudre la question. Et je ne sais pas si ma fille aura la force de vivre d'une manière plus heureuse. D'une certaine façon, je crains qu'elle aussi ait son échec. Le film est fait pour constater ça et questionner. Je ne crois pas, en principe, que les films peuvent vraiment donner des messages ou des leçons.

**DP :** *As-tu l'impression que c'est précisément ce que ton amie féministe n'a pas accepté ?*

**HSB :** Peut-être, oui. On aimerait que le cinéma donne de l'espoir. Mais on peut très rarement trouver des histoires qui remplacent l'espoir brisé de notre vie. Je me méfie beaucoup d'un cinéma qui essaie de stimuler de faux espoirs. L'espoir, c'est après le cinéma. Si, après être sorti-e de la salle, on se pose de nouveau les questions essentielles de sa vie, alors là, peut-être.

**DP :** *Ne pensez-vous pas qu'Isabelle risque fort d'hériter de la haine de sa mère ?*

**HSB :** Oui. Bien sûr, elle risque ça. C'est ce que lui dit Paula, sa mère : «Tu vas aimer ta fille et elle ne te comprendra pas. Elle t'aimera et tu ne la comprendras pas.» (soupon) Toutes les générations refusent les générations précédentes. Pourquoi ? Pourquoi la génération de nos parents nous semble-t-elle toujours la plus retardée ?

Toutes ces mères qui disent : «Je suis la

meilleure amie de mon enfant.» Je me demande si ce n'est pas un mensonge qui va se retourner contre elles. Par exemple, j'ai une amie qui ne cesse de répéter : «Je suis la meilleure amie de ma fille.» Tout le temps ! Et la fille, toujours calme, ne répond pas, ne dit pas : «Oui, maman, c'est vrai. Oui, on s'aime !» Non, elle reste tranquille. Ma génération a tendance à croire que nous ferons mieux que nos mères. Mais ce sont les enfants qui décident.

**DP :** *Parlez-moi de ces médailles de guerre, si dérangeantes dans L'avenir d'Émilie.*

**HSB :** (Elle sourit) Ça, c'est la gloire qui reste des guerres... et c'est triste. Il vaut mieux décorer des nounours avec ces médailles ! Mais, au-delà du jeu, ce film parle certainement de guerre : la Deuxième Guerre mondiale, la guerre de Penthésilée et Achille... *Cinema is a battlefield !*

Il est vrai aussi qu'aujourd'hui, après 16 films, je regarde les petites choses qui en restent, les prix remportés, et c'est comme des médailles. Ma fille adore les montrer à des amis : «Regarde, c'est en or et ça brille !» Mais d'une certaine façon, c'est nul ! Je voulais que le film montre cela aussi : toutes ces batailles gagnées dans le monde des hommes.

D'un autre côté, il y a toutes les batailles invisibles, les principales de notre vie, comme cette déclaration de haine de

Paula, la nuit, qui est aussi une déclaration d'amour. Et ce soulagement qu'éprouvent la mère et la fille à la fin, quand elles rient toutes les deux sur ce qui s'est passé. Moi, je trouve que là, tout le monde a gagné sa décoration ! (rires)

**DP :** *Dans cette scène entre Paula et Isabelle, vous passez du réalisme à une autre dimension. Un éclairage nouveau arrive d'on ne sait où et Paula chante pour la caméra. Pourquoi ce glissement ?*

**HSB :** Ce film commence par des scènes très réalistes. Puis il y a l'image d'Isabelle marchant dans la rue couverte de poissons morts et c'est déjà très surréaliste. Bien que ce soit aussi d'un réalisme très fort. Avec l'étrange scène d'amour dans l'hôtel, tout commence à se déplacer vers une vision intérieure. Alors, quand la mère et la fille se rencontrent, il est très tard dans la nuit et on est déjà loin du réalisme.

Au moment où Paula se met à danser, la chambre est complètement vidée de ses meubles, qu'on a enlevés petit à petit pendant la scène. Et cette lumière qui s'allume derrière elle, c'est son rêve de vedette. Je voulais la flatter un petit peu par cet éclairage, lui créer l'auréole de ses rêves. C'est ce qui rend la scène en même temps merveilleuse et triste.

**DP :** *Ce scénario est beaucoup plus linéaire que ceux de Allemagne, mère blafarde ou Heinrich. Pourquoi ?*

**HSB :** J'ai pensé que pour raconter des conflits aussi déchirants mais en même temps familiers, il fallait m'approcher le plus possible d'un cinéma auquel les gens sont habitués. J'ai voulu séduire le public par la forme, qu'il entre facilement dans le film et en sorte avec un peu plus de souplesse.

**DP :** Est-ce pour vous un tournant, une nouvelle façon de faire des films ?

**HSB :** Non. J'ai écrit ce scénario pour Brigitte Fossey et Hildegarde Knief, des comédiennes habituées à des rôles semblables. De plus, le conflit mère-fille est classique et c'est les Grecs anciens qui l'ont le mieux interprété. C'est pourquoi j'ai voulu m'approcher comme eux d'une unité de temps et de lieu.

**DP :** Vous avez déjà dit de très belles choses de vos rapports avec Eva Mattes et Heinrich Giskes, qui tiennent respectivement les rôles principaux de Allemagne... et de Heinrich. Écrivez-vous toujours vos scénarios en fonction des comédien-ne-s ?

**HSB :** Normalement, je ne travaille pas longtemps à l'écriture d'un scénario. Je me suis tellement imprégnée du projet que le texte en sort facilement : Heinrich, je l'ai écrit en quatre jours ! Mais la participation des comédien-ne-s peut prendre plusieurs formes. Je ne m'assieds pas forcément à une table avec eux pour discuter. Quelquefois, oui, pour mieux les connaître, mais d'autres fois je les connais déjà, de l'intérieur.

Hildegarde, par exemple, j'ai écrit le

scénario sans la connaître. Je suis allée à Los Angeles et je lui ai dit : « J'ai écrit ça pour vous. Voulez-vous jouer ce rôle ? » Et elle m'a dit oui parce qu'elle a senti que c'était vraiment pour elle.

**DP :** Alors, il ne faut pas se tromper !

**HSB :** Non ! (rires)

**DP :** En terminant *Helma*, qu'est-ce que ça vous fait, toutes ces rétrospectives de vos films ?

**HSB :** Oh ! Je me sens bien vieille ! Mais ça me permet de constater que ces films ne sont pas les produits d'une mode. Ils ont bien vieilli. Encore maintenant, les gens en sortent troublés ✕



L'avenir d'Émilie : Hildegarde Knief et Brigitte Fossey

Au petit déjeuner, lorsqu'Émilie et Papi (dessiné à gros traits, il est vrai) boudent les deux sorcières, Paula réintègre son rôle et trahit sa fille encore une fois. Retour des choses à la fois choquant et inévitable. Puisqu'elle a accepté, il y a fort longtemps, d'être la gardienne des valeurs traditionnelles, Paula n'a pas vraiment le choix. Elle est à la fois le pilier et le centre d'un monde. Ce n'est pas un hasard si l'essentiel du drame se déroule dans sa maison. Ce lieu à son image, élégant et impeccable, est enchâssé entre le plateau de tournage, (univers d'Isabelle) et l'immense plage baignée de lumière et balayée par les vents où Isabelle encore, va courir avec sa fille. Il y a longtemps que Paula ne va plus s'ébattre sur les plages.

Hildegarde Knief, qui n'avait pas joué depuis 10 ans, est éblouissante dans le rôle de Paula. Elle y met toute la triste amertume des mères vieillissantes, trop longtemps dévouées pour ne pas être dominatrices. Les autres comédien-ne-s, par contre, déçoivent. Bien que crédible dans l'ensemble, Brigitte Fossey se met parfois à réciter sur un ton monocorde. Une distance se crée souvent entre les comédien-ne-s et la caméra : comme s'ils-elles refusaient de coller à la fiction sans qu'on sache pourquoi. Si c'est par choix d'une mise en scène volontairement théâtrale, le risque est grand. Surtout pour un film qui vise un public large. Enfin, je n'ai pas été captivée tout au long du film avec une égale intensité comme cela avait été le cas pour *Allemagne, mère blafarde* ou *Les noces de Shirin*. Ces films si solidement structurés que chacune des répliques, chacun des gestes des comédien-ne-s et presque chaque plan se justifie par sa beauté, sa pertinence et contribue à créer une parfaite cohésion entre l'histoire et les images qui la racontent. ✕

D.P.

## L'avenir d'Émilie

Le nez dans son assiette pendant que maman et grand-maman s'échangent de vieux griefs, Émilie lève parfois la tête et claironne : « Quand je serai grande, je vais me marier avec Papi ! ».

Isabelle, la maman en question, est comédienne et, lors de ses tournages, confie la petite aux grands-parents qui la gâtent avec application. Cette fois, Isabelle est revenue exténuée, insomniaque et avide de repos. Mais voilà, un amant l'a suivie jusque dans sa retraite, sa fille est tyrannique et ses parents, belliqueux. Ils lui reprochent encore sa carrière trop voyante, ses amants, sa liberté. Ce n'est pas dans cette charmante maison de la côte normande qu'elle trouvera le calme.

Après une courte fugue nocturne, Isabelle trouve sa mère assise dans le

noir, avec ses vieux rêves de gloire et un verre de rouge à portée de la main. Isabelle se détend et laisse tomber sa méfiance. Elle confie que sa vie dispersée lui pèse parfois et qu'il lui arrive même de rêver d'une stabilité amoureuse et affective. Quant à Paula, qui se consume d'insatisfaction et de désœuvrement, elle ne cache pas qu'elle envie sa fille. Paula a abandonné ses ambitions de comédienne pour suivre un militaire français et fuir une Allemagne meurtrie par la guerre. Mais les anciennes blessures refusent de guérir. Et les deux femmes se heurtent à nouveau : déclarations d'amour et de haine. Cette scène est un moment de vérité et de folie. Une nuit blanche où l'alcool les rend à la fois lucides et confuses, au rythme de cette lumière intermittente provenant d'un phare au loin.



Patricia Nolin et Odette Gagnon

# Thérèse d'Avila parmi nous

par Hélène Pedneault

**P**rimier à *La Vie en rose* : c'est la première fois qu'Odette Gagnon et Patricia Nolin acceptent de parler du travail d'écriture qu'elles font en silence depuis février 84. Elles sont en train d'achever une pièce sur et avec Thérèse d'Avila. Titre encore provisoire : *Figures de Thérèse d'Avila*.

**Patricia** : Ça fait quinze ans que j'y pense. Elle est arrivée dans ma vie comme une personne ordinaire, tout d'un coup, tout bonnement. La veille elle n'était pas là, et le lendemain elle était là.

**Odette** : Il nous fallait le silence absolument parce que je crois qu'on banalise un sujet si on en parle trop en cours de route. On peut en parler maintenant.

**Hélène** : Comment voulez-vous nous la présenter en 1985 ?

**Patricia** : Comme si elle était assise là avec nous : «Hélène, je te présente Thérèse.» Elle vient nous voir, elle «bosse» notre travail... ! C'est difficile de la lire avec les yeux d'aujourd'hui. Mais Odette et moi on a la décode parfaitement maintenant. On a tout lu, d'elle et d'autres, à côté. Nous avons affaire à une abondance inouïe. Le pire travail est de choisir.

**Odette** : Quand on commence à la lire, on sait qu'elle ne nous lâchera plus. Je viens de rencontrer quelqu'un pour la vie.

Thérèse d'Avila : 1515-1582. Espagnole. Est entrée chez les Carmélites à 15 ans. Elle a été malade toute sa vie, ce qui ne l'a pas empêchée, à partir de 45 ans, de fonder 29 couvents de femmes et d'hommes, et de voyager sans arrêt à travers l'Espagne. Tout ça parce que qu'elle voulait que son Ordre revienne à la règle primitive – plus sévère – perdue en cours de route. C'est une fondatrice et une passionnée. Une pure. Ses oeuvres complètes tiennent en deux volumes : le premier contient neuf textes, et le second, sa

correspondance avec diverses personnes. **Patricia** : On a parfois l'impression, quand on la lit, qu'elle est en train de parler à la postérité, malgré sa grande humilité. Elle est à la fois ancienne et moderne. En 85, qu'est-ce qu'elle ferait ? Est-ce qu'elle fonderait encore des carmels ? Elle était vraiment dans l'esprit de son temps. À l'époque, une femme qui ne mourait pas en bas âge se mariait ou entrait dans les ordres.

**Hélène** : Qu'a-t-elle à nous dire en 85 ?

**Patricia** : C'est pour ça qu'on écrit la pièce. On ne peut pas le dire vraiment. C'est un travail de recherche considérable. Il y a six personnages, dont Thérèse et Jean de la Croix qu'elle a rencontré. Ce sont les seuls qu'on peut nommer pour l'instant. L'angle sous lequel on a abordé ce thème est très particulier. Ce n'est pas une pièce historique, et ce n'est pas non plus une fiction. On garde encore le secret sur certaines choses...

**S**elon toute probabilité, nous verrons cette pièce au printemps 86. Quand je leur demande qui fera la mise en scène, elles me répondent, angéliques : «Un ange !...» Cette personne (on ne sait pas si c'est un ange mâle ou femelle) a accepté après une seule lecture de la pièce et, disent-elles, «le coup de foudre a été dans les deux sens».

**Hélène** : Allez-vous jouer dans votre pièce ?

**Patricia** : Ce n'est pas à nous de décider mais à la personne qui fera la mise en scène. Je n'ai jamais pensé jouer le rôle de Thérèse, depuis 15 ans que je la connais. Je l'aime et je veux simplement la présenter.

Patricia Nolin a 25 ans de métier, Odette Gagnon, 20. À elles deux, elles totalisent 45 ans, l'âge de Thérèse quand elle a com-

mencé sa vie de fondatrice.

**Hélène** : Mais n'est-ce pas difficile d'écrire en collaboration ?

**Odette** : C'est toujours difficile pour des femmes de collaborer, parce que les conditions, autour, ne le permettent souvent pas. On s'est connues en plein féminisme, il y a dix ans, et ce qui nous a réunies d'abord c'est qu'on avait des enfants à peu près du même âge. On avait donc les mêmes horaires et les mêmes disponibilités.

**Patricia** : J'ai toujours adoré l'écriture d'Odette, parce qu'elle réunit un souffle et une langue. Le mélange d'un *beat* d'ici, américain/français, avec une langue qui a de la grandeur, mais de la grandeur *groundée*.

**Odette** : Dès le départ, il a été entendu qu'on écrirait ensemble. On est en train de réaliser quelque chose que tout le monde dit impossible.

**Patricia** : On a Thérèse en commun, mais on a aussi dix ans d'amitié. On n'est pas là pour briser, mais pour continuer quelque chose. À force de travailler ensemble, on sait ce que l'autre pense avant même de la consulter.

**Odette** : En juin, la pièce sera prête. À partir de ce moment, il y aura presque un an de travail de production, ce qui ne se fait pratiquement plus en théâtre. On répète au maximum six semaines maintenant. Il va donc falloir que tout le monde *vire obsédé* comme nous !

**Hélène** : Allez-vous avoir des fonds pour la monter ?

**Patricia** : Le Seigneur y pourvoira !...

**Odette** : On ne s'inquiète pas, on est sûres d'en avoir quand ce sera le temps.

**Hélène** : Thérèse était-elle féministe ?

**Patricia** : Je ne dirais pas ça. Ça dépend de ce que tu entends par féministe. Je vais te répondre par la bouche de Thérèse : «Nous ne sommes pas si faciles à connaître, nous autres femmes...» ✕



Julia Lesage, Yvonne Klein, Joyce Mason et Christine Ross

# Quitter la marge

par Christine Ross

« **L**e virage artistique : place aux femmes ! — Bilan 85 ». Voilà le thème du colloque tenu à l'université Concordia les 1<sup>er</sup> et 2 mars derniers. Une table ronde, formée par Yvonne Klein, écrivaine<sup>1</sup>, Joyce Mason, rédactrice en chef du magazine torontois *Fuse* et membre du *Women's Cultural Building Collective* et Julia Lesage, cinéaste et vidéaste américaine, codirectrice de la revue *Jump Cut*, a été une occasion, entre autres, de discuter de la situation et des intérêts actuels des femmes artistes.

Courte et précise, une remarque d'Yvonne Klein annonce la couleur des interventions de la soirée : « Les femmes doivent devenir de la culture. Pour le moment, elles sont en dehors de la culture. » « Leur monde, explique-t-elle, est encore celui de la fiction ; elles ne se sont pas encore départies de leur identité patriarcale et elles créent des oeuvres n'exerçant que peu d'apport *signifiant* au monde officiel de l'art. Il y a de quoi relire la fameuse observation de Simone de Beauvoir, « On ne naît pas femme, on le devient ». Pour Klein, devenir femme au sens culturel peut être positif si cela implique une mise en échec de la culture mâle qui elle-même est *fiction*, fantaisie.

Constater que les femmes ne sont pas encore culture, c'est également cerner le statut actuel des femmes artistes, toujours en marge du circuit artistique d'exposition, de diffusion et de distribution des oeuvres d'art. En fait, Klein introduit la notion du pouvoir des femmes, une no-

tion centrale pour les participantes comme pour le public.

Joyce Mason remarque, elle, que les femmes artistes qui détiennent des postes de pouvoir, qui ont « réussi », ne cherchent pas nécessairement à promouvoir le travail de leurs consœurs. Il n'y a que les féministes à concevoir ainsi leurs postes. Cependant, ces quelques féministes au pouvoir gèrent habituellement des centres ou des revues parallèles à faible budget, engageant par conséquent des travailleuses bénévoles et sont quasi dépourvues de force de lobbying.

Mais Julia Lesage défend les centres parallèles, stipulant qu'en cinéma, par exemple, la forme des films hollywoodiens véhicule l'idéologie capitaliste et par ce fait, nuit nécessairement au contenu féministe.

## L'avenir de Powerhouse

Greffée à la question des centres alternatifs, la question d'audience préoccupe davantage Joyce Mason. Selon elle, les femmes artistes devraient d'abord s'interroger : « Qui voulons-nous rejoindre ? Et avant tout, pourquoi voulons-nous atteindre un plus large public ? Est-ce pour étendre notre ego ou pour dire vraiment quelque chose ? » Bref, analyser les raisons de leur création avant d'aborder les questions de forme ou de cible.

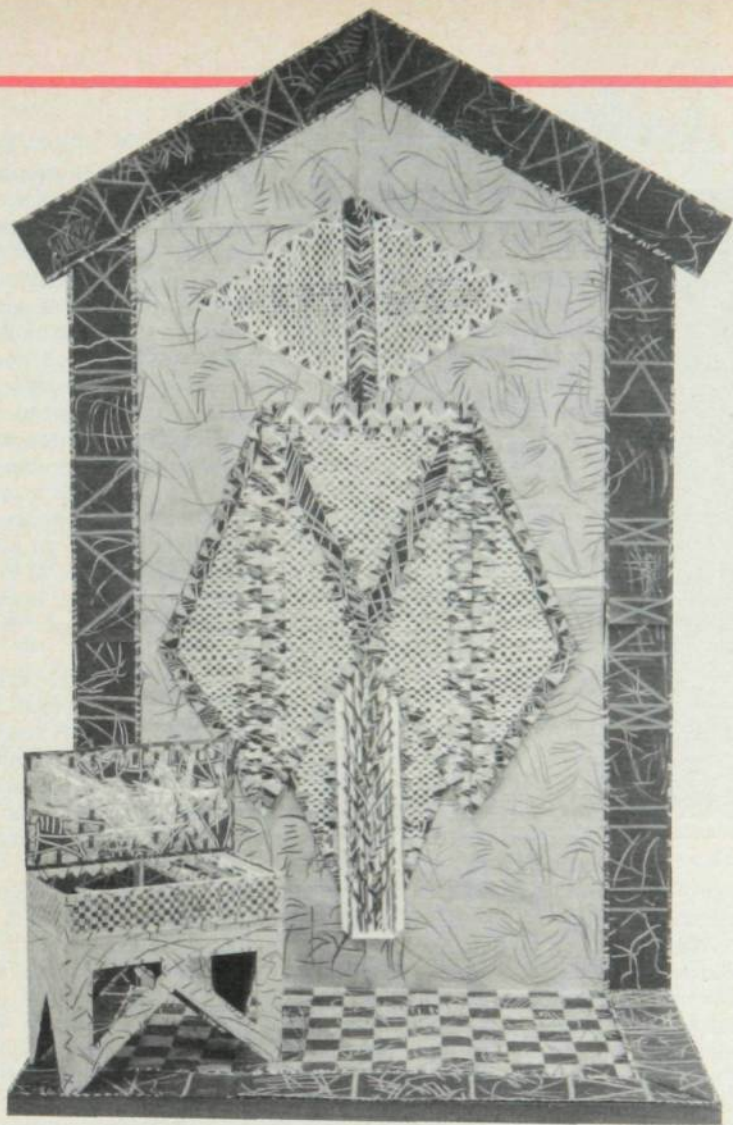
Toujours sur la problématique femme-pouvoir, Mason et Lesage (qui vient de produire une bande vidéo sur les Nicaraguayennes) nous rappellent trois faits pertinents : il n'y a pas que les femmes à être exclues du pouvoir, les Noir-e-s et les

citoyen-ne-s du Tiers-Monde le sont également ; ensuite, on est féministe pour s'affirmer et non pour affirmer le système ; enfin, le véritable socialisme ne peut être que féministe comme le véritable féminisme ne peut être que socialiste.

Ces rappels provoquent spontanément une petite enquête sur la popularité de la galerie *Powerhouse*, seul centre québécois d'exposition pour femmes. Quelles sont les artistes présentes intéressées à exposer à *Powerhouse* ? demande Mason. Peu de mains se lèvent. Une artiste explique sa réticence par l'absence de qualité de la majorité des expositions. On lui répond que cette irrégularité n'est pas spécifique à *Powerhouse* mais caractérise l'ensemble des galeries parallèles.

La photographe Judith Crawley clôture le débat en arguant que la suspicion face à *Powerhouse* découle possiblement de son absence d'engagement politique. Le lieu est-il devenu un simple *espace* d'exposition, sans programme d'animation et d'éducation ? Le débat semble urgent : pour plusieurs, *Powerhouse* n'est plus au centre de la création des femmes et par conséquent ne semble pas pouvoir devenir culture, pour reprendre le mot d'Yvonne Klein. Car, ce colloque le démontre encore, l'activité créatrice des femmes implique autant le contenu que le contenant : imaginaire, argent, parole et espace sont des champs interdépendants. ✕

1/ Yvonne Klein a traduit récemment *Le tryptique lesbien* de Jovette Marchessault.



Lise Landry

# Un art qui en dit long

par Rose-Marie Arbour

**L**e savoir des femmes est le propos fondamental de l'artiste québécoise Lise Landry, et sa récente exposition à Montréal<sup>1</sup> questionnait la place laissée à ce savoir dans l'histoire des arts visuels. Diplômée de l'École des beaux-arts de Montréal en 1962, Lise Landry s'est assez rapidement détachée, après quelques tentatives pour s'y intégrer, des courants dominants en arts visuels et de leurs lieux institutionnels de diffusion.

Optant pour une marginalité souvent conflictuelle, elle a plutôt participé à des événements contestataires et hautement politisés, comme la vitrine conçue par le

groupe Mauve, lors de l'exposition *Mont-réal + ou -*, au Musée des beaux-arts en 1972. Dans sa production, elle a d'abord choisi les petits formats, avec des outils et médias jugés mineurs : dessin sur papier, crayons de couleurs, etc. Pendant plus de dix ans, ses œuvres n'ont été connues que de quelques proches et ami-e-s, hors du champ artistique montréalais.

Or, depuis le début des années 80, Lise Landry a présenté des expositions solo et collaboré à des expositions de groupe, dont certaines itinérantes à travers le Canada. Celle de mars dernier, à Montréal, témoignait d'une maîtrise consommée de ses moyens picturaux. Et, en utilisant de grands formats, qui tendaient à se faire

environnementaux, à s'installer dans l'espace plutôt qu'à se limiter aux murs, elle se posait encore à contre-courant, à un moment où la peinture, de nouveau à la mode, revient à des formats de chevalet. Fuit-elle l'histoire ? L'ignore-t-elle ?

Sur le plan pictural, elle chevauche en fait des domaines dits irréconciliables de nature : l'art et la tradition des femmes, en couture, en broderie et, plus largement, en décoration. Et l'étonnement saisit les visiteuses et les visiteurs devant sa technique, qui intègre dessin, assemblage, découpage, taillage, couture, broderie, tissage.

De surcroît, cette technique n'a pas perdu en chemin les réalités dont elle est issue. Au contraire, elle les ramène à la lumière, en reprenant d'anciens procédés qui, par leur potentiel et leur richesse matérielle, rejoignent les nouveaux « supports » proposés par l'art actuel. Mais le propos pictural n'exclut pas le propos féministe : la structure matérielle des œuvres renvoie au travail manuel des couturières ; les titres, les accessoires (masques, tables, petits objets, tombeau) apportent une signification supplémentaire au sens des œuvres. Les grands dessins faits de papiers découpés et tressés, cousus, lacés, ont une allure majestueuse et quasi rituelle.

Les œuvres de Lise Landry illustrent bien la tension entre l'art et le féminisme et montrent comment cette tension produit une esthétique avec laquelle le champ artistique québécois, montréalais plus particulièrement, doit dorénavant composer. Après bien des polémiques, sinon des mises en accusation d'un art féministe ou même féminin, de telles pratiques ne sont toujours pas « légitimées ». À partir du moment où une artiste introduit des éléments plastiques ou picturaux, iconographiques ou symboliques qui évoquent soit son identité, soit une culture évidemment féminine, l'intérêt d'une grande partie du public tombe.

Au Québec, la question des femmes n'a jamais pu percer le champ artistique défini d'abord au masculin ; peu de femmes ont pu faire accepter un contenu féministe, alors même que leur travail formel pouvait être accepté, au nom des problématiques formelles de l'heure. Cela indique un grand malaise : la majorité des artistes éprouvent une difficulté quasi insurmontable à inclure des traditions étrangères au système artistique en place. Qui plus est des traditions féminines, ou de tout contenu qui révèle la position sociale de l'auteur-e. Il y a là, toujours, une dimension intolérable pour celles et ceux qui nient encore que l'art ait un contenu.

1/ À la galerie Michel Tétrault, 4260, rue Saint-Denis, en mars 1985.



Julie Stanton

## Livres

### La transparence des sexes

À *vouloir vaincre l'absence*, Julie Stanton, poèmes, Éd. l'Hexagone, Montréal, 1984, 60 p.

Du 25 juin au 15 février, des dates inscrites hors du temps, en tête des poèmes à lire ; on croirait un journal intime. Jours d'impatience ou de vertige : c'est une vie d'amour qui se trame entre un homme, une femme, entre eux deux.

D'elle qui écrit, d'elle qui dit, qui voit l'autre, il y a les mots comme gage : «... le piège et le rapt/ de l'amour qui supprime l'amour à même le chaud/ d'un désir à double tour». De lui,

nous savons ce qu'elle en dit, de lui nous savons tout, ne savons rien. Car, à *vouloir vaincre l'absence*, s'inventent parfois des liens qui ponctuent les heures «des chercheurs d'or et d'étreintes».

Écrire «au bord des cils comme des reflets», au fil du temps et sur soixante pages, cette suite poétique se fait chantre d'un amour fervent, souvent violent, délicatement érotique mais aussi muet, lourd de silencieuse solitude. L'homme ne parle, ne partage pas ; elle seule semble se souvenir. Alors, comme aimer ne survit pas seul, le regard se tourne vers le monde et ses soifs, ses guerres et ses maux. Au loin, Dakar et l'image de lèvres vermeilles. Écrire prend donc ici toute son étendue, toute sa beauté d'être «si près de la transparence des sexes».

ANNE-MARIE ALONZO

### Le corps du délit

*Histoire d'Omay*, Nancy Huston, roman, Éd. du Seuil, coll. «Fiction et Cie», Paris, 1985, 185 p.

Je viens de terminer un des plus beaux livres qu'il m'ait été donné de lire depuis un bon moment. Un livre prenant, un livre bouleversant, obsédant. Je n'aurais pas été prête à en parler maintenant, mais je le fais quand même pour que vous puissiez rencontrer ce livre personnellement le plus rapidement possible. Lisez-le. Je vais le relire, et on en reparlera ensemble plus tard. Ce livre n'aura jamais d'âge, jamais de lieu, parce qu'il est écrit bien au-delà de l'anecdote.

Pourtant, le point de départ d'*Histoire d'Omay* est un événement réel : le viol d'une femme et le procès qui s'ensuit. L'agression, la haine à bout portant viennent d'être banalisées. La pratique froide et le langage des juristes continuent l'agression, le viol se multiplie. On regarde la «plaignante» avec un doute, même dans son entourage. C'est l'escalade du doute. On scrute plus en profondeur la vie de la «plaignante» que celle du ou des violeurs. Scénario connu. Particulièrement quand la «plaignante», la femme qui se plaint, n'a pas une vie irréprochable, n'a pas une vie «au niveau». Dans le passé, elle a déjà démontré des difficultés de lecture du réel. Elle a dit et fait des choses bizarres, comme se faire laver la tête sous la pluie. Et elle riait. Alors... aurait-elle en plus aimé des femmes ? N'aurait-elle pas eu une enfance qui n'entre pas dans les critères d'une enfance sans histoire ?

Toutes les femmes connaissent cette histoire, peu importe laquelle elles savent. Mais le

génie de Nancy Huston est dans l'écriture de cette histoire. Elle va voir dans le corps et l'imaginaire de cette femme, qui est le sien aussi, qui est le nôtre. Elle descend très loin, sans balises. C'est non seulement un livre très intelligent dans sa forme et sa structure, mais sensible aussi. Courageux. On ne fréquente pas impunément ce genre d'abîme. Cruel aussi. Un livre cruel parce qu'il fait vivre sans maquillage les acteurs et les actrices autour de ce drame dont on sait qu'il n'aura pas de fin : la mère, le père, les ami-e-s, amante et amant. *L'entourage* : la serre chaude, l'humus.

On ne sait pas si l'auteure a connu personnellement la victime. On ne sait pas non plus si elle a suivi le procès jour après jour comme il nous semble. Peu importe. Dans la fiction, l'histoire est encore plus réelle. Et malgré le contenu qui saigne, l'écriture et la forme sont une joie. L'auteure fait son propre procès, elle reprend de vieux dictons vides de sens et les fait cracher leur véritable propos, comme les expressions «perdre le nord» et «il n'y a pas de fumée sans feu». Elle reprend aussi épisodiquement les modes d'emploi qu'on sert aux femmes pour éviter qu'elles soient attaquées. Et toutes ces trames sont intégrées, font partie du corps du récit. Du corps du délit.

Dans le texte de présentation à l'endos du livre, Nancy Huston raconte que cette histoire lui «brûlait la tête depuis quelques années». Et elle ajoute : «Je n'en suis pas sortie indemne, mais, à vrai dire, je souhaite que vous non plus, vous n'en sortiez pas indemne.» C'est remarquablement réussi.

HÉLÈNE PEDNEAULT

Photo : Jean Cossette

*L'Androgyne*

livres et revues pour gais et lesbiennes  
grand choix de littérature féministe  
ouvert le dimanche

3642 boul. St-Laurent  
2<sup>e</sup> étage  
Montreal, Quebec H2X 2V4  
842-4765

### Les Films du Crépuscule vous propose des films pour les regroupements et associations de FEMMES

dont : Depuis que le monde est monde - L'entraînement des femmes - Un homme, un vrai - Plus qu'imparfait - Plusieurs tombent en amour - La Cuisine rouge - C'est comme une peine d'amour...

4503, St-Denis, Montréal, H2J 2L4, 849-2477

## L'Euguélonne de poche

Bonne idée des éditions Stanké : reprendre en livre de poche une soixantaine de classiques québécois, dont (presque) tout Gabrielle Roy et Marie-Claire Blais. À commencer par *L'Euguélonne*, de Louky Bersianik, une oeuvre majeure de la littérature et du féminisme d'ici. Collection 10/10, 5,95 \$.

## Les dessous de l'âge d'or

*La ménopause*, Winnifred Berg Cutler, Celso-Ramon Garcia, David A. Edwards, Éd. Stanké, 1984.

On a publié sur elle plusieurs livres, véhiculant pour la plupart les préjugés courants : la ménopause y est le plus souvent amoindrie, sinon niée, ou en en discute avec paternalisme quand on ne la ridiculise pas. La ménopause, souvent arbitrairement fixée à 50 ans, est un phénomène relativement récent : c'est au fur et à mesure que leur espérance de vie s'est allongée que les femmes ont eu à affronter non seulement l'arrêt des règles mais le *climatère*, qui englobe la pré-

ménopause, la ménopause et la postménopause, toute une période plus ou moins longue, avec des problèmes plus ou moins aigus.

Dans la préface, Josette Ghedin-Stanké dit justement : «Savoir c'est déjà pouvoir». Or, ce livre est un résumé valable mais incomplet des problèmes des femmes à la ménopause. On y parle des malaises les plus connus, comme les bouffées de chaleur, mais on n'y fait pas le tour de la question, comme dans *La ménopause effacée* d'Anne Denard-Toulet (Éditions Laffont). Le mérite des auteur-e-s est toutefois de présenter un point de vue nuancé sur l'hormonothérapie, tout en la favorisant, et de plaider la conservation de l'utérus et des ovaires, contrairement à la tendance actuelle aux États-Unis et au Canada, où on en fait l'ablation à tout propos, sous prétexte que ces organes deviennent à la ménopause inutiles et nuisibles. Pourtant, des études récentes démontrent que les ovaires, en plus de servir à la procréation, protègent les femmes de l'infarctus du myocarde, entre autres.

Finalement, je suggère ce livre aux femmes qui s'interrogent sur

la ménopause : elles y trouveront une approche et une mise en garde dénuée de paternalisme.

RAYMONDE LORRAIN

## La vague de mars

*Arcade*, n° 8, «Femmes d'écritures», et n° 9, «Rêves et fantasmes», Montréal, octobre 1984 et février 1985, 69 et 95 p.

*Vlasta*, n° 3, «Fictions utopies amazoniennes», Paris, hiver 1984, 124 p.

*Possibles*, vol. 9, n° 2, «... Et les femmes», Montréal, mars-avril 1985, 187 p.

Je trouve dommage que les mois de mars n'arrivent qu'une fois l'an, et quand je dis *les* mois de mars, je précise : chaque revue, chaque association, chaque groupe ou regroupement, certaines maisons d'édition, etc. célèbrent (ou profitent de, tout dépend du point de vue) le mois des femmes à leur façon. Cela donne du bon et... mais tout ne peut être de bon goût.

Cela dit, trois revues nous ont envoyés des numéros à lire. Deux d'entre elles, *Arcade* et *Vlasta*, sont dirigées par des collectifs de femmes et se veulent, la première «un lieu d'écriture au féminin», et l'autre, un lieu de «fictions utopies amazoniennes» et lesbiennes. *Arcade* propose dans ses n° 8 et 9, une avalanche incroyable de noms de femmes participantes. Le n° 8, intitulé *Femmes d'écritures*, a une photo d'Anaïs Nin en couverture. Premier numéro se consacrant à l'écriture (exclusive) des femmes, on y trouve des fictions théoriques de Louise Cotnoir, Louise Dupré, Danielle Fournier, Lise Gauvin et de la directrice de la galerie Aubes, Annie Molin-Vasseur. Une première section au titre emprunté à Hélène Cixous, «La venue à l'écriture», propose des textes de nouvelles arrivées, nées d'un atelier d'écriture (comme ceux que Yolande Villemaire anime depuis des années et dont la directrice d'*Arcade*, Claudine Bertrand, a déjà fait partie) qui s'est donné vie au café La Chaconne en mai 84. Ces «filles d'Anaïs» écrivent comme on commence à écrire, des poésies souvent adolescentes, timides. En deuxième partie, les textes des aînées repêchent un peu la mièvrerie du début et c'est heureux, car on ne peut (ne doit ?) publier, même en revue,

les textes de qui n'est pas encore arrivé-e en écriture, femme ou pas.

Le n° 9 d'*Arcade*, «Rêves et fantasmes», a retenu 26 femmes, de toutes générations et de toutes tendances, de Louky Bersianik, Dominique Blondeau à Célyne Fortin, Suzanne Jacob, Julie Stanton ou Janou St-Denis, en plus d'une entrevue avec la réalisatrice Léa Pool.

*Vlasta*, dans son numéro 3, retient, en plus d'Européennes et d'Américaines, la participation de Nicole Brossard, Germaine Beaulieu, Myriam Fougère, Marie Lafleur et Micheline Grimard-Leduc. Des commentaires sur des pièces rendant hommage à Violette Leduc, Gertrude Stein, des commentaires sur les livres (boudés par les médias) de Mara et d'Hélène Cixous. Un texte émouvant mais trop court sur le décès de l'activiste et féministe Barbara Deming. Des photos, des fictions, des dires de femmes lesbiennes rigoureuses dans leur recherche intellectuelle, artistique et politique.

*Possibles* avait aussi remis son numéro de mars (comme la *Nbj* d'ailleurs, qui a étrangement donné à son numéro *femme* le titre provocateur de *Party mixte*) entre les mains de femmes. Ce n'est pas la première fois que Lise Gauvin sollicite des auteures et l'expérience est généralement heureuse... *Et les femmes* laisse planer une certaine incertitude. *Et les femmes*, quoi ? aurait-on envie de dire. *Possibles* n'est pas, à prime abord, une revue essentiellement littéraire ; on trouve donc dans ce numéro des fictions, quelques théories mais aussi une table ronde avec des artistes dont la photographe Raymonde April et la sculpteure Francine Larivée.

Il n'est pas toujours facile de trouver les revues (comme la plupart des livres québécois d'ailleurs) en librairie. Le moyen le plus sûr est de s'abonner ou... d'exiger du libraire qu'il les commande.

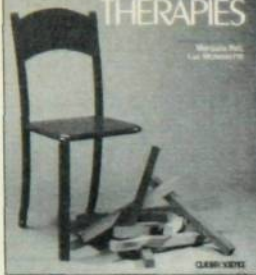
ANNE-MARIE ALONZO

## Thérapies à vendre

*Guide des nouvelles thérapies*, Marquita Riel, Luc Morissette, Éd. Québec Science, Québec, 1984, 281 p.

Le livre rejoindra peut-être





d'avantage les femmes<sup>1</sup> car elles représentent la majeure partie de la clientèle des thérapeutes : de valium en thérapie et de thérapie en thérapie. La prolifération galopante des nouvelles thérapies en fait un bien de consommation au même titre que les autres, c'est-à-dire un bien à vendre. Marquita Riel souligne cet aspect du phénomène dans son article en début de volume.

Une trentaine de psychologues et de spécialistes se partagent la description des théories qu'ils et elles ont choisi de privilégier dans la pratique. Vingt-six thérapies différentes, de la bio-imagerie à la sexothérapie, en passant par l'acupuncture. Certaines approches ont été écartées d'emblée pour des raisons obscures (sous prétexte que d'autres ouvrages en auraient traité abondamment) : les thérapies fami-

liale, féministe, et l'approche par l'utilisation des drogues hallucinogènes.

Dans l'ensemble, des textes très techniques frôlant souvent l'ésotérisme. Le discours s'adresse davantage à des étudiants en psycho qu'au profane qui risque d'être déçu d'avoir à patauger dans le jargon des «psy». Il y a fort à parier que le choix de la consommatrice sera plus problématique encore après la lecture de ce guide.

Il y a, Dieu merci, les textes de Marquita Riel, sociologue et professeure à l'UQAM. Notamment, un «guide à l'usage du futur participant» qui replace le phénomène dans ce qu'il a d'individuel comme démarche. Riel seule répond aux questions que se pose le public non spécialisé : pourquoi aller en thérapie, quel choix faire et comment. Aussi, un témoignage poétique touchant, mais peu encourageant, d'une ex-patiente/cliente.

Chaque auteur-e fournit une bibliographie qui permettra sans doute à la lectrice d'orienter ses recherches vers des ouvrages plus accessibles et plus pratiques. En fait, cette parution était

attendue et devait répondre à un besoin toujours grandissant chez les «consommateurs de la santé» qui ne savent plus à quel espoir se vouer. Le livre est bien fait, intéressant, mais ne remplit pas toutes ses promesses.

CÉLINE POULIN

1/ Est-ce pour cette raison que l'éditeur a cru bon d'ajouter une note au début comme quoi «le générique masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte»? Il eut été préférable de ne pas mettre en évidence cette impasse grammaticale!

## Brièvement, livres récents

*Le lumineux destin d'Alexandra David-Neel*, de Jean Chalon. Librairie académique Perrin, Paris, 1985.

Par l'auteur du *Portrait d'une séductrice*, la vie d'une femme étonnante, morte à 101 ans, première Occidentale à avoir pénétré à Lhassa, haut lieu spirituel du Tibet. Mystique et féministe, initiée et journaliste, «la tête dans les nuages, les pieds

sur terre», comme on a dit d'elle, une femme moderne, libre (voir LVR, novembre 1984).

*Zut, on a encore oublié madame Freud...*, de Françoise Xenakis. Éd. Lattès, Paris, 1985.

Être madame Marx, Freud, Hugo, Mahler ou Socrate n'est pas de tout repos. Par le biais de biographies semi-imaginaires, Françoise Xenakis dénonce cette situation à l'ombre, qui a longtemps été notre sort et qui peut encore être tentante quand c'est pour partager la vie d'un génie ou, plus modestement, d'un créateur.

*La légende de Bloodsmoor*, de Joyce Carol Oates. Éd. Stock, Paris, 1985.

Par l'une des plus grandes écrivaines américaines, son dernier roman qui retrace le destin de cinq soeurs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : l'une devient médium, l'autre, un homme, etc. Proche d'une certaine littérature sud-américaine, un univers baroque, mi-réaliste, mi-fantastique. Bref, un très beau livre pour celles qui les aiment de 500 pages et plus.

YOLANDE MARTEL

## We See Things Differently

At **Briarpatch** magazine, we say things a little differently than most of the mass media. That's because we see things a little differently.

We don't believe women's fight for equality has been won. That's why **Briarpatch** is currently running a six-part feature on women's issues called, *Women's Voices, Women's Truths*. Immigrant women on the prairies, women on the hustings, and sexism in the arts are some of the topics this series will cover.

So if you're looking for a change, or if you're looking for a challenge, we hope you'll look west to **Briarpatch**. Subscribe today.

Subscription rates: \$43/3 years,  
\$30/2 years, \$17/one year.  
Make cheques payable to:  
**Briarpatch** magazine,  
2138 McIntyre Street,  
Regina, Sask. S4P 2R7



The  
*Highlands Inn*



### PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et avec chambre de bain privée, des salles communes spacieuses... tout est là pour créer une atmosphère calme et agréable. Nous avons aussi une piscine, des kilomètres de pistes en montagne, du golf, du tennis, des marchands d'antiquités à proximité...

Cette année, prenez rendez-vous avec la montagne.

**Aubergistes :** Judith Hall  
Grace Newman  
**P.O. Box 118 U**  
**Valley View Lane**  
**Bethlehem, N H 03574**  
**(603) 869-3978**





Desperately Seeking Susan : Rosanna Arquette and Madonna

# Cinéma

## Humour vert lime

*Desperately Seeking Susan*, un film de Susan Seidelman, scénario de Leora Barish, avec Madonna et Rosanna Arquette. Produit par Sarah Pillsbury et Midge Sanford, États-Unis, 1985.

Elle promène dans New York ses 95 bracelets, ses bottines brillantes et sa nonchalance de jeune voyou. Elle hait le ronron de la vie rangée : ses amours avec Jim, le musicien, ne peuvent qu'être compliquées. Ils communiquent par les petites annonces personnelles d'un quotidien. Voilà pour Susan. Quant à Roberta, vous avez peut-être une cousine qui lui ressemble, sortie tout droit d'un conte de fées, version *american dream*. Elle commence à se laisser des mondanités susceptibles de mousser les affaires de son mari. Et sous le séchoir de sa coiffeuse, alors qu'elle suit dans le journal les amours de deux curieux inconnus, Roberta décide d'aller au rendez-vous fixé par Jim. Juste pour voir... C'est là qu'elle trébuche et tombe à pieds joints dans la grande aventure.

Le scénario, qui jusqu'ici

s'était alourdi dans la mise en place des personnages, commence à débouler. L'intrigue ne se raconte pas. Sachez que c'est hilarant, rafraîchissant et moderne. Ainsi, la maison tout confort de Roberta se noie dans les rose pastel (toujours coordonnés) et les équipements dernier cri : four et rôtissoire branchés sur ordinateur, livre de recettes parlant qui, sur un écran, casse les oeufs en même temps que Roberta (ou c'est plutôt l'inverse !), frigo bien garni où, dans les coups durs, chacun-e laisse aller sa boulimie.

Susan, elle, fume, boit, et se gave de *Cheez Doodles*. Le temps du granola est révolu. L'humour et la modernité se conjuguent autant dans le sujet que dans le ton et la texture du film. Des éclairages oscillant entre le mauve et le vert lime colorent le Lower East Side où Susan déambule en décolleté et dentelle noire sans se laisser désarçonner par le harcèlement. Une assurance qui n'est pas sans rappeler l'héroïne de *Stranger than Paradise* (le désespoir en moins). Ces milieux sont dépeints avec tendresse et on comprend la fascination qu'exerce cette liberté extravagante sur Roberta, qui a toujours à la bouche le mot *Sorry*.

Le public est jeune et rit de bon coeur. Particulièrement lorsque le mari de Roberta est forcé d'admettre qu'il a vécu avec une femme sans la connaître : « Comment peux-tu affirmer qu'elle n'est pas lesbienne, lui dit sa soeur, tu ne savais même pas qu'elle était prostituée ! » Et ce qui fait rire alors, ce n'est pas l'allusion au lesbianisme, mais bien l'ahurissement du mari «straight».

Bien sûr, c'est gros. Et certains gags tombent à plat. Mais l'humour questionne habilement les représentations figées de la sexualité et du couple. Les comédiens-ne-s sont irrésistibles ; particulièrement Madonna, beaucoup plus surprenante, parce que moins stéréotypée, que dans ses vidéo-clips. Écrit, réalisé et produit par des femmes, *Desperately Seeking Susan* est un bien agréable divertissement.

DIANE POITRAS

## Silence, elles tournent,

Festival *Silence, elles tournent*, à Montréal, au cinéma de la Place Guy-Favreau et à la Cinémathèque québécoise, du 6 au 16 juin.

«Le propos des femmes cinéastes s'éloigne de plus en plus de l'hyperréalisme. Non seulement, elles ne se cantonnent plus dans le documentaire, mais leurs fictions mêmes cherchent moins à se rattacher à des problématiques collées au réel ; elles s'ouvrent sur l'imaginaire.» C'est ainsi que Louise Martin et Lynda Soucy, organisatrices du festival *Silence, elles tournent*, résumaient en avril dernier ce qu'elles ont vu au 7<sup>e</sup> Festival international de films de femmes de Créteil (ex-Sceaux).

Le festival *Silence, elles tournent* rendra hommage à Mai Zetterling (en présence de la réalisatrice)

) dont on montrera cinq longs métrages incluant son récent *Scrubbers*, un film très dur, semble-t-il, sur les adolescentes en milieu carcéral. À surveiller aussi : *Les premiers pas*, de Jutta Bruckner ; *The Gold Diggers*, de Sally Potter ; *The Ascend* de Larissa Sheptiko, un film grandiose qui a remporté un Ours d'or au Festival de Berlin 1977.

Personnellement, je serai curieuse de voir *Wanda* de Barbara Loden, les films de Jeanne Labrune, réalisatrice française, qui, à ma connaissance, n'ont pas été présentés à Montréal, et *Samba de la création du monde* de la Brésilienne Vera de Figueiro (primé à Venise 1984), «... un opéra samba où se confondent carnaval, mythes du Candomble et philosophie Nago».



Nez, gorge, oreilles

Dans la sélection vidéo (faite en collaboration avec Vidéo Femmes), on pourra revoir *Les Tatouages de la mémoire* de Helen Doyle, *On fait toutes du show business*, de Vidéo Femmes, *La différence n'a pas d'importance*, de Stella Goulet et Daniel Guy, *Hell d'Ardèle Lister* (une Canadienne qui habite aujourd'hui New York), *Heroic Definitions*, de la Canadienne Sara Diamond et *Nez, gorge, oreille*, d'Elsa Cayo.

Au moment où j'ai rencontré les organisatrices, plusieurs titres restaient à confirmer. Mais elles nous promettent des surprises. Un événement, donc, à ne pas manquer.

DIANE POITRAS

# La Crêperie Québécoise

« Une atmosphère de détente où vous dégusterez les crêpes les plus légères et les plus délicieuses ! »

« La meilleure crêperie » — André Robert

1775 St. Hubert, Montréal (Métro Berri) 521-8362

**Fins Connaisseurs**

**le choix!**

cafés, thés, épices, tisanes, miel et accessoires. livraison sur demande. 354, de Castelneau est Montréal 1P9 H2R 1P9 (514) 276-5526 sans but lucratif.

**Fins Connaisseurs**

# Théâtre

## Petites et grandes guerres

*Nature morte* d'Emily Mann, au Théâtre de Quat'sous à Montréal, avril 1985.

Avec *Nature morte*, j'aurai vu presque tous les spectacles du Quat'sous cette saison. J'ai déjà parlé d'*Aurore*, *l'enfant martyre* et de *Circulations* mais pas de *Théâtre 85*, car nos délais ne le permettaient pas. Dommage, parce que j'aurais au moins voulu dire que cette reprise et refonte du film de Pier Paolo Pasolini est sans doute le show le plus érotique que j'aie pu voir (quoique au moins un critique masculin ait affirmé le contraire)... Comme je considère que le futur appartient à l'érotisme (puisque le présent appartient à la pornographie), j'apprécie toutes ces tentatives, même si nous ne sommes apparemment pas prêt-e-s à nous entendre sur les définitions. Tout ça pour dire que le répertoire du Quat'sous m'impressionne de plus en plus (Louise Latraverse y serait-elle pour quelque chose ?) et le dernier spectacle ne vient que renforcer cette impression.

Traduit de l'américain, *Nature morte* (*Still Life*) se présente comme un documentaire, composé d'extraits d'entrevues sur la violence aux États-Unis. Trois monologues se complètent et s'entrecroisent : celui d'un jeune homme qui n'est jamais vraiment revenu du Vietnam, celui de sa femme – qu'il bat, qui ne comprend plus rien et se réfugie dans la grossesse – et celui de sa maîtresse, femme d'une quarantaine d'années qui, elle, comprend, philosophe sur la violence et s'affiche féministe : «Voici donc l'horreur d'une grande guerre mise en parallèle avec celles, plus intimes, qu'on appelle «guerres domestiques», dit le dépliant publicitaire.

Si ce spectacle n'est pas très prenant au niveau dramatique (il n'y a pas d'évolution comme telle, pas d'interaction entre les personnages), il l'est dans ses propos. La prise directe sur la réalité permet de dépasser la simple dénonciation de la guerre à grande ou à petite échelle.



*Nature morte* : Hélène Mercier, Michèle Deslauriers

Nous allons de la misère affective de Mark, pour qui le combat est «érotisant», à celle de sa femme, qui le déteste de plus en plus, à celle de Nadine, au regard à la fois cynique et clairvoyant. C'est Nadine, à mon avis, qui fait le spectacle, qui en est le clou (et Michèle Deslauriers est excellente dans le rôle), car elle amène toutes les nuances par ses propos discordants ou provocants : «Je comprends Mark. J'aurais fait la même chose à sa place.»

«Un plaidoyer pour un interrogatoire sur les autres et sur soi, une tentative de compréhension de notre propre violence et l'espoir que, par cette compréhension, on puisse un jour – comme le dit Nadine – se protéger et faire surface», voilà tout ce que promet *Nature morte*.

FRANCINE PELLETIER

## La dépression et l'euphorie

*Je t'embrasse Sylvia*, de Rose Leiman Goldemberg, d'après la correspondance de Sylvia Plath, éditée par Aurelia Schober Plath sous le titre de *Letters Home*. Traduction : Rosemarie Bélisle. Mise en scène : Michelle Rossignol. Avec Huguette Oigny et Christiane Proulx. Au Café de la Place des arts en avril.

Je ne serai pas objective (l'est-on jamais), je ne puis l'être. J'ai sangloté ce soir-là, sans honte et avec bruit, moi qui ne pleure jamais au théâtre.

*Letters Home*, jouée d'abord à l'atelier de l'American Place Theatre de New York, s'est vue rapidement produite à Londres, en Australie, en Israël, au Danemark, en Norvège et en Grèce. Le Théâtre de Paris reprit la pièce en 1984 avec, dans les rôles titres, Delphine et Corélie Seyrig. À Montréal, ce sont Huguette Oigny et Christiane Proulx qui

jouent avec un tel enthousiasme, une telle vitalité, puis une telle retenue, une telle pudeur que c'en est douloureux. On rit, bien entendu, au début, vers le milieu et aussi, un peu, à la fin. On vit d'un bord avec le récit d'Aurélia, la mère, seule survivante de cette tragédie à deux, et de l'autre avec Sylvia, la fille, poète de génie, dépressive et suicidaire.

La pièce se situe après la mort de Sylvia, la pièce se joue pourtant pendant la vie tumultueuse de Sylvia Plath, alors qu'elle écrit près de 700 lettres à sa famille, à sa mère surtout. Assises donc, chacune sur son fauteuil, se lisant, se parlant, se touchant peu, ces deux femmes sont amies, parentes, complices aussi

bien sûr. Et si la poète vit la mort de si près qu'elle la frôle, elle peut être gaie, enjouée, emballée au point où l'irréparable semble imminent car la dépression peut aussi être euphorique !

C'est une pièce par correspondance que *Je t'embrasse Sylvia*, une pièce-mémoires d'une jeune fille peu rangée, le testament d'une femme éprise d'écriture plus que de vie et que ses ambitions et ses rêves ont fini par achever. Sylvia Plath ne pouvait être à la fois poète, journaliste, mère de deux enfants et épouse d'un homme de lettres brillant qu'elle idolâtrait. Elle avait besoin d'espace, de temps, d'amour et d'argent. Elle voulait écrire. Et se sentir aimée. C'est tout.

*Je t'embrasse Sylvia* (le titre de la traduction ne rend pas justice à la pièce) a des longueurs, de petites longueurs qui font traîner le rythme par ailleurs enlevé d'un texte qui aurait pu être trop statique, mais la mise en scène astucieuse, le raffinement et l'élégance du jeu de Huguette Oigny et la ferveur passionnée de celui de Christiane Proulx ont fait que j'ai beaucoup aimé ce soir-là au Café de la Place.

ANNE-MARIE ALONZO

**LES FUTONS DE**

**FUTONIA**

INC.

220 Laurier Ouest, Montréal 270 8175  
370 Duluth Est, Montréal 843 4739

## Cinéma

### Films de femmes

Au Cinéma Parallèle, du 31 mai au 6 juin : *La femme de l'hôtel* de Léa Pool, à 19 h 30 et du 14 au 20 juin *Sonatine* de Micheline Lanctôt, à 19 h 30.

## Théâtre

### Couple ouvert

Les jeux du couple qui tente de vivre différentes aventures ou passions... ailleurs. Une pièce de Dario Fo, avec Pauline Martin et Gaston Lepage, mise en scène de René-Richard Cyr, au Théâtre de Quat'sous, 100, av. des Pins est, du 7 mai au 8 juin. Du mardi au vendredi à 20 h, le samedi à 19 h et 21 h. Réservations : 845-7277 ou 845-7278.

### Rétrospective

Le Théâtre de la Veillée

propose une rétrospective de ses cinq dernières créations : *Till l'espiègle*, *Le journal de Nijinski*, *L'idio*, *Miracle de la rose*, *Carmen Jolin chante...*, et un nouveau spectacle : *Dans le petit manoir*, d'Ignace Witkiewicz. Théâtre de la Veillée, 1371, rue Ontario est, du 21 mai au 8 juin. Renseignements et réservations : 526-6582.

### Trio

Trio, ou le monde imaginaire, tendre et féroce de Léonor, Amanda et Esther... avec Monique Miller, Hélène Loisselle et Angèle Coutu, une pièce de Kado Kostzer, mise en scène par Alexandre Hausvater. Au Café de la Place, Place des arts, du 1<sup>er</sup> mai au 15 juin. Réservations : 842-2112.

### Tango argentino

Le vrai tango de Buenos Aires, joué, chanté, dansé par 30 artistes argentins, un

spectacle qui a fait des malheurs à Paris, Rome, Venise, Milan... À la salle Wilfrid-Pelletier, Place des arts, les 12, 13, 14 et 15 juin prochains à 20 h. (le 15 à 19 h) Pour réservations : 842-2112.

### La petite bougraisse

Le Théâtre de la Dame de coeur propose une formule originale : «Les rendez-vous de chez nous», d'une journée complète comprenant une animation, un repas chaud, la reprise de *La petite bougraisse*, interprétée par France La Bonté - à 19 h 30, et un spectacle son et lumière avec marionnettes géantes : *L'île de Rès*, de Richard Blackburn. Du 19 juin au 1<sup>er</sup> septembre, au Théâtre de la Dame de coeur, 611, rang de la Carrière, C.P. 39, Upton J0H 2E0.

### Alliage poétique

Spectacle poético-musical monté par trois femmes, avec Geneviève Castre, auteure de *Mots silencieux* accompagnée par Claude Charbonneau à la guitare et Marcel Rivard au piano, les 6 et 7 juin à 20 h, au Centre d'essai de l'Université de Montréal, 2350, Édouard-Montpetit. Billets en vente au café Haut-Pluriel, 935, rue Duluth est.

## Expositions

### Ramsès II

L'exposition, regroupant 80 trésors de l'époque d'un des plus grands pharaons de l'Égypte ancienne, sera présentée du 1<sup>er</sup> juin au 29 septembre au Palais de la civilisation de Montréal, ancien pavillon de la France à l'Expo. Billets en vente Place des arts, près du bureau de renseignements de la Place Ville-Marie, aux comptoirs Ticketron et services Téléttron.

### Cent jours d'art contemporain

Le Centre international d'art contemporain organise ces 100 jours Montréal 85 en trois volets : 1/ l'exposition *Aurora Borealis* regroupant 31 artistes canadiens, 2/ un programme d'animation (films, perfor-

mances, spectacles de danse et de musique actuelles, etc.) 3/ une incitation à visiter les galeries d'art contemporain à Montréal. Du 15 juin au 30 septembre, Place du Parc, 3575, av. du Parc, Les Promenades, espace 5301. 843-8530.



Murale réalisée par le Groupe Mur-murs (1983)

### Les muralistes et le Mur-murs

La première rencontre internationale des artistes muralistes, organisée par le groupe Mur-murs, réalisera, durant un mois, de véritables murales sous les yeux du public, une exposition et des conférences sur la murale. Du 10 juin au 7 juillet 1985, au «Y» des femmes, 1355, boul. Dorchester ouest et au Pavillon des beaux-arts de l'université Concordia, 1455, boul. Dorchester ouest. Les conférences auront lieu tous les mercredis à partir de 19 h, du 1<sup>er</sup> juin au 3 juillet. **Galerie Aubes**, 3935, rue Saint-Denis (845-5078) : Lore Bert (peinture, multi-média) du 29 mai au 16 juin. **Musée des beaux-arts de Montréal**, 1379, rue Sherbrooke ouest : Pablo Picasso, du 21 juin au 10 novembre (réservations à partir de Montréal : 873-2015, de Québec : 1-800-361-5404, sans frais). **Musée d'art contemporain** (Cité du Havre) 873-2878. Peinture du Québec : une nouvelle génération, regroupant 16 artistes, dont Christian Ainsley, Céline Baril, Mary-Ann Cuff, Lynn Hughes, Llana Isehayek et Monique Régimbald-Zeiber, du 5 mai au 23 juin. **Galerie Treize**, 3772, rue Saint-Denis, (288-5903), Picasso vu par 50 artistes (multi-média), du 6 au 30 juin.



Tango argentino

**OFFRE SPÉCIALE  
DE JUIN**



**W** ONDEUR BRASS

**RAVIR**

# OFFRE SPÉCIALE DE JUIN

1 an **19\$**  
10 numéros  
27% de réduction

2 ans **33\$**  
20 numéros  
37% de réduction

3 ans **45\$**  
30 numéros  
42% de réduction

**Devancez le Festival de jazz de Montréal  
et passez un été au rythme  
de WONDEUR BRASS.**

**ABONNEZ-VOUS à La Vie en rose  
et RECEVEZ GRATUITEMENT le tout dernier disque  
de WONDEUR BRASS (d'une valeur approximative de 8,00\$).  
Un groupe unique en son genre! 6 compositrices,  
arrangeuses, instrumentistes et chanteuses.  
Vivantes et puissantes!**

**Profitez de cette offre spéciale et abonnez une amie  
ou réabonnez-vous dès maintenant!**

- Vite, Envoyez-moi mon disque de la WONDEUR BRASS!  
 Nouvel abonnement  Réabonnement à partir du numéro \_\_\_\_\_

NOM DE FAMILLE \_\_\_\_\_ PRÉNOM \_\_\_\_\_  
RUE \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_  
PROVINCE ET/OU PAYS \_\_\_\_\_  
 3 ANS / 30 # : 45\$  
 2 ANS / 20 # : 33\$  
 1 AN / 10 # : 19\$

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_  
 À L'ÉTRANGER : 30\$,  PAR AVION : 44\$  ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS  
 VISA  
 MASTER CARD NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_ EXPIRATION \_\_\_\_\_  
SIGNATURE \_\_\_\_\_  
\* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT.

- J'abonne une amie à partir du numéro \_\_\_\_\_

NOM DE FAMILLE \_\_\_\_\_ PRÉNOM \_\_\_\_\_  
RUE \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_  
PROVINCE ET/OU PAYS \_\_\_\_\_  
 3 ANS / 30 # : 45\$  
 2 ANS / 20 # : 33\$  
 1 AN / 10 # : 19\$

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_  
 À L'ÉTRANGER : 30\$,  PAR AVION : 44\$  ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS  
 VISA  
 MASTER CARD NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_ EXPIRATION \_\_\_\_\_  
SIGNATURE \_\_\_\_\_  
\* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT.

Photo: Suzanne Girard

Cette offre est valable jusqu'au 30 juin 1985.  
Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison du disque.

# VOUS ÊTES EN AMOUR AVEC LA VIE EN ROSE?

**Protégez-la  
pour toujours  
avec cette  
superbe reliure  
et complétez  
votre collection  
dès maintenant!**

**Offre spéciale  
pour seulement  
5,95\$  
(si vous êtes abonnée)  
ou  
6,95\$  
(si vous ne l'êtes  
pas encore)  
+ 1,00\$ de frais  
de manutention**

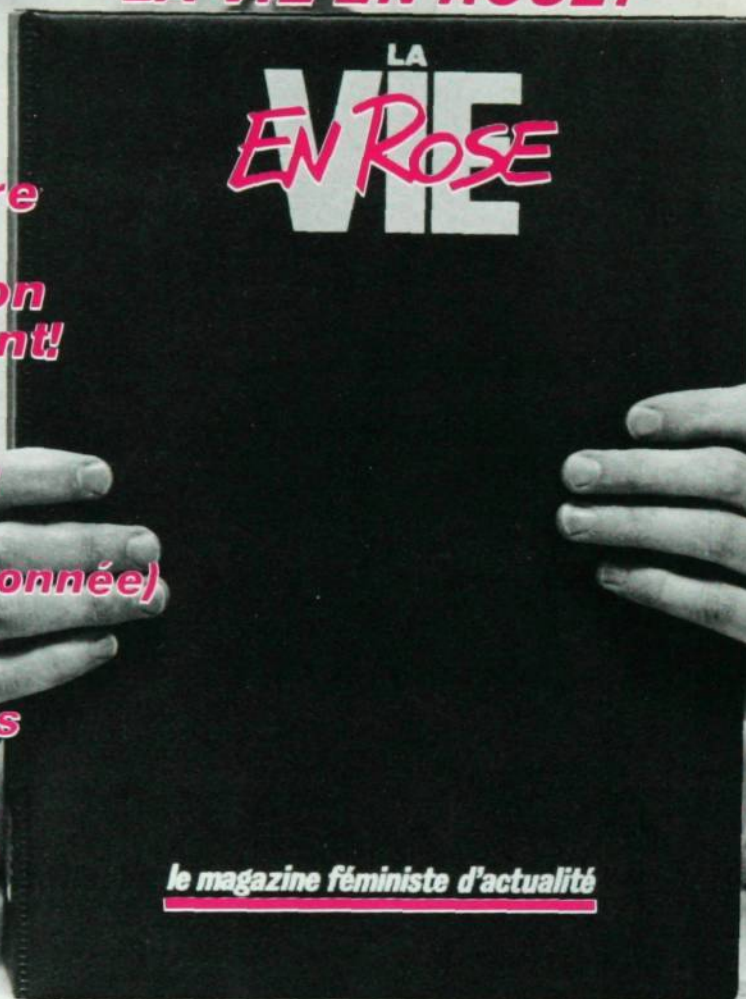


Photo : Suzanne Girard

- |                                                                                     |                                                                                    |                                                                          |                                                                  |
|-------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------|
| 3. Septembre 1981<br><b>Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir</b> | 11. Mai 1983<br><b>Bouffer, c'est pas d'la tarte!</b>                              | 17. Mai 1984<br><b>Marie Cardinal, entrevue</b>                          | 23. Février 1985<br><b>Vive les sages-femmes!</b>                |
| 4. Décembre 1981<br><b>La nouvelle famille et la loi 89</b>                         | 12. Juillet 1983<br><b>Une fourmi flottait dans sa margarita</b>                   | 18. Juillet 1984<br><b>Histoires d'amour et d'eau salée</b>              | 24. Mars 1985<br><b>Les féministes se critiquent!</b>            |
| 7. Septembre 1982<br><b>Mises à pied, mises au pas?</b>                             | 13. Septembre 1983<br><b>Apprivoiser l'informatique, dossier</b>                   | 19. Septembre 1984<br><b>OH BOY! Jean-Paul et l'Eglise des hommes</b>    | 25. Avril 1985<br><b>La garde partagée, Piège ou libération?</b> |
| 8. Novembre 1982<br><b>D'une mère à l'autre, dossier maternité</b>                  | 14. Novembre 1983<br><b>Les femmes veulent renégocier le syndicalisme, dossier</b> | 20. Octobre 1984<br><b>Spécial U.S.A., Les américaines et le pouvoir</b> | 26. Mai 1985<br><b>Lise Payette fait le point</b>                |
| 10. Mars 1983<br><b>Les femmes en prison, dossier</b>                               | 16. Mars 1984<br><b>Simone de Beauvoir, féministe</b>                              | 21. Novembre 1984<br><b>Quelle voyageuse êtes-vous?</b>                  |                                                                  |
|                                                                                     |                                                                                    | 22. Décembre 84 - janvier 85<br><b>Spécial littérature pour enfants.</b> |                                                                  |

Je joins mon paiement de:

- 6,95 \$ mon no. d'abonnée est \_\_\_\_\_  
 7,95 \$ Frais de poste et de manutention inclus pour chaque reliure demandée  
 par chèque       Visa       Master Card

N° carte \_\_\_\_\_ Expiration \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_ Tél. \_\_\_\_\_

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison  
 Je veux recevoir les numéros \_\_\_\_\_ et \_\_\_\_\_ de LA VIE EN ROSE  
 LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Tél. \_\_\_\_\_

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de \_\_\_\_\_ 2,50\$ par numéro

- |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 3                        | 4                        | 7                        | 8                        | 10                       | 11                       | 12                       | 13                       | 14                       | 16                       | 17                       |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 18                       | 19                       | 20                       | 21                       | 22                       | 23                       | 24                       | 25                       | 26                       |                          |                          |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |                          |                          |

LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

# WONDEUR BRASS



**RAVIR**

*1 SOIR SEULEMENT*  
AU  
**CLUB SODA**

5240 AVE DU PARC

**MERCREDI, 19 JUIN, 21H30**

Billets : 9,50 \$, en vente au CLUB SODA et aux comptoirs TICKETRON  
Wondeur Brass C.P. 323 Succ. Delorimier Mtl. H2H 2N7 Qc

# Exultez!



## LOCATION DE VOITURES SPORT

L'exultation à partir de 2995\$  
Voitures de sport Tilden à louer à Montréal,  
Toronto, Calgary et Vancouver.  
Laissez-vous transporter de joie!  
Demandez-nous les détails.

ALLEZ, LOUE LÀ!

TILDEN LOUE PLUSIEURS MARQUES  
ET MODÈLES DE VOITURES DE SPORT.  
Mettant en vedette les voitures  
Chrysler Canada



RÉSERVATION :  
878-2771